



Crédit-Photo :  
L'illustration de couverture  
est l'œuvre de Denis Duclos

Qu'est-ce qu'un  
Sujet humain ?

(Nous sommes tous assujettis  
*à la liberté*)



## Ouvrages récents du même auteur

*Culture humaine et société-monde* (une brève histoire de l'alternance entre les passions du « Tout » et du « Chacun ») (2018)

*La pluralité comme solution à la société-monde* (géo-anthropologie des efforts pluralistes et des passions totalistes) (2015, 2019)

*(Qu'est-ce qu'un Sujet Humain ? L'assujettissement obligatoire à la liberté)* (2016)

*Histoire de la parole* (L'inéluctable cycle de la conversation humaine) (2016)

*L'avenir des Humains est-il prédictible ?* (La lisibilité des cycles de parole dans la destinée collective) (2016)

*La culture humaine comme catastrophe anthropologique* (Critique radicale du sens commun, Esquisse d'une auto-guérison de la parole). (2018)

La haine de tous les Humains envers tous les Humains (enquête sur une énigme). (2019)

*Ceci n'est pas l'humanité* (Une politique de l'espèce est-elle possible ?) (2015-2018)

*La Réalisation* (Délire du « tous », dictature planétaire et libération) (2015-2019)

*La Rencontre* (Comment le sujet humain et le collectif peuvent se tolérer pour épargner Gaïa) (2016)

*Après l'Amérique, l'Amivédique !* (La réciprocité au-delà du Tout politique) (2016-2018)

*Sur la trace de vrais progrès humains* (une recherche post-darwinienne en culture de la parole) (2019)

Denis Duclos

# Qu'est-ce qu'un Sujet humain ?

(Nous sommes tous assujettis  
à la liberté)

Editions du Translatador  
[translatador@translatador.com](mailto:translatador@translatador.com)

2020



## Préambule

Ce livre occupe une place assez précise dans le puzzle que constitue mon travail « reconstitutif » depuis vingt ans (après une longue errance critique sur les « risques » technologiques et culturels). Je pourrais avancer qu'il s'agit de « la pièce manquante », si j'étais capable de prédire la terminaison de l'œuvre d'une vie et donc la transmission d'un questionnement. Le lecteur me permettra d'en tenter brièvement la récapitulation.

Je me suis beaucoup interrogé - à partir du problème du « risque » - sur la folie collective et sur ses relations intimes avec celle que le collectif impute aux individus. Ce qui m'a conduit à réfléchir sur les formes spatiales et temporelles de la déraison, sur ses « cycles », ses extensions et ses divisions. On pourrait dire, d'une manière synthétique, que s'il existe un *soin* de ladite folie collective, il se manifeste par l'espèce de respiration, de pulsation, que pratique le groupe humain en occupant différemment son espace selon les périodes. Il existerait donc une *Histoire longue* que l'on peut penser ouverte (avec Popper), bien qu'elle soit elle-même formée d'une succession de séquences relativement fermées : des *cycles conversationnels* se déroulant *entre des apaisements et des explosions*. Je pose cette *réalité* en sachant qu'elle rencontre la dénégation de grands historiens comme Fernand Braudel, ou que Karl Popper lui-même a exhalé sa phobie de toute *explication psychologique de l'Histoire*.

Hélas, je crois que nous ne pouvons pas, raisonnablement, nous en passer. Car l'Humain, pour autant qu'il parle, est saisi dans la dure loi *produisant dans la douleur le Sujet de la parole*, cette dernière toujours continuable et partageable. *Jamais* nos mots ne pourront se confondre avec des choses, même et surtout nos formulations mathématiques, et cette incertitude, pourtant garante de notre liberté, nous rend fous d'angoisse en tant qu'animaux intelligents.

Si des auteurs de Science-fiction tel Asimov, ont pu parler de « psycho-histoire », en un sens d'ailleurs différent (obsédé de toute puissance psychique), il faut en préciser l'idée, en faire un concept sérieux. C'est alors qu'on se rend compte -après Freud et bien d'autres grands observateurs- qu'il est impossible de séparer folies collective et individuelle, car il s'agit de la même chose vécue seuls ou en grand nombre. Strictement, puisque c'est dans la parole que nous sommes –au pire- affolés, et que celle-ci n'existe pas comme phénomène solitaire, bien que *seuls* les individus se parlent les uns aux autres. La parole est d'emblée sociale, même lorsque nous nous parlons à nous-mêmes, et c'est comme telle qu'elle *nous* institue comme fictions personnelles précaires mais mutuellement renforcées.

Dans mon livre *Entre Esprit et Corps, la culture contre le suicide collectif*<sup>1</sup>, j'avais esquissé une théorie de la grande Histoire comme suite de *bords tirés dans des directions opposées*, celles des Corps et de l'Esprit. Il me manquait alors de comprendre comment on passait d'une position à l'autre. C'est ce

---

<sup>1</sup> Editions Anthropos, Paris, 2002

vide que je tentai de combler par la théorie étudiée dans un autre ouvrage : *l'histoire de la parole*, celle de *chaque* cycle conversationnel.

La relation entre les deux livres s'éclaire donc: le cycle conversationnel constituant une histoire de parole se déplace en lui-même d'un moment de pluralité restaurée, de retour à la *discussion* métaphorique, (comparaison et substitution par propositions et contre-propositions), à un moment *d'autoréférence paradoxale*, et donc *folle*, qui à la fois clôt le débat et inaugure, par explosion-implosion, une nouvelle conversation<sup>2</sup>. Dans la grande Histoire, ou ce que nous pouvons en appréhender au long cours, il semblerait que la conversation suivante s'appuie *sur la récusation globale de celle qui la précède*, à partir de ce qui la résume pour le grand nombre<sup>3</sup>. C'est ainsi, par exemple, que pour un segment intéressant plus particulièrement l'Occident impérial, se succèdent à des échelles constamment élargies des moments d'unité et de fragmentation, les uns et les autres s'appuyant plus fortement soit sur une construction intellectuelle, soit sur la rencontre non

---

<sup>2</sup> On peut trouver ici une résonance du thème intuitif de l'éternel retour chez Nietzsche, à *condition* de reconnaître qu'il s'agit chez lui d'un élan de sentiment induisant directement sa « folie » et son mutisme, et non d'une élaboration conceptuelle systématique. Comme si ce grand philosophe anticipateur de la crise occidentale n'avait pas supporté sa propre découverte ! Car l'éternel retour n'est pas une loi extérieure : *c'est seulement celle de nos conversations, de nos processus de parole.*

<sup>3</sup> Ces cycles peuvent fort bien se dérouler à l'intérieur de grandes entités relativement stables sur des siècles, ou au contraire surgir de façon rapprochée, dans des « accélérations » de l'Histoire.

préconçue entre vivants<sup>4</sup>. On peut toujours attribuer les basculements à des circonstances matérielles, voire écologiques, des « effondrements », des récessions, des « invasions », etc, mais c'est loin de rendre compte de la complexité des phénomènes, ce que savent les spécialistes des événements.

Ainsi, la maturation -du vivant du *Métèque* Aristote- entre la pluralité démocratique des cités grecques et leur emportement dans le rêve alexandrin ne peut pas juste s'expliquer par le raffinement de la phalange ou par le perfectionnement des liens panhelléniques, voire... par l'épuisement des réserves de bois méditerranéen. On pourrait sans doute souligner ailleurs des cycles d'oppositions comme en Chine, par exemple entre la « dictature » des légistes impériaux et la révolte, puis le « compromis » humaniste confucéen. Bref, il m'a semblé qu'il était nécessaire de théoriser la dérive menant d'une construction en débat agonistique à une entification « universelle », puis à son retour en sens inverse.

Le rapport avec la folie ? Plus le collectif épuise son propre débat pour instaurer une proposition commune en *doxa* « orchestrale » (selon Gilles Châtelet), et plus on peut le dire « fou ». Précisément parce que l'équilibre et le réalisme qu'on peut

---

<sup>4</sup> Il faut, à chaque pas, tenter d'éviter les contresens : nous opposons « vivants » à « Sujets », bien que les seconds tentent de désigner les premiers, mais au prix de refouler massivement le fait que la continuité vivante n'institue pas les « individus » comme des êtres, mais les forme comme des moments de processus. Ce qui ne signifie pas que le Sujet n'existe pas : il se matérialise bel et bien comme signifiant (pour d'autres signifiants). Mais il l'est de façon « étrange », au sens d'une impossibilité inscrite dans la fiction.

attendre de l'intervention accueillie d'acteurs différents, reflétant des points de vue et des intérêts et des réalités contradictoires, *sont progressivement éliminés* pour être surplombés par une « vérité pour tous », elle-même épurée par la classe dirigeante de la structure majoritaire jusqu'à devenir une expression autoréférentielle, paradoxale, et enfin mutique, et par tant, *indiscutable*.

Celle-là, à son tour, incarnée dans des dispositifs techniques valant pour des ordres impossibles à ignorer, est appelée à succomber, car alors qu'elle s'unifie, qu'elle se renforce et se bétonne en intimidant les masses qu'elle contrôle, le réel, en dessous, se disperse, se désagrège, se dé-catégorise.

Cependant, comme l'unité dominante persiste, c'est elle qui apparaîtra, au moment d'un retournement, comme la cause même de la crise rampante. On lui opposera donc un principe « adverse », qui servira de repère pour guider une conversation se dirigeant à nouveau vers une synthèse éliminant progressivement la pluralité interne<sup>5</sup>.

J'ai ensuite travaillé la question même de cette pluralité, dans l'intention -aisément avouable - de proposer des formes culturelles permettant d'en maintenir la stabilité. Bien sûr, cette proposition est-elle-même aussi *folle* que celle qui consiste à vouloir stabiliser le climat terrestre, j'en ai conscience.

---

<sup>5</sup> Nous n'ignorons pas la version hégélienne de ce mécanisme. En revanche, nous en inversons les termes : la synthèse, pour nous, ne vient pas en parachèvement d'une thèse, mais thèse et synthèse sont les moments les plus « fous » qui engendrent le retour à la pluralité, beaucoup plus « sage ».

Toutefois, la préoccupation nous en est imposée, que nous le voulions ou non, par *l'unification mondiale en cours de la culture humaine*. Ce phénomène proprement démesuré, nous confronte en effet au problème du ralentissement des mécanismes inexorables qui l'animent à partir de son « essence » : son effet sur les échangeurs de paroles.

Bien entendu, je ne crois guère en une possibilité de *contrarier frontalement* ces mécanismes, inhérents au fait culturel en tant que tel, ce que l'anthropologie est conduite, tôt ou tard, à reconnaître.

D'un autre côté, presque toutes les cultures humaines tant soit peu durables, ont travaillé le problème de leur stabilisation relative et le rôle qu'y joue la pluralité. Et dans ces tentatives, ce qui est attendu, espéré -et finalement raté, mais après des délais plus ou moins longs-, c'est que l'oxymore du « système de la pluralité » fonctionne suffisamment pour se réparer lui-même *sans trop* d'énergie extérieure. Or deux formes d'énergie utile comportent des effets déstabilisateurs dans le temps :

-l'énergie de la dispute elle-même, qui va « user » les séquences conversationnelles jusqu'à leur préférer des mesures techniques ou administratives.

-L'énergie de la technicité, qui, non contente de substituer sa *fibres* à la parole vivante, va « polluer » la société par ses mécanismes matériels fascinants et absorbants, de moins en moins évitables au point de détériorer le Vivant pour y suppléer.

Cependant, une fois élucidées *grosso-modo*, les tendances allant de la *doxa* à la pluralité et inversement, il reste à comprendre pourquoi nous tenons tant à « devenir fous » en éliminant toute

pluralité réelle dans la métaphorisation du monde. Par exemple, pourquoi désirons-nous si fortement, fébrilement, religieusement, passer de la pluralité à l'unification et enfin l'unicité d'un groupe toujours supérieur en échelle et en nombre ? Et, encore, pourquoi, une fois parvenus à un certain degré de synthèse systémique, devenons-nous si *agités* (les tueurs de masse puis les djihadistes -tout autant suicidaires que les premiers-, nous avançant comme symptômes vivants, et bientôt morts) ?

C'est pour répondre à cette question irrésolue, que je reprends la plume. Bien sûr, à ce point de la recherche, la question est *moins naïve* : je crois être averti du fait que, pour nous, Humains parlants, la situation de Sujets à la parole<sup>6</sup> est gravement inconfortable. Après Freud et Lacan, la formule : « malaise *dans* la civilisation » (déformée de l'allemand *Kultur*) devient faible. Car si malaise il y a, il ne réside pas *dans* la culture : la culture humaine *est elle-même* une angoisse permanente ! Autre point non négligeable : la métaphore psychanalytique de ce malaise comme *castration* est insuffisante. Peut-être parce que la culture ne nous sépare pas seulement d'un objet à consommer, d'un bonheur dont nous délecter, mais qu'elle nous sépare de notre capacité à nous croire Sujets de discours, nous séparant *de cette complétude imaginaire de l'être* par le *devoir* impérieux de nous reconnaître mutuellement comme *libres* parleurs. La culture nous inquiète par là-même

---

<sup>6</sup> Au fil du texte, nous mettons une majuscule à Sujet employé dans ce sens d'un « assujettissement à la parole libre », tandis que « sujet d'expérience », ou « sujet important » ne porteront qu'une minuscule car leur sens est celui attribué à un objet.

où elle nous reconstruit hors *ça*, hors *sol*, hors « *réel* » et donc hors *jouissance*<sup>7</sup>. Et cette angoisse de *l'incertain comme devoir* ne nous confronte pas seulement à la possibilité d'une castration symbolique *réussie*, car, ratant *souvent* celle-ci, elle nous rend fous<sup>8</sup>, haineux et suicidants collectivement. C'est cette affinité de la culture et de l'inconfort de la folie que j'ai voulu réfléchir ici, après bien des détours et contours autour de la fleur de pluralité. Je sais bien qu'il sera lu par peu de gens. Et encore moins si l'action nécessaire pour sortir de *l'impasse du furieux rêve de profit technologique opposable au tiers* n'a pas été entreprise. En ce sens, il est *presque* inutile. Une petite allumette aussi.

Denis Duclos, Le 20 Février 2020, Seigny

---

<sup>7</sup> Je me souviens qu'au cours de l'affaire Sokal qui vit certains « scientifiques » américains déstabiliser toute l'intelligentsia française inspirée de Lacan, un auteur particulièrement remonté se gaussait du mot « jouissance » en prétendant ne pas comprendre son sens. C'est pourtant simple : il s'agit de la satisfaction que ce monsieur ressentait en croyant détruire ses adversaires. Cette même *suavité* que les Grecs pouvaient vivre en regardant inexorablement couler et brûler les très nombreux navires perses à la bataille de Salamine.

<sup>8</sup> La perfection « métastable » d'un capitalisme-monde généralisant l'argent en le supprimant est annoncée par Aldo Haesler (*Hard Capitalism*, éditions matériologiques, 2019.) Il y saisit aussi qu'il s'agit d'une *éternisation de la dette* « démente », inhumaine et partant vouée à l'échec le plus violent que l'humanité ait vécu. La suite fera retour aux métaphores de l'indétermination réciproque, cette loi de la subjectivité et condition de la parole.

# 1. L'incertitude comme devoir d'inquiétude

Des prophètes l'avaient aperçu, des philosophes l'ont dit, des poètes et des psychanalystes l'ont redécouvert : les primates devenus humains depuis qu'ils ont parlé sont des « Sujets », c'est-à-dire des assujettis à une autorité ; celle de devoir user de la langue commune. Cependant, en même temps, ils doivent en user « librement », sans quoi leur parole *n'est pas valide*. Pourtant, comme s'ils avaient un doute, ces mêmes Humains se comportent généralement *comme ce qu'ils croient être des objets*, des êtres chosifiés en personnages, partageables ou non. C'est une erreur inévitable mais de taille, qui se paie régulièrement au prix fort, pour les Humains et pour le monde.

Qu'est-ce qu'un Sujet ? C'est la désignation par d'autres d'un individu semblable vivant<sup>9</sup>, comme source d'une réponse les désignant à leur tour dans le même statut. En « nature », cet individu « réel » ne peut se situer, s'unifier et se coordonner cérébralement que par l'entremise d'une *imago* extérieure, tout comme celle qui régit d'autres identités animales. Mais *l'imago* du « parleur » a ceci de différent de l'animale, qu'elle désigne une singularité insituable, ou indéterminable par principe, *donc libre*, afin de pouvoir tenir la fonction de *parleur authentique*. Cette assomption de l'indéterminité est

---

<sup>9</sup> Dire « biologique » serait déjà lui attribuer une étiquette objectivante dans un rangement savant qui ne se met jamais en cause comme *passion rationalisatrice*.

rendu possible par le fait que la parole « en acte » en témoigne en permanence dans sa « performance » (son actualité). Elle en témoigne par un trait négatif de cet acte : il se réalise toujours dans l'impossibilité que son discours montre de « coller » à n'importe quoi de réel ou même d'imaginaire. C'est de cette façon qu'il signe *l'engagement* de son auteur en tant que Sujet. Il faut toujours, d'une façon ou d'une autre, le « croire sur parole », même réciproque, et dans la plus précise des démonstrations mathématiques.

C'est ce que l'on a coutume de pointer comme le « symbolique » (bien que le mot « parabolique » conviendrait mieux pour évoquer un « rapprochement » non conclusif, puisque la parole (la « paravolè ») est enchaînée à une arborescence de signifiants se renvoyant les uns aux autres en abyme sans jamais parvenir complètement à sa « fin »<sup>10</sup>.

---

<sup>10</sup> Dans *Le dernier royaume*, Pascal Quignard écrit : « Dire que nous sommes des êtres de langage, comme le fait la société, est profondément faux. [...] Nous ne sommes pas des êtres parlants, nous le devenons. Le langage est un acquis précaire, qui n'est ni à l'origine ni même à la fin car souvent la parole erre et se perd avant même que la vie cesse. » Pourquoi cet emportement contre l'évidence qui, finalement, invalide la *part de vérité* que veut soutenir Quignard ? A savoir, qu'effectivement, nous ne sommes pas des « êtres », ces créations de parole qui nous mutilent et nous tuent comme moments de processus vivants. Mais si nous pouvons rêver revenir à l'avant de la parole, c'est bien parce que nous y sommes piégés, souvent diminués, et que cela nous fait souffrir. Or nous n'aimerions pas ne plus parler, soit comme animaux soit comme robots, car ce n'est pas « La société » qui nous fait parler, mais plutôt le petit groupe de proches qui voudrait en être une... Et à cela, nous ne pouvons renoncer, même le jour de notre mort, ni après, avec le nom de notre place dans le cimetière-symposium.

L'identité humaine est ainsi directement *assujettie*, enchaînée... à l'infini des variations de sens. Mais ce lien est en même temps une liberté, puisque la « subjectivation » engage cet auteur, et lui seul, dans l'assomption d'une incertitude, et, qui plus est, permet de reconnaître à l'autrui-parleur la même latitude. *L'engagement* sur un « sens », la « positionalité » fait émerger la figure d'un certain héroïsme discursif qui ne peut *jamais* être parfait. D'où le caractère suicidaire de notre espèce : cet infini de possibles nous attire en effet par sa perfection idéale quoiqu'impossible, celle où, enfin nous nous réaliserions... dans un néant *impeccable* ! Cette fascination est mortelle, mais nous sommes prêts aussi à mourir pour elle. Elle est *trop* belle !

Inversement, comme nous craignons aussi terriblement d'y être entraînés et qu'elle nous angoisse, nous lui préférons souvent l'affirmation de la croyance dans tel ou tel mot « salvateur », telle positionalité personnifiante, telle qu'aujourd'hui la posture dite « scientifique » est sans doute la plus reconnue et plébiscitée. Le problème devient alors que nous devons en permanence consolider cette croyance, ce qui prend une énergie « névrotique » considérable (un déchargement transitionnel d'angoisse). L'une des bifurcations les plus fréquentes vers une posture rassurante concerne, par exemple, le passage de l'être (impossible sauf dans la mort) à l'avoir accumulable (qui permettrait de rejoindre l'être par petites doses calculées).

Il est assez vain de prétendre assagir notre espèce parlante en lui faisant abandonner le « pléonastique », le désir d'être comblé par du « toujours plus ». Si cela

avait été possible dans le principe, nul doute que l'Histoire se serait arrêtée depuis longtemps. C'est que le quantitatif a pour vertu de pouvoir dépasser l'imperfection inévitable d'une qualité, et notamment le fait qu'elle ne parvient jamais à déterminer une chose en toute « certitude », et ne dit rien que de paradoxal sur sa valeur propre. Ainsi, « grand » peut-il sembler une qualité intrinsèquement « supérieure », jusqu'à ce que l'on s'aperçoive (ou se souvienne) que seul le « petit » pourra survivre à une pénurie, du seul fait de sa consommation modeste.

Autre exemple, le nom qui sert usuellement à nous appeler et où nous tendons à chercher une reconnaissance de notre « être », peine à valoir pour une *imago* spécifique, fidèle et complète. L'*imago* humaine, à la différence de celle de canards selon Konrad Lorenz, est souvent un mot d'un certain type, un « nom » -souvent banal ou insignifiant- qui représente l'individu en question en tant qu'il ne serait que « lui-même », en personne, et pas un autre, mais néanmoins au sein de la totalité de ses semblables. Cette dénomination supposée « en propre » (quel que soit par ailleurs son enchâssement dans un ensemble de noms désignant une appartenance sociale) *pose problème* à l'individu et à ceux qui le désignent ainsi.

Pour une raison simple : aucun nom ne rend *complètement* compte de l'individualité « réelle », soit qu'il la renvoie à un registre limité d'appellations -qui multiplie donc les « doublons »-<sup>11</sup>, soit qu'il cherche

---

<sup>11</sup> Par exemple, les patronymes chinois sont peu nombreux, quelques centaines, de sorte qu'il y a des millions de M. Poil (Mao). De même, les castes indiennes fondées sur les jati, les

au contraire à saisir sa singularité absolue dans le temps et l'espace, notamment<sup>12</sup>). On a pu parler savamment de l'arbitraire du signe : mais ce qui est plus important pour la cause de la parole, c'est... *l'arbitraire du nom*. Car le nom « sème le doute » sur soi. Il crée du coup un « fantôme » au fond innommable, mais qui ne peut s'assurer de son existence qu'en demeurant à proximité de sa nomination<sup>13</sup>. Le Sujet n'est en effet rien d'autre que cet être « pour l'imaginaire » qui ne se libère jamais vraiment ni des échos de son nom, ni de sa réalité biologique (à la fois unique et semblable), et erre entre les deux, sur des trajectoires hésitantes, à la fois très différentes les unes des autres et très similaires. Toute la condition humaine gît là, et les variantes culturelles collectives de ces trajectoires ne font qu'orchestrer -déformer et révéler- les différences entre les parcours singuliers des Sujets comme tels.

Pourquoi cette condition, *évidente* et transparente pour qui peut y songer un peu paisiblement, est-elle récusée avec véhémence, rage, furie, acharnement, par la plupart des idéologies, et notamment par cette entreprise forcenée et fondamentalement suicidaire qu'est le techno-scientisme contemporain ?

---

naissances, étant en nombre limitées, il existe des dizaines de millions de « M. Potier » (Kumar).

<sup>12</sup> Dans beaucoup de cultures, l'un des prénoms (public ou secret) désigne une caractéristique unique comme le lieu et la date de naissance, liés à un trait l'accompagnant. Certains prénoms sont temporaires.

<sup>13</sup> Les histoires de fantômes et de revenants tournant autour de leur tombe sont très explicites à ce propos : c'est sur cette tombe qu'est gravé leur nom.

Là encore, la réponse est d'une clarté presque aveuglante : parce que reconnaître qu'il existe une part d'indétermination *créée ou découverte par le système des déterminations* est un facteur d'angoisse. Comme si la faille qui l'invalide se trouvait au cœur de ce qui prétend nous « prêter » une âme et une place. Ce que ne veulent pas reconnaître la quasi-totalité des croyances organisées, dont celle de la science comme religion moderne, c'est qu'il n'existe *aucune* solution à ce problème, puisque c'est précisément la nomination qui renvoie l'individu réel à une non-nomination au moins partielle, et pourtant indéterminable, parce qu'elle n'est pas non plus assignable à sa réalité physique.

Il ne s'agit ici que de logique et non d'une affirmation infondée, d'un *wishful thinking* : en effet, aussi précis soit-il, un système d'identification ne peut réduire l'individu à lui-même sans rencontrer le paradoxe de l'autoréférence. Autrement dit, dans sa réussite même, un système d'identification parfaite ne saisirait au fond... que sa propre structure de comptage et de recomptage. Ce qu'il brasserait alors, c'est son propre discours, l'angoisse se manifestant par une accentuation pratiquement psychotique de la vigilance obsidionale et paranoïaque. Il chercherait avidement ce qui lui aurait encore échappé, la trace la plus infime de subjectivité, d'intention alléguée, par exemple dans la saisie des « comportements suspects » par caméra, ou dans le port d'un « burkini ».<sup>14</sup> Mais, en devenant fou, le système

---

<sup>14</sup> On voit l'angoisse identificatoire monter en Chine à propos d'un nouveau virus pourtant très faiblement létal. La reconnaissance faciale de chacun y est posée comme pouvoir

d'identification illimitée ne ferait que démontrer avec violence l'existence d'une angoisse incoercible à la source même de sa mobilisation. Et qui dit « angoisse » dit bien du même coup *Sujet d'une angoisse*, c'est-à-dire origine d'une indétermination.

Dans les efforts extraordinaires pour parvenir à l'identification parfaite avec la « biométrie » (cette « nomination » potentiellement universelle dans la société technologique), on doit se rendre compte que le but, comme d'ordinaire, est soit trop parfaitement, soit jamais *atteint*, et en réalité, les deux à la fois : le Sujet échappe une fois de plus, et d'autant plus qu'il est cerné par les caméras et les données, ou ramené à une « naturalité ». <sup>15</sup>

Imaginons qu'un individu soit reconnu entre des milliards par la texture du fond de son œil, par son code génétique et par ses empreintes palmaires ou digitales, voire par sa signature vocale ou la forme de son visage, est-ce pour autant que l'on pourrait l'empêcher de changer -sans préavis ni explication- d'opinion ou de position sur une question vitale ? Est-

---

absolu de l'administration des populations. Comme si non seulement la dictature mono-partisane puisait dans la technologie de surveillance une image de totalité de science fiction, mais encore que la masse chinoise elle-même se retrouvait dans le même ventre rassurant de Guan Yin, l'avatar matriciel du Bouddha, grâce à un procédé de divination absolue. On ne peut cependant éviter de penser que cette manifestation de peur de masse sera aussi un déclencheur des orientations libertaires également présentes dans cette grande culture.

<sup>15</sup> Dernière tentative en date : identifier l'individu à la signature de ses ondes cérébrales. Les chercheurs qui « progressent » dans ce sens ne participent-ils pas à la folie collective ? Ils sont probablement trop fous pour le reconnaître immédiatement.

ce qu'il ne pourrait pas être « quelqu'un d'autre » par choix ou fantasme ?

Supposons encore qu'un progrès dans la saisie de ses émotions, de ses données organiques et finalement de son activité cérébrale nous rende ledit individu parfaitement transparent à l'acharnement d'un opérateur scientifique et technique, ce dernier aura le choix entre laisser un doute sur les décisions à venir dudit individu, ou encore exercer un pouvoir de manipulation *sur lui*. Mais dans ce second cas, nous retrouvons le paradoxe du Sujet, *simplement déplacé sur l'opérateur lui-même* ou son chef. Soit, en effet, l'opérateur se trouve lui-même réduit à l'état de robot conduit de l'extérieur, soit il lui reste une part de liberté. Considérons que cette dernière lui soit refusée dans une chaîne de commandement intégral, jusqu'où va-t-on remonter pour trouver un « vrai Sujet », c'est-à-dire précisément un être non entièrement pré-déterminé par un système collectif arbitraire ?

Il n'existe que deux solutions à ce problème classique : -ou bien toute indétermination résiduelle est éliminée dans les relations entre individus, *et l'espèce humaine cesse de parler*. Elle se suicide culturellement. Pour une raison tenant à la nature de la parole qui suppose, par construction, « l'élection » dans la parole même de sujets arbitres, engagés dans leur propre adhésion à leur société, et pour cela engagés à soutenir sans contrainte leur propre parole.

-ou bien la parole est préservée dans une élite de dirigeants de robots et de surveillants d'humains robotisés, et dans ce cas, *la technoscience nous reconduit irrémédiablement à une société de maîtres*

*et d'esclaves, de manipulateurs et de manipulés, d'arnaqueurs et d'arnaqués*<sup>16</sup>.

La forme de *gestion de l'angoisse* qui consiste à imputer à autrui une déterminabilité complète de son identité ne résout pas cette angoisse concernant les maîtres eux-mêmes. Les maîtres du discours technoscientifique n'ont pas envie de rester « libres »<sup>17</sup>, mais ils ne sauraient se résoudre à tomber pour autant dans la catégorie des pauvres supposés robotisables qu'ils « conditionnent »<sup>18</sup> par millions voire milliards, en déplaçant bientôt les cartes sim sous leur crâne ou leur peau. C'est pourquoi les tenants de leur discours sont sourds et aveugles à la cause de leur propre acharnement.

Le nom auquel chaque individu humain parlant est confronté comme le représentant pour les autres appartient à un système complexe de « signifiants » où chacun prend place par rapport aux autres à divers niveaux. Mais il ne faut pas se laisser figer par la cohérence mécanique des *systèmes* de signifiants<sup>19</sup> : quel que soit l'enchevêtrement historique complexe qui a produit ces systèmes, ces derniers n'en résultent pas moins de décisions politiques arbitraires

---

<sup>16</sup> Déjà parfaitement décrite pour la nôtre par Vance Packard en 1960 dans : *The Waste Makers (L'art du gaspillage)*, Calmann-Levy, 1962)

<sup>17</sup> Il est étonnant de constater que le mot « liber » qui désignait en Latin ancien la membrane vivante qui se développe entre le tronc et son écorce soit si approprié encore aujourd'hui pour évoquer cet état intermédiaire, fragile et au destin peu défini.

<sup>18</sup> Mot curieusement oublié depuis que sa pratique est devenue générale.

<sup>19</sup> Qui ont peut-être un peu trop impressionné la génération de ses grands découvreurs dits « structuralistes ».

intriquées : ainsi, le système des prénoms chrétiens ramène-t-il au présent le régime de compromis construit dans l'antiquité entre la tradition romaine, celle de la judaïté et la martyrologie chrétienne.

Même le numéro de sécurité sociale qui fiche le sexe, l'âge et le lieu de naissance -comme s'il marquait la nature « réelle » de la personne- renvoie à une idéologie politique de la société d'individus (inventé par Vichy). Il devra s'allonger lorsque les six « genders » déjà recensés par la *politically correctness* américaine centrée par la volonté de détermination du « pur individu-hors sexe » seront multipliés puis entrés dans les mœurs comme attributs dans la définition « cis » ou « trans » de tout individu. Sans parler de « l'adresse IP », lourde de sens dans le système d'Internet comme captatrice des données personnelles par des maîtres des *Big Data*. Bref, *il n'existe pas* de système de signifiants qui ne relèverait pas d'une époque « politique » et de son contexte de bruit et de fureurs, d'idéaux partagés ou non, de majorités et de minorités, de pouvoirs et de résistances, d'intérêts soutenant des types de personnalités et de discours, etc.

Même la différence cruciale et multimillénaire entre les langues flexionnelles (indo-européennes) et non flexionnelles (chinoise) peut se ramener à une suite de débats sur la causalité, la représentation, la complexité, etc. Le rôle des chamanes, ces devins lecteurs des traits sur les écailles dans la production des systèmes de signes que sont chaque caractère chinois est reconnu comme normalisation esthétique de la lettre par le fonctionariat impérial « lettré ».

L'intervention directe des philosophes -et notamment d'Aristote- dans l'apurement logicien « antisymétrique » de la langue occidentale antique et sa préparation en vue d'une « visée scientifique » a été démontrée (par Pierre Aubenque, par exemple, ou plus tard par Paul Jorion). Sans parler du perfectionnement de la grammaire par la scolastique ou, plus tard, les gens de Port Royal, etc. Cela signifie que, pour *rationaliser* de façon définitive le langage humain, il faudrait en passer d'abord par une destruction de l'histoire des conventions, des usages et des réformes partielles, ce qui est impossible. Mais, même dans le cas ultime où une dictature mondiale pourrait accomplir l'idéal (pas même stalinien ni maoïste) d'une pure novlangue, établie sur les critères technoscientifiques d'une communication éliminant ses propres défauts (proche de l'idéal wienerien)<sup>20</sup>, on aboutirait soit à un compromis politique qui l'abâtardirait, soit à une robotisation de l'espèce humaine (c'est-à-dire sa militarisation pure). Et, en attendant, le phénomène du « Sujet humain » persiste comme *effet inévacuable*, impliquant cependant l'angoisse qui pousse à l'évacuer ou de la nier.

Ainsi le *sujet scientifique* apparaît-il comme un Sujet angoissé par sa propre indécidabilité, et qui travaille d'arrache-pied (et d'arrache-cerveau) à se nier soi-même dans sa liberté. Il prend le relais des cosmologies anciennes qui envisageaient la prédestination des individus dans les constellations astrales. Désormais, la constellation de l'inné

---

<sup>20</sup> Norbert Wiener, inventeur visionnaire de la cybernétique comme art du gouvernement des Hommes par la machine. Hyper-fasciste *antifasciste*, donc.

(génétique) et de l'acquis (culturel) sert de référence fixatrice. La lecture des imbrications de ces déterminants s'appelle « la pratique scientifique » et sa progression constante dans le déchiffrement et la cartographie se réfère à soi-même comme « le progrès des connaissances ». En réalité, il s'agit d'une mise en série des collectes d'informations, ayant pour objet d'éviter d'avoir à penser à tout problème dangereux pour la certitude, et notamment pour celle de n'être qu'une suite *jamais interrompue* de déterminations reliant l'individu à sa double référence naturelle et nominale. Or, quitte à engager la société des Humains-Parlants dans une suite ininterrompue de souffrances inutiles, cette « objectivation totale », cette « réalisation » est vaine : elle n'a pas plus lieu d'être que la guerre de Troie ou que celle du Golfe (chère à Baudrillard), parce qu'elle est un autre *simulacre*. La raison en est simple (et ne tient pas aux complexités recherchées par des épigones de Lacan sous ses aphorismes) : « sans la parole, il n'y a rien ». *Le monde disparaît.*

Et parler étant *un acte*, lequel ne se produit que par un individu s'adressant à un autre de manière valide, *c'est-à-dire supposée sans forçage extérieur*, il rend difficile à chacun de trouver la posture d'où sa parole est « vraie ». Comme toute posture découle des discours sociaux qui l'imaginent, nul Humain n'est jamais « à sa place » comme le prétendent les policiers du psychisme, même s'ils se prétendent lacaniens, car les scènes de postures ne sont que des scénarios mettant la société en figure de maîtresse de la parole. Ce qui est un abus de pensée.

## 2. Le Sujet humain se constitue par les personnages parentaux.

La parenté s'établit jusqu'ici sur un roc : la certitude incontestée pour tous que chaque individu appelé à dire « je » provient de *ce* ventre maternel *certain* et d'une opération paternelle *attribuée* à *cet* homme, dont on conviendra, sur le mode conditionnel favori des enfants : « on dirait que tu serais le père. »<sup>21</sup>. Si ce ventre est certain, il ne suffit pas à faire parler celui qui en est sorti. D'ailleurs, nous n'avons pas parlé pendant deux cent mille années en tant *qu'homines sapientes et peut-être déjà dompteurs du feu*, alors que nous aurions déjà pu le faire d'un point de vue organique, y compris intellectuellement.

Pour dire « je » et commencer à peindre les merveilles de la grotte Chauvet (35 000 ans), cet énoncé au fond toujours réflexif, ou surtout pour l'impliciter performativement au sens d'une prise de parole engageant son « auteur(e) », il faut que le personnage imaginaire supposé parler (et coïncidant miraculeusement avec le corps propre du parleur réel) soit inspiré par la culture sociale dont la parole est tissée et qui fait qu'un mot, une phrase, un type de discours, appartiennent déjà à toute cette culture, de telle façon qu'ils soient entendus, compris et reconnus par le collectif des interlocuteurs possibles.

Or ce personnage qui connaît *déjà* les lois de la langue en usage ne peut lui-même qu'être construit

---

<sup>21</sup> Une autre façon de l'affirmer, certes faussée, déformée et biaisée, *maladroitement métaphorique*, est le vieux dicton : « la mère donne la vie, le père donne le nom. »

par la culture en question, avant d'être « mangé », absorbé, intériorisé (introjecté) par l'excellent acteur résilient qu'est la personne réelle.

C'est ce point qui n'est pas admis par le technoscientisme basique, dénégation véhémement et butée d'un fait de science avéré : à savoir qu'il n'existe aucune naturalité, aucune spontanéité qui puisse contraindre l'individu « biologique » à venir se placer de lui-même dans la peau du personnage parleur. La théorie d'une pure imitation de l'adulte par l'enfant est indigente. Elle fonctionne pour quelques gestes chez le primate évolué -le macaque, par exemple- mais ne saurait expliquer la « performativité » dans des paroles d'une extrême complexité, et d'une richesse presque infinie. Il faut qu'il y ait déplacement sur une scène où le personnage fonctionne, pour ainsi dire, de lui-même et « pour tous », et tout empli de son potentiel performatif.

Chercher ce déplacement dans la culture collective dans une mutation génétique -ce qu'assume Chomsky, par exemple- est invraisemblable. Ce qui est génétique, en revanche, est la capacité d'apprentissage extraordinaire d'un primate humain déjà forcé à faire preuve d'une intelligence remarquable *bien avant de parler*. Nous avons été très intelligents -et peut-être davantage que maintenant si l'on se réfère à la diminution de la contenance de notre boîte crânienne depuis trente mille ans<sup>22</sup>, mais ceci ne nous a pas

---

<sup>22</sup> Fait avéré, bien que discrètement, sur plusieurs centaines de crânes humains : l'endocrâne (néгатif du volume réel du cerveau) a une capacité diminuée de 15 à 20 % depuis 30.000 ans, selon Antoine Balzeau, Chargé de recherche au CNRS (UMR 7194 Muséum national d'Histoire naturelle/CNRS),

permis de passer à la parole, sans que quelque chose ne survienne de l'ordre d'un mécanisme collectif, et non plus seulement d'une modification au hasard de l'inné ou d'une capacité d'apprentissage.

Représentons-nous ce qui est en jeu : une métaphore *doit* être produite par tous les membres du groupe telle qu'elle rend possible sa solidarisation plus forte et plus constante que celle de l'entité familière minimale. Or, pour que cette métaphore soit efficace, elle *doit* convaincre chacun de la soutenir de sa conviction personnelle. C'est de celle-ci qu'est issu l'acte qui s'affinera en parole. La participation active - performative- de chacun passe par cette expression, qui est recherche d'un personnage adéquat au motif collectif<sup>23</sup>. La transe, la possession, la manifestation d'esprits par la bouche et le corps de chacun, sont les étapes préalables d'une prise de parole. Elles exigent une interprétation constituant le lieu de travail de producteurs de la langue (et de leur chaîne comme entre la pythie de Delphes et ses « traducteurs » patentés). Il n'existe donc pas de production solitaire des cadres justifiant la parole, bien que chaque parole elle-même ne puisse qu'être imputée à la personne qui s'exprime *en tant que* personnage parlant.

---

Florent Détroit et Dominique Grimaud-Hervé, respectivement maître de conférences et professeur en paléanthropologie du Muséum national d'Histoire naturelle (UMR 7194 Muséum national d'Histoire naturelle/CNRS). A noter : Il y a 150 ans, Darwin était *déjà* au courant de ce fait, *via* le travail de Broca sur Cro-Magnon ! Bravo le CNRS, mais soyez *juste* un peu plus érudits, ou montrez mieux que vous l'êtes !

<sup>23</sup> Ce qu'on appelle un « discours », ou encore une « position ».

Autrement dit, le « Sujet » avec lequel chaque parleur aura à se débrouiller comme porteur de la fiction « d'être auteur de sa propre parole », est d'abord *institué* par le collectif et ses agents spécialisés (chamanes, médiums, prêtres, etc.) mais seulement en tant qu'ils le « pensent » dans son rapport d'adhésion libre à ce collectif. Ils pensent ainsi le collectif et ses participants (toujours libres, par construction, de ne pas participer, bien qu'ainsi confrontés à une culpabilité éventuellement mortelle).

Le « Sujet » comme personnage déterminé culturellement pour être incarné par un Humain réel (en gardant du même coup une part d'indétermination incluant quelque indétermination, mais aussi du libre renoncement à savoir) ne peut donc être qu'un paradoxe entre l'assujetti réel (à la loi collective, fut-ce celle de la liberté) et « l'auteur souverain » imaginaire, mais consistant, tenu pour réellement libre de son propre choix d'adhésion et de participation active. Comme le paradoxe n'est pas soutenable, il dérive immédiatement et universellement dans une formule gérable par tout collectif, et dont la forme élémentaire est le « nœud de tensions ». On transforme ainsi l'antinomie (impossibilité) en contradiction structurale (déroulée dans le temps).

Tout Sujet est donc inévitablement localisé comme point d'émergence d'une parole possible à partir d'une contradiction comme nodosité. Il « est » seulement ce qui émerge comme tension entre le collectif comme référence à promouvoir et maintenir, et son envers ou

son contraire<sup>24</sup>. Il n'est dès lors guère difficile d'assumer que le contraire du collectif n'est pas l'individu (qui est plutôt l'enjeu central de *l'adhésion produisant le collectif*), mais le familier, au sens d'une fréquentation interpersonnelle nouée autour d'une naturalité ainsi imaginée comme *contraste* avec la loi sociétale. L'individu appelé à être reconnu Sujet l'est donc comme nœud de tension entre deux forces d'attraction (désignées par les sophistes puis les philosophes et les dramaturges grecs comme deux types de « lois », naturelle et humaine) : celle qui les pousserait à rester dans « l'entre-soi » du petit groupe, et celle qui les incite à se déplacer vers la solidarité plus vaste du collectif de paroles.

Le petit groupe de « l'entre-soi » étant confronté à la pratique sexuelle et à ses conséquences directes, il tend, dans l'histoire des cultures humaines, à être représenté par le ventre maternel pour ce qui concerne l'origine d'un individu. Par voie de conséquence pratiquement inévitable, son devenir comme « contrainte au choix d'être un Sujet » n'est pas indifférencié : il est placé du côté de « l'humain-non mère », à savoir : *le mâle comme père*. Les auteurs de l'Anti-Œdipe auront beau ruer dans les brancards, quitte à réinventer les gens en « machines désirantes », ils ne seront pas capables de montrer une faille logique dans ce que Freud découvre indirectement sous le complexe d'Œdipe.

---

<sup>24</sup> Là encore, cette réalité doit affronter deux façons communes de la nier : l'idéalisme classique qui place l'âme en deçà, même en étant affectée. Et le pessimisme intégral -du type de celui de Louis Althusser ou des adeptes du robot humanoïde- faisant du Sujet une poupée animée par le Sociétal.

Ce que Claude Lévi-Strauss traite dans sa thèse de 1948 sur les structures élémentaires de la parenté (comme interdit de l'inceste) n'est autre qu'une expression du caractère logique (mais paradoxal) du dualisme fondant toute culture parolière. Et donc de son caractère irréductible au motif unaire d'une gestion quantitative globale de la population, au nom de la « raison ». Ce qu'on nomme inceste (ou « impureté »), c'est le refus imputé à l'individu de choisir le grand groupe plutôt que le petit, symbolisé *a posteriori* comme celui qui le relie *avec certitude* à sa mère et à ses frères et sœurs « utérins ».

Par extension, bien sûr, ce petit groupe « autochtone » (né *de ce ventre, donc* de ce lieu), peut comporter des hommes, voire des géniteurs, mais ceux-ci -certes porteurs de pénis- ne sont pas honorés de la valeur de représentants du grand groupe, lequel, pourtant, ne peut que prendre comme emblème *le « contraire » d'un signe de la matrice* : à savoir ce que Lacan appellera « le phallus », ou : signe des pères *en tant qu'alliés, pacifiés dans le défaut d'inceste ainsi devenu désirable*, ou que « paternité » comme signe de l'amitié supra-familiale, toujours en *défaut* d'extension (et donc en puissance).

Il est impossible (même aux révoltés jouisseurs boutonneux des plages de 1968 et leurs maîtres) de nier que *le plus grand Groupe*, vers lequel tend tout Parlant (comme Elias Canetti l'a également compris, sans pour autant citer Freud), doive se symboliser comme strict effet de parole donnée, *par un signe contraire à l'enfermement matriciel*, qui demeure avec lui dans un contact charnel, pour autant qu'il s'agit de transférer au grand groupe des sentiments

tendres attaché au petit). Il existe cependant, chez ce jeune Lévi-Strauss en cours de thèse d'Etat, une dérive tenant à un passage mal contrôlé entre la femme comme représentante politique des mères et accessoirement des femmes comme Sujets, et l'échange des femmes comme objets entre les hommes. Cette dérive était déjà présente chez Freud en sa tendance moralisatrice.

Il importe donc de ne pas retomber dans la même ornière où combattent à n'en plus finir les amazones castratrices d'un patriarcat largement imaginaire, et les défenseurs vertueux d'un ordre de la parole structurant les «Sujets», et dénonçant les risques de «désobjectivation». C'est que les unes et les autres confondent - *pour installer la jouissance rassurante de leur combat interminable*- deux plans différents :

-le plan -structural et logique- de la différence radicale de nature entre deux formes de solidarité - qu'on trouve déjà en gestation chez Durkheim, dont la sœur épousa le père de Mauss, ce dernier camarade socialiste d'un ancien militant nommé Claude Lévi-Strauss, dont Emmanuel Todd sera le petit cousin<sup>25</sup> - : la solidarité du petit groupe par engendrement, et la

---

<sup>25</sup> Certes, mon penchant pour la *politically incorrectness* se dévoile encore une fois ici : mais je ne peux résister à la tentation de souligner combien l'anthropologie de la parenté a été et reste une *parenté dans l'anthropologie* ! Ce qui n'est probablement pas un hasard dans l'inconscient culturel de gens consciemment intéressés à *maintenir le Familier vital comme source du Sociétal ! Passion que je partage, la préférant à l'horreur d'un isolement individuel dans le Grand Tout.*

solidarité du grand groupe par alliance (et pacte sur le partage du manque, de la privation<sup>26</sup>).

-le plan d'une déformation « économique » de ce pacte, dans laquelle la privation, le manque d'une jouissance, est remplacé par la « valorisation » de l'objet sexuel extérieur.

Autrement dit, ce que ne semble pas voir Lévi-Strauss au moment précis de son argumentation sur « l'échange des femmes *par* les hommes », c'est que la privation d'une jouissance vécue « avec » une autre personne -telle femme- parce qu'elle est *transformée, dégradée* en convoitise d'un objet -*la* femme comme enjeu de puissance-, entame aussi rétroactivement la position de la femme comme « producteur de signes » (Lévi-Strauss ne dit d'ailleurs pas « productrice »)<sup>27</sup>.

Or cette dégradation ne survient complètement que dans des sociétés marchandes, et n'est pas évidente dans nombre de sociétés « premières ». Dans celles-ci, en effet, hommes et femmes constituent assez souvent deux mondes séparés qui échangent entre eux des otages, et non pas des objets.

Bien entendu, c'est plutôt le monde des mâles - chasseurs et guerriers- qui, afin de faire valoir sa conception de l'alliance pacificatrice, ne peut faire autrement que de la symboliser sur les manques

---

<sup>26</sup> Que Durkheim nomme la première « mécanique », et la seconde « organique », ne doit pas nous tromper, nous qui avons pris l'habitude d'associer « mécanique » à l'organisation moderne et post-moderne, et « organique » au biologique. Il faut lire ces termes en inversant les contenus : organique signifie « organisé », au sens de « division du travail », et « mécanique » au sens originel du mot « nature » : « ce qui doit advenir ».

<sup>27</sup> *Anthropologie structurale*, Agora-Poche, 1974, p 77 (Plon, 1958). Lévi-Strauss en finira plus tard avec cette ambiguïté.

obligatoires sous le signe du « phallus », celui-ci représentant la loi du pacte de « non satisfaction immédiate et solitaire » entre guerriers-partenaires, et non la matrice englobante de la solidarité familiale<sup>28</sup>. Mais ce « phallus » jamais détumescent (indestructible *comme* le désir créé par la parole), *ne peut pas en soi -sauf dégradation du symbolisme et destruction de la métaphore- renvoyer à une « domination masculine », ni à une objectivation des femmes comme marchandises*<sup>29</sup>. Le *fascinus*, pendentif phallique équivalent à l'œil comme puissance projective du regard<sup>30</sup>, et qui, d'ailleurs, l'attire, est un pare-enchantement. Il protège. Mais que protège-t-il et contre quoi précisément ? Il protège la puissance sociétale garantie *par le renoncement à jouir de sa mère, de ses sœurs et de ses filles, afin de disposer d'une force d'alliance d'autant plus étendue.*

En un sens, le phallus comme capacité dyonisiaque, priapique, d'engendrement multiplié, représente aussi la « force de négociation amicale» du

---

<sup>28</sup> Les hommes d'une entité sociétale, qui occupent l'essentiel de la fonction guerrière (et son corollaire dans la chasse), sont « responsables » de la paix et gèrent le risque de massacre. C'est la raison principale justifiant qu'ils doivent échanger entre eux filles et sœurs, et non l'inverse. C'est aussi pourquoi, en étendant la paix à plusieurs entités naguère ennemies, ils construisent une exogynie plus large.

<sup>29</sup> N'oublions pas que dans des sociétés pré-parlantes comme celles des chimpanzés, ce sont les femelles qui se déplacent librement d'un groupe à l'autre, sans être aucunement « échangées ». Il est néanmoins plausible que ce mouvement vers l'extérieur, ébauche d'exogamie, facilite l'état de paix avec d'autres groupes (et même d'autres espèces proches !).

<sup>30</sup> Avant que la science arabe ne comprenne -avec Ibn Al Haytham- que l'œil « reçoit » un faisceau... de lumière.

*pater familias*, et *a fortiori* du chef de guerre pour constituer son réseau de relations pacifiques. Il *ne se compare pas au* pénis et à sa rétractilité, sa flaccidité ordinaire : sa puissance est à la mesure de la capacité d'ascèse de son porteur, et celle-ci prend d'autant plus de « valeur » qu'il désire pour toujours filles, sœurs et mère (objets perdus de ce fait *définitivement*) : autrement dit, il n'est *jamais* détumescent parce qu'une puissance toujours plus grande du groupe peut être attendue d'un accroissement de la fertilité légitime de son porteur, et donc de sa descendance. Cette puissance protégée et entretenue comme telle (suspendue et dérivée vers l'échange plutôt que castrée), est donc promise à une puissance encore accrue *grâce à la prohibition de l'inceste père-fille, laquelle n'est que retournement de l'inceste mère-fils, le second menaçant toujours le premier d'involution du mâle vers l'état larvaire au sein d'une entité trop étroite*. D'où une affinité paradoxale entre l'obéissance à la loi de l'échange et *l'hubris*. La démesure est en effet inscrite dans la promesse d'accroissement de la force par l'échange pour ceux disposant –mâles ou femelles- de davantage de « moyens matrimoniaux ». Dès-lors, apparaît effectivement un autre versant de la loi : non plus l'ascèse pour l'échange mais au contraire la soumission du Sujet à la loi imposée par le puissant. Loi qui restreint mon « droit » à disposer de femmes acquises dans l'échange ou dans son extension militaire : d'où la colère d'Achille dépossédé d'une légitime conquête par son chef Agamemnon.

Ce point est essentiel car c'est ici que Lévi-Strauss et Freud *se séparent* : pour le premier, conséquent

avec les résultats d'une anthropologie plus abondante à son époque, la prohibition de l'inceste ne provient pas d'un pacte de partage entre frères, mais d'une règle de réciprocité inscrite dans un principe extensible de l'échange, quelle que soit l'inégalité à laquelle on puisse parvenir au terme d'une évolution quelconque du « marché » des femmes légitimes<sup>31</sup>.

Autrement dit, c'est le mythe du « père tué » et de sa réduction au Nom qui « vaut », tandis que le partage de son corps ritualisé pour répéter le pacte est une construction *qui s'oppose* à celle de l'échange. *Le partage et l'échange sont antinomiques* : dans le partage règne un idéal de justice parfaite, coordonné et énoncé par une chefferie. Dans l'échange, une règle d'ascèse momentanée permet au contraire au joueur le plus fort, le plus fertile, de l'emporter sur le long terme comme « père d'une immense descendance » (le nom même d'Abba-Raham<sup>32</sup>), mais toujours *dans*

---

<sup>31</sup> Le partage du butin, issu de la chasse, présuppose une distribution immédiate, ponctuelle dans le temps : en un sens, il abolit le temps. La réciprocité, ou principe du don/contre-don évoqué par Marcel Mauss, implique au contraire la durée d'une évaluation par un couple de partenaires, ce couple faisant partie d'une totalité où se constitue le « prix du marché ».

<sup>32</sup> L'origine quelque peu occultée de raham ( ( רחם langues hébraïques est *en fait* « le sein maternel », la matrice, l'utérus. Il existe une proximité entre un des sens dérivés (« gentillesse »), et la source du mot latin « gens », comme effet de la transmission « génétique ». De sorte que la « gentilité du père » (Abba-Raham, condensé en Abraham) peut assez facilement se comprendre comme « génitalité paternelle », ou encore : descendance issue du même père. Ce qu'on retrouve aussi indirectement dans la formule biblique « dans le sein d'Abraham », formule qui faisait tant horreur à Hitler (qui avait

la « règle du jeu » organisatrice de cette extension de la puissance collective. C'est en effet seulement dans le sens d'une augmentation de la puissance par l'ascèse de l'inceste que le *phallus* (le *fascinus* bien nommé<sup>33</sup>) devient pour *tous et toutes* (comme on dirait à « France Culture, l'esprit d'ouverture ») non pas le « signifiant zéro » postulé par Lévi-Strauss, à partir du travail du linguiste Roman Jakobson (et de Troubetsky) sur les systèmes de phonèmes, mais le signifiant... *du manque de signifiant*, C'est ce qui est retenu « négativement » par Lacan, en l'entendant à *l'inverse de ce que nombre des épigones du lacanisme répètent ad nauseam*<sup>34</sup>.

---

visiblement un problème avec son hypothétique ascendance juive, et aussi avec sa propre masculinité)!

<sup>33</sup> Le mot « fascinus », désignant un sort qui « place sous le charme » en latin ancien, est directement transcrit d'un « baskanos » ou « baskanon », désignant « celui qui ensorcelle », et dont le « bacchos » grec, organe du priape, est une variante. Il y a aussi rapport avec le « lié ensemble », (le « ligoté ») du « fascis » changeant la victime en botte, gerbe, fagot, la cordelette devenant facilement bandelette, et donc bande... Le parallélisme entre le fascinus comme sexe *bandé*, et l'œil peint comme défenseur des bateaux s'explique sans doute par le fait que l'œil est puissant en projetant son regard (avant que la science arabe ne découvre au moyen âge qu'il est *un réceptacle*), comme le phallus est puissant en projetant son sperme dans sa descendance. C'est, dans les deux cas, une *puissance de projection*, mais la première est spatiale et donc vise les « contemporains » tandis que la seconde est temporelle.

<sup>34</sup> Lacan *est parfaitement clair là-dessus*, ce qui rend étrange la perfection coutumière de l'incompréhension des milieux qui se le sont donnés comme référent : « Observons donc bien ce qui objecte à conférer à notre signifiant S (A barré) le sens du *Mana* ou d'un quelconque de ses congénères. C'est que nous ne saurons nous contenter de l'articuler de la misère du fait social,

Mais ce que représente le *phallus* (caché sous l'égide frangée de serpents d'Athéna, fascinante, médusante et phallique s'il en fût), ce n'est *le signifiant d'une absence de signifiant* que dans la mesure où cette absence momentanée (d'acte certifié) *augmente indéfiniment la puissance d'agir sans jamais la réaliser*, et non comme le zéro de position, lequel permet d'accumuler réellement les sommes astronomiques des protagonistes du Mahabharata ou de la fondation Bill Gates : « gagner l'univers » aux dés ! Le signifiant phallique, certes castré du réel mais d'autant plus priapique, reste cependant celui qui soutient la chance de tout homme ou de toute femme phallophore de devenir « maîtres du monde » en s'appropriant les femmes -ou les hommes féminisés- dans un harem cosmique... *A condition que ce harem ne soit pas constitué de sa mère, de ses sœurs et de ses fille, ni aussi de toutes celles –apparentées réelles ou imaginaires- qui pourraient lui faire penser qu'elles leur sont identifiables ! Ce qui fait tout de même « una manada de Hembras, Hombre » !*<sup>35</sup>

---

fut-il traqué jusque dans un prétendu fait total. Sans doute Claude Lévi-Strauss, commentant Mauss a-t-il voulu y reconnaître l'effet d'un symbole zéro. Mais c'est plutôt du signifiant du manque de ce symbole zéro qu'il nous paraît s'agir en notre cas. » *Ecrits*, Le Seuil, 1966, p. 821.

<sup>35</sup> Ne perdons pas de vue que la tentation d'interpréter le phallus comme propriété d'un mâle « dominant » ou « alpha » n'est qu'une application imaginaire rétroactive aux primates d'un trait culturel propre aux Parlants. Certes, quelque chose comme une « licence sexuelle » est accordée par un tel mâle à des alliés « politiques » (comme le montrent bien de Waal, Goodall et bien d'autres ethologues), mais chez les Humains, « grands hommes » ou « chefs » de petites sociétés « premières » une licence en

Autrement dit, il ne faut pas confondre le « chef de horde » à tuer et à partager (futur « père mort ») et le « maître de harem » (à tenter d'imiter pour le prestige), puisqu'il s'agit des opposés les plus absolus. C'est seulement par le biais du « signifiant du Maître » que le Sujet, prétendant s'égaliser à la *société totale* chère à Mauss, est animé par le désir de participer à la puissance collective. Et il l'est d'autant plus que, comme ancien enfant cherchant à plaire à sa mère pour exister, il a rencontré le désir... de voir en lui-même celui qui en serait capable.

Cependant, même soutenu par le regard d'une mère qui ne le méduse pas (ne le fascine pas), pour autant que son désir l'humanise<sup>36</sup>, l'enfant hésite -et hésitera

---

apparence équivalente est portée par la *fonction collective* symboliquement attribuée au chef. Or, s'il s'agit bien plus souvent d'un rôle masculin que féminin (même dans des sociétés matrilineaires), c'est toujours appuyé sur *le caractère « incertus » libérant le mâle d'une association étroite avec tel groupe utérin*. Il n'y a là aucune fatalité dans la présence masculine ou l'infériorisation féminine, mais les femmes savent que renoncer au lien privilégié à *leurs* enfants pour prendre le temps d'un travail « social » ou d'une responsabilité politique leur « coûte » très souvent plus qu'aux hommes. Or les *solutions* pour qu'il en vienne autrement impliquent soit la transformation des femmes en « nonnes-managers », soit la « matricisation » d'une société centrée sur son intériorité. Les volontarismes ne viendront sans doute pas à bout de cette réalité difficile, sauf à s'attaquer au processus vital de la sexualité. Ou encore à repenser entièrement la relation entre sphères du Familier et du Sociétal dans l'avenir, perspective qui semble si laborieuse qu'on lui préfère souvent la satisfaction de revendications immédiates, presque inévitablement humiliantes pour l'un ou l'autre des sexes ou/et des genres.

<sup>36</sup> Le désir de la mère à l'endroit de l'enfant est essentiel à la constitution de l'image de soi unitaire mais aussi à sa projection

toute sa vie dans sa névrose personnelle, sauf à être fou- entre gagner son être en passant par le détour paternel séparateur d'avec la mère-objet, et... perdre « réellement » cette mère-totale comme objet<sup>37</sup>.

Le père, ici, n'est d'ailleurs pas -sinon comme support réel et imaginaire- le géniteur ni le compagnon adulte affectueux ou sévère, *mais la place d'où chaque homme membre du collectif de puissance démultipliée par la prohibition de l'inceste fait émaner son droit à la jouissance de cette puissance.*

Cette place n'est pas non plus celle d'un « père mort » au sens tiré de la névrose de Freud à propos de son propre père : patriarche idéalisé comme juste répartiteur et organisateur, pour cacher que ce qui *se transmet* de père en fils, c'est plutôt... le père assassiné afin de disposer du droit au *fascinus*, à la puissance collective par le biais de l'ascèse légitime, elle-même établie sur ce meurtre<sup>38</sup>.

---

dans l'action : relation dynamique entrevue par la psychanalyse entre perception du moi dans le miroir, et idéal du moi dans ce qui manque à cette perception dans le désir de la mère. L'hésitation de l'enfant face à ce manque permet aussi, ne l'oublions pas, une transition salvatrice... quand elle ne conduit pas à un blocage psychique !

<sup>37</sup> Que Lacan utilise ici le petit « a » marxiste désignant la plus-value n'est pas un hasard : c'est bien comme objet perdu par le *Sujet-travailleur salarié* que la valeur peut grandir en circulant sous forme de capital.

<sup>38</sup> Pour ne pas oublier le petit dernier de la série des portraits de famille des anthropologues de la famille, j'observe que cette thèse ne s'oppose pas à celle d'Emmanuel Todd : de l'antériorité de la famille nucléaire sur les formations patriarcales ayant produit les immobilisations culturelles géantes de l'Inde et de la Chine. C'est donc en tant que « barbares mal cuits » que nous sauverions le monde, et sûrement pas en tant que

Le « père mort » tremble donc comme concept : soit il signale seulement comme « nom » le pacte de parole fondateur permanent de toute culture en acte. Dans ce cas, il est garant de la Subjectivité réciproque, au reste près d'un phallus désirant et barrant l'harmonie narcissique de tout un chacun... Soit, et justement à cause de cette trace résistante du désir, le père idéalisé comme bon et juste, voire divin, devient une formation secondaire de la névrose du Sujet, certes inévitable, mais féroce et écrasante (tout comme le « surmoi » freudien *dont il prend la place*). Cette persistance de l'angoisse se nourrit de la vérité que le Sujet, pour le coup, partage *avec* son père : à savoir d'être un « bandit d'honneur »,<sup>39</sup> à la fois aligné sur la même règle de prohibition, et entrant dans une rivalité sans merci avec lui *à l'extérieur du cercle de l'interdit*. Le fantasme du meurtre du père... survit donc à toute entente fraternelle supposée par Freud (monothéiste en l'occurrence), non pas comme pulsion du mâle en rivalité naturelle, mais comme effet du jeu d'échange impliqué par cette loi !

L'hésitation du Sujet entre son père et sa mère n'est pas seulement l'effet d'un sentiment de manque construit sur cette dernière comme objet interdit (comme interdiction la constituant en objet), mais également l'effet du sentiment de rivalité construit à propos du père comme membre du collectif des mâles circulant entre des femmes liées à des enfants.

---

mathématiciens adeptes du zéro indien et du rond chinois englobant Yin et Yang... et finalement le zéro lui-même !

<sup>39</sup> Et donc très vite un *bandard honni*, surtout pour celles qui s'érigent en compéti-trices phallophores.

A ce propos, notons que les pères et les fils comme frères se « contrôlent » mutuellement dans leur partie à jouer pour la prohibition de l'inceste père-fille: les frères chargés de marier leurs sœurs *tout comme* les pères leurs filles<sup>40</sup>. C'est sans doute sous cette forme que s'éteindrait le fantasme du meurtre du père du scénario œdipien : le père devient un frère, et le frère un père ! De même, le désir pour des femmes de sa propre génération plutôt que pour la mère découle du fait que la mère n'est, en un sens, *qu'une sorte de sœur*, au titre de partager avec elle une catégorie de l'interdit ! Là-encore, on échappe à une culpabilité innommable non par une « sublimation », mais par le déplacement facilité par la catégorie symbolique.

Ce n'est pas à dire -avec les gauchistes foucaaldiens et postmodernes - que l'Œdipe disparaît comme par enchantement, par arrangements entre mâles de générations différentes. Non seulement *parce que la rivalité est instituée comme l'autre face de l'interdit d'inceste*, mais aussi parce que chaque Sujet doit tenir compte de la succession temporelle et pas seulement de la pure contemporanéité des rivaux dans le même jeu. Ce « réel » de la temporalité revient dès que le jeune adulte, ayant lui-même enfanté, doit prendre conscience que son rejeton est un danger en perspective pour sa propre puissance, tout en en étant la condition *sine qua non*. La prise en compte d'une règle traitant d'une *négociation* entre les générations d'hommes venant amender et compléter la prohibition de l'inceste est donc inévitable. Elle sert à capturer les

---

<sup>40</sup> Voir la fameuse métaphore lévi-straussienne entre liens frère-sœur et père-fille.

affects et sentiments de culpabilité introjectant de leur côté la peur d'être tués par le père encore puissant.

Elle ne doit pas, cependant, leur être confondue : s'il y a peur primordiale en cette affaire, c'est plutôt - comme chez les étalons- celle d'être *effectivement* écartés par leurs rejetons devenus adultes. Cette peur est plus réaliste : la puissance d'un père symbolique étant fondée sur l'importance de sa descendance, le meurtre des enfants ne peut être qu'une rareté, même dans le cas où la société définit des règles drastiques de « validité » de la progéniture. On va plutôt tuer les enfants des autres (dans les épisodes bibliques de massacre des « premiers nés » par tel ou tel roi), même si la menace formelle de sacrifice de ses propres enfants ne prend qu'une valeur emblématique (on n'imagine guère que les chefs de tribus ayant précédé Abraham passaient leur temps à tuer leurs fils aînés). En revanche, le père vieillissant qui va mourir de toute façon, est une proie tentante pour un jeune ambitieux pressé. Sa mise à l'écart en fait un « defunctus », un hors-fonction, dont Shakespeare saura conter les souffrances chez le roi Lear, ce *prototype du retraité* gentiment poussé vers le grabat de l'EPAHD! Se pensant dans la durée de sa propre puissance sexuelle génératrice, le Sujet est donc amené à « rêver » le meurtre du père non comme le menaçant de riposte ou de punition, mais comme un effet *boomerang*, une autodestruction de lui-même en tant que fils-déjà-père. C'est encore en ce sens (après la peur de l'involution du fils dans la mère) que subsiste le complexe œdipien et que sa solution dans la direction confucéenne de la « piété filiale » est elle-

même inévitable en annexe de la loi de l'échange symbolique, comme sa partie « temporelle ».

Cette piété concerne le père vivant, bien avant de régler les cultes rendus à l'ancestralité morte<sup>41</sup>. Ces derniers ont autant pour fonction de propager dans le passé le respect « post-meurtre » de l'ascendant, selon la logique freudienne (et judéo-chrétienne) d'une culpabilité refoulée, que de comptabiliser les arborescences qui font participer chaque génération à la puissance collective de leur propre filiation. D'ailleurs, ce n'est pas un hasard si depuis trois mille ans, les pouvoirs centraux organisés en Chine par les Han négocient le droit aux ascendances-descendances en mesurant strictement le nombre d'ancêtres acceptables pour chaque statut social ! Et si l'on en croit les sinogrammes qui combinent l'ancêtre, l'autel et le pénis, il s'agit bien d'une présence et d'une gestion manifestes du phallus dans cette civilisation ! Pour le dire autrement et plus universellement : le père mort est bien le « *pendant* » du *phallus* éternellement *bandé*<sup>42</sup>. Finalement, ce dernier finit par débander, mais il ne suffit pas d'appeler *hubris* sa forte résistance, peut-être plus repérable chez les Vieux avant l'abandon à la mort (ou à la non-mort de l'asile) : la loi du *Phallus* demeure l'article principal dont « le père mort » (son nom sur la pierre tombale)

---

<sup>41</sup> Ce qui revient à faire peser sur ces pères réels une pression rarement atteinte dans d'autres sociétés.

<sup>42</sup> Amusant exemple du génie de la langue : en Français, il suffit de renverser vers le bas le *b* de *bandant*, pour obtenir *pendant*. Un peu comme il suffirait sans doute de coucher un rhinocéros sur le dos pour destituer la prétention phallique de sa corne, et casser du même coup son marché comme aphrodisiaque.

n'est qu'un amendement en assurant la *père...ennité* ! Et même sous sa forme chrétienne -qui le force à porter sa tête coupée sous le bras- Dionysos continue à soutenir... sa fonction phallique !

Cela dit, les grandes civilisations durables (et donc figées) se sont échinées à faire disparaître toute présence du phallus sous la robe du père mort. Il semble que la plus ancienne de ces manœuvres, la chinoise, y ait *presque* réussi : non seulement le thème de la puissance (le « Chi ») y est devenu évanescent et coextensif au ciel, mais toute idée de jouissance y est finalement ramenée à la sage consommation de riz, comme symbole de la paix civile généralisée !<sup>43</sup> Le caractère pragmatique de la cosmologie chinoise, repérée par tous les « sinologues », de Granet à Jullien, en passant par Gernet, Cheng, ou des dizaines d'autres sur trois siècles de rencontre Occident-Chine, est un voile encore plus épais que dans toute autre société, car c'est pour ainsi dire « la chose même » qui se cache derrière elle-même ! Ainsi, du *culte du trou dans le monde* qui semble plutôt rendre impossible la moindre tolérance à la reconnaissance d'une extériorité non engloutissable par la pensée suffisante<sup>44</sup>. Ceci nous avertit de ce qui nous attend à

---

<sup>43</sup> Mais pas aux Barbares « mal cuits » qui lui résistent notamment dans la *Zomia* indochinoise si bien étudiée par J.C. Scott.

<sup>44</sup> C'est exactement sur ce point que quand Huo Da Tong, le disciple autopromu de Lacan en Chine, prétend que la culture chinoise est le lieu même de la pensée lacanienne, il *suture* définitivement la possibilité même de supporter le non-identitaire, l'extra-narcissique. Bref, de tolérer le Sujet à la place de l'assujetti ! Difficile pour un Sujet chinois épris de liberté –

recouvrir de pudeurs et d'harmonies successives nos systèmes sociétaux : le sommeil éternel du Juste, quand bien même la « Chine se réveillerait » et les Chinois deviendraient insomniaques à fortes doses de capitalisme mondial, le « gagnant » final, dûment mondialisé, serait tout de même une mouture vraiment morte du père mort !

Pour les femmes, le système de l'échange d'elles-mêmes comme objets fonctionne comme une contrainte « pour tous » (y compris les hommes), à ceci près qu'il existe toujours un soupçon que les hommes « en profitent plus » qu'elles, du seul fait qu'ils seraient les maîtres tutélaires du jeu de l'alliance. Rappelons ici que Lévi-Strauss a raison de ne pas céder sur un point précis : la justification de l'objectivation des femmes dans un système où l'enjeu de l'alliance est la paix évitant le massacre entre petits groupes, et l'augmentation mutuelle de la force du plus grand groupe face aux autres<sup>45</sup>.

L'objectivation de soi comme trésor échangeable entre hommes de différents groupes n'est pas *en soi* un rôle humiliant, *sauf* que le désir se porte - inéluctablement- sur ce que ce rôle ne possède pas, à savoir les « prérogatives » masculines.

---

j'en connais beaucoup- d'échapper à ce totalisme gravé dans la calligraphie et l'Etat-rizière (selon J.C. Scott).

<sup>45</sup> C'est d'ailleurs pourquoi le dépassement sociétal de « l'échange des femmes » par « l'échange de parenté entre homme et femmes », ne peut survenir que lorsqu'il n'y a plus de menace importante « entre » les groupes d'apparement. C'est sans doute aussi pourquoi les sociétés « masculinistes » sont aussi celles qui souhaitent préserver la guerre entre communautés. Mais la *société matricielle globale* présente d'autres dangers !

-Du point de vue de l'ascèse sexuelle, il est équivalent à celui des hommes, puisque si un homme ne peut pas coucher avec sa sœur, celle-ci est dans la même situation avec son frère ! D'ailleurs, dans la clinique, la « femme de pierre » (nommée ainsi par les Chinois pour désigner la femme qui ferme hermétiquement son vagin à toute « intrusion ») est l'exacte contrepartie de l'homme impuissant à la pénétration adéquate. L'impuissance rend les sexes parfaitement égaux... dans la non-sexualité, cette interprétation erronée de la loi symbolique !

-La « mascarade » féminine qui a pour but de *souigner* la beauté de l'objet-femme dans les critères de son « échangeabilité » peut être vécue comme une corvée humiliante, ou à la rigueur comme un plaisir masochiste, et à l'extrême comme une « narcissisation » dans laquelle la femme *se* regarde et *se* possède comme objet admirable (pour elle-même ou/et pour son enfant). Car elle peut aussi, dans une sorte d'auto-appropriation de la beauté, être considérée comme une puissance féminine, augmentée du fait qu'en tant que mère, la femme joue aussi de sa beauté pour un certain degré de séduction (non sexuelle ?) de son enfant. Ce qui est un « phyltre » d'attachement puissant de sa descendance.

Bref, il y a du « jeu » *avant* de rencontrer « facialement » l'objectivation de soi comme valeur circulante et fait purement négatif.

-La position « passive », ou « inférieure » (dont l'essence n'est pas d'abord le rôle sexuel assigné, mais le rôle de « marchandise », lequel rejaillit sur le sexuel). Elle possède elle-aussi suffisamment d'ambiguïté dans l'orientation symbolique pour se

satisfaire d'une variété de possibilités, allant du masochisme à une ruse « féminine » récupérant le côté actif par bien des expédients, lesquels transformeront la femme en « maîtresse » d'amants tenus... par le bout de ce qu'elle veut !

Le problème fondamental de la dissymétrie des rôles étiquetés « genres » reste donc relativement latent dans la situation historique fort longue pendant laquelle *le pacte homme-femme* peut se stabiliser sur des oppositions soutenant le modèle de l'échange des femmes au nom de la paix. Ainsi de l'opposition entre extérieur et intérieur, entre citoyen et « oikodespota »<sup>46</sup>. Bien sûr, cela ne veut pas dire que le problème ne se manifeste pas, notamment dans des expressions inconscientes, des symptômes venant au « bord du politique ». De nombreux exemples saisis par une anthropologie ouverte à la psychanalyse ont montré que la femme réagit par toutes sortes de signes aux situations qui impliquent une distorsion dans les « avantages comparatifs » d'un mode de régulation de l'échange.

Une femme largement privée de vie sexuelle (et surtout de valorisation de celle-ci) par une homosexualité masculine régnante (comme en Grèce classique) « invente » l'hystérie. Il faut dire que, bien que les médecins de l'époque se perdissent en conjectures, l'impression, fortement affichée, d'une remontée de l'utérus dans la gorge, était -et reste- très *parlante*. Une société ignorant le désir féminin... cela vous fout les boules ! (cette curieuse expression française laissant d'ailleurs dans une prudente

---

<sup>46</sup> Mot à mot : « maître de maison ». (*despina* : maîtresse).

obscurité le fait de savoir si les boules en question encombrant la circulation et bloquant respiration et parole, sont des testicules ou des ovaires, ou encore leur produit comme obligation aliénante !!!<sup>47</sup>). *Il faut être aveugle... pour ne pas l'entendre !*

Dans d'autres sociétés, ce sera plutôt le fait qu'une déesse de la maternité inventée par les hommes pour faire circuler les enfants des femmes s'oppose à l'évidence aux intérêts de la génitalité maternelle concrète, laquelle peut prétendre à des filiations au moins égales à celles des hommes (et cela d'autant plus que « *pater semper incertus !* »).

Cela donne, par exemple, ce cas (étudié par Lévi-Strauss) où une femme ne peut pas accoucher car la déesse « maternelle » en question -Matrix avant l'heure- ne veut pas laisser sortir l'enfant ! Une grève de l'accouchement, en quelque sorte ! Et tout le groupe des hommes, choqués, de convoquer un chamane pour obtenir de ladite déesse de se laisser fléchir. Laquelle le voudra bien... à condition que l'enfant à naître porte dans son nom autre chose que le signe, le tampon de la maîtrise de sa destinée par l'assignation paternelle ! Des exemples de ce genre sont myriades, et expliquent sans doute que, dans la situation canonique de l'échange, il existe néanmoins de nombreux méandres par lesquels transparait une négociation acharnée entre sexes.

---

<sup>47</sup> L'expression « on s'en bat les couilles » obstinément usitée par les adolescentes actuelles soulève un autre problème : celui de savoir si le symbolisme peut *s'arrêter* à une position « intermédiaire » valorisant les deux sexes *en même temps*. Ou si, de toute façon, le choix se portera sur le signifiant du manque, qui ne peut être que le phallus.

Mais le vrai problème n'est pas encore apparu, tel qu'il est à prévoir logiquement et que les signaux précurseurs insistent à le présenter, avec de plus en plus de force aujourd'hui : il s'agit de la légitimité essentielle de l'échange des femmes qui se trouve mis en cause radicalement dans une société où la menace *extérieure* est en train de disparaître, remplacée par une simple gestion militaro-policière des différends « intestins » (fussent-ils massacrants).

Notons que le glissement actuel, déjà perceptible et comme irréversible, vers cette situation radicalement nouvelle dans sa mondialité, ne peut trouver une solution facile, car elle nous confronte à un paradoxe.

Imaginons que nous soyons parvenus de façon raisonnablement définitive à un état métastable de la mondialité humaine, dans lequel les hommes *ne peuvent plus* prétendre être utiles au « Tous » par l'organisation de l'échange des femmes entre eux comme guerriers et négociateurs. Il advient alors que toutes les « différences » essentialisées dans le passé (mascarade féminine, rôles actif et passif, extérieur et intérieur, etc.) deviennent discutables. Elles sont exposées à tout changement de sens des systèmes symboliques. D'ores et déjà, des cohortes de « féministes » sont à pied d'œuvre pour soulever la chappe des anciennes articulations significantes. « Où est donc le paradoxe ? » diront-elles : on va seulement instaurer un ordre équilibré, à commencer par la parité des emplois et des revenus, ainsi que des rôles parentaux et domestiques ! L'homme aux fourneaux et au biberon, la femme au bureau ! Au minimum : « partage des tâches ! »

Oui, mais c'est là que le bât blesse l'âne qui inspire l'esprit humain aussi bien femelle que mâle : même si l'on bloque les fous de supposés-mâles qui, subrepticement, voudraient créer à nouveau une situation guerrière meurtrière (mondiale de préférence) où ils puissent restaurer leur légitimité d'échangeurs (les *échangistes* étant déjà acquis à la cause féministe), quelque chose vient irrémédiablement s'insérer dans le mécanisme même de l'égalisation des genres. Quelle chose ? Le *phallus* ! Ce qui gît sous ce voile de sens, cette énigme verbale et imaginaire, c'est la façon dont l'inconscient - infantile et adulte- fait systématiquement revenir ce qui nous lie en êtres parlants comme cause de cette parole ; de ce sevrage de la matrix en acte, donc la puissance collective imaginaire comme but de l'intervention *sans garantie* de chacun dans la conversation pour « en » prendre une part.

Si nous voulons continuer à parler et non revenir à l'animalité primatologique (type « planète des Singes ») ni progresser vers la communication entre robots (ces articulations algorithmiques), nous sommes obligés de nous en tenir aux conditions de ce qui fait de la parole un échange de propositions imaginaires imposées au réel muet, grâce à l'instrumentation symbolisante et ses segments de significations déjà prescrites, mais *jamais adéquates*. Continuer à parler implique de continuer d'échanger des propos même si nous croyons déjà partager des structures de sens. Or échanger des propos -essence de la parole comme « parabole » (*rapprochement* en Grec)- implique de se situer soi-même uniquement comme auteur de parole, de s'engager dans son

propos jamais parfait comme on se lance dans un « jeu » : légèrement et courageusement.

Mais qui s'engagera dans un jeu s'il n'y voit une occasion d'y renforcer son être, quitte à le transposer dans l'accumulation d'avoirs ? Or, lorsque l'ordinateur est en passe de les gagner tous, il nous confronte au fait que l'accumulation de jetons, de chiffres, de pions, de données, n'a aucun intérêt comme simulation de l'enjeu humain : *se renforcer dans le regard de l'autre*. Il nous indique que l'avoir n'est qu'une métonymie de l'être, et de plus en plus *inadéquate*. Nous sommes alors renvoyés à l'essence de la parole : l'implicite qui la permet comme échange, c'est que je ne garde pas ma proposition pour moi, mais que je la mets « en jeu », alors que je sais pouvoir être battu, invalidé, controversé, nié, méprisé, etc. Cette « mise en public » de la parole revient à prendre acte de son caractère *discutable*. En « rapprochant » (ou en métaphorisant), je n'édicte pas un fait brut qui, à la limite, se passe de mots, mais - même quand je parle du beau temps ou de la couleur de la nappe- je *propose* une « mise en perspective » face à mon interlocuteur, à charge de celui-ci - aussi libre que moi- de rectifier cette proposition en énonçant la sienne.

Autrement dit : dans toute parole, « je » me mets à la place de l'autre, même si je n'oublie pas « mon » intérêt dans l'affaire. Et si je m'y mets, même pour ruser et mentir, c'est parce que je reconnais qu'il y a de l'autre en moi dans la parole comme échange. Or dans ce seul petit fait de parole où je n'affirme quelque chose qu'en relation imaginaire avec autre chose supposée être l'affirmation de l'autre (et

ouvrant donc un conflit avec la réponse « réelle » de cet autre)<sup>48</sup>, je réalise l'acte qui induit le *phallus* dans l'inconscient. Pourquoi ? Comment ? On le répétera, comme en s'acharnant à marcher contre le vent : le *phallus*, ce *fascinus* protecteur, pendeloque toujours bandée au cou, représente un désir indestructible, mais faiblesse en soi-même, désir lui-même rendu tel par son caractère d'effet d'une loi : *l'échange interdisant l'inceste pour garantir la puissance !*

Détruire la loi interdisant la consommation de « ce que l'on a en propre », c'est détruire le désir. C'est pourquoi le désir est protecteur en ce qu'il signale l'échange protégeant la paix. Or c'est ce qui se passe dans la parole échangée: certes, je peux jouer pour l'emporter, et même pour écraser l'adversaire, mais je ne peux le faire que si j'ai d'abord *reconnu cet adversaire comme un autre avec qui je joue*. Le problème de l'ordinateur, c'est que ce *n'est pas un autre*. C'est ce que dit le champion mondial de jeu de Go quand il est battu par l'ordinateur... qu'il a lui-même contribué à programmer : il ne le voit pas

---

<sup>48</sup> Le caractère chinois pour « conflit » représente le choc d'un bouclier contre une lance, chacun prétendant l'emporter. Cette fixation graphique ne laisse aucune possibilité de translation, qui reste ouverte dans le mot « occidental ». La confrontation inexorable manque donc la possibilité « positive » du conflit, et encore davantage son caractère natif, crucial dans tout processus de parole et donc de négociation. Certes l'agonistique est un art martial par excellence, et l'on peut en prendre leçon, mais toujours dans la problématique finalement solipsiste de la victoire ou de la fusion. A noter que c'est peut-être pour cela que les Chinois tentent d'éviter le conflit le plus longtemps possible : parce qu'ils craignent plus que tout l'effet inexorable de leur propre imaginaire lettré.

comme un adversaire, mais comme un élément de son propre apprentissage, tout comme cet ordinateur n'est que la somme des apprentissages du collectif des programmeurs : on est en plein dans *l'inceste avec les forces de l'ordre* ! Une sorte de matrice ou de squelette externe. Il n'y a plus *d'autre*.

Revenons au *phallus* (qu'on tend à oublier sous son voile) : il rend visible la permanence du désir et de sa loi porteuse, ce que l'intériorité enveloppante de l'organe féminin ne permet pas, sauf pour le moment de l'expulsion du bébé (et de sa coquille molle, le « délivre »). Autrement dit, la seule situation où une négativité physique peut soutenir le « manque » de l'inceste, c'est l'événement, certes heureux, mais l'événement tout de même. Or ce qu'il s'agit de symboliser n'est pas l'instant, mais la pérennité de la loi et du désir. Les mamelles caractérisant la jouissance infantile *et* maternante, de longue durée par excellence, ne sont pas non plus très propices à cette expression, puisque leur montée en lait ne se produit qu'une fois par grossesse, et que leur sevrage est aussi du côté d'une détumescence, d'une dépression, d'un tarissement, qui ne sera compensé *que bien plus tard* par une nouvelle opportunité de puissance<sup>49</sup>. Ce n'est

---

<sup>49</sup> Notons que la multitude de seins nourriciers de l'Artémis d'Ephèse renvoie plutôt à la surabondance de biens distribués, pas échangés. Couplés à une source intarissable comme la corne d'abondance, *ils représentent l'inverse du phallus : l'éternité de la satisfaction, de la pléonastique, et non la pérennité du désir*. Cette dernière est tout aussi impossible que la première, évidemment, mais elle se construit précisément en imaginant un organe en éternelle tension insatisfaite. Dans la même configuration, le sein, assez proche il est vrai comme attente d'une décharge (comme le pis de la vache trop gonflé et

pas par machisme que l'on doit se rendre à l'évidence et y convier sœurs et consœurs : rien ne vaut le *phallus* comme signifiant d'un désir sans trêve, et donc *éternellement contenu* pour être satisfait seulement... ailleurs et dans une autre histoire qui ne le regarde plus, bien qu'il intéresse son laborieux cousin, le pénis. Et surtout, nous ne voyons pas comment l'inconscient infantile pourrait être contraint d'oublier cette formation imaginaire si... puissante, sinon pour lui substituer l'image *également* phallique du corps de la femme dans sa complétude.

Pour en tirer la conséquence inévitable : la seule solution pour des femmes désirant abolir l'avantage masculin dans l'échange, c'est de *devenir des phallus*, ou, en version moins forcenée, d'en porter à leur tour (substitution classique de l'avoir à l'être, de la métonymie à la métaphore). Surgit alors pour ces dames phallophores le problème que connaissent bien les hommes : un phallus, cela n'est peut-être pas menacé de débandade comme un pénis, mais ça peut être d'autant plus définitivement castré qu'il est symbole d'un désir définitivement soutenu.

De plus, avec les « plugs » et autres « strap on » pour ne pas dire « gaude mihi » (gode-michet : « fais-

---

douloureux), est plutôt imaginé comme « explosif », alors que le phallus peut attendre indéfiniment à l'état érigé sans pour autant que sa « douleur » augmente. Ce qui correspond *un peu* à une réalité physiologique : il existe de réelles douleurs des seins trop pleins, alors que rien de pareil ne survient au pénis ou aux testicules longtemps « surchargés »... *sauf* un désir que n'atteint guère la décharge dite « nocturne » ! Mammites et priapismes ne sont pas supposés du même ordre (en principe !).

moi-jour »<sup>50</sup>), les dames phallophores sont, en dépit des perversions masculines qui les appellent, toujours ramenées au fait qu'en vérité, *elles n'ont pas de pénis, puisque c'est leur propre ventre en qui est le but !* Et elles y sont même plus sûrement ramenées par la coutume barbare et massive de l'excision<sup>51</sup>, dont le but est que *l'on ne saurait voir* dans les grandes lèvres et le clitoris la moindre ébauche de sexe masculin. Plus l'industrie du plastique et du porno leur fournira (comme contraire de l'excision ?) d'énormes godes insensibles, et plus les femmes seront confrontées à l'implicite *du fait que ces objets ne sont que des témoins d'une absence*, comme le disait notre regretté Jean Baudrillard, et qu'ils ne peuvent que *simuler* la jouissance d'organe. Pourrait-on, par ailleurs, se débarrasser carrément, sur la voie de la déssexualisation<sup>52</sup> ou de la multi-sexualisation qui revient au même, du symbole phallique comme signifiant de la possibilité de l'échange ? On s'y essaie aujourd'hui à

---

<sup>50</sup> Nomination d'autant plus ironique que le cylindre de bois ou de plastique ne jouit absolument pas !

<sup>51</sup> Une grande majorité de femmes de la région sahélienne y sont encore soumises.

<sup>52</sup> Selon les chercheurs de la Florida Atlantic University (dans un article paru en 2016 dans « Archives of Sexual behavior ») les Jeunes Américains nés depuis 1990 sont ceux qui sont, dans leur classe d'âge (-20/24 ans-), les plus « sexuellement inactifs » depuis 1920. 15% d'entre eux déclarent ne pas avoir eu de partenaire sexuel après 18 ans (contre 6% de ceux nés dans les années 60). Une autre étude, menée par les CDC indique que 41% des élèves de high school disent avoir eu des relations sexuelles, contre 54% en 1991. Il est ainsi possible que la permissivité accrue et l'accès facile et précoce à la pornographie aient l'effet inverse de ce que l'on pouvait en attendre.

propos des panneaux des toilettes. Avec la plus grande ferveur et le sérieux le plus imperturbable.

Derrière le droit imprescriptible du rare transsexuel, voire de l'asexuel s'imposant face aux immenses majorités de « cis-sexués », il se manifeste ici la destinée de la métaphore en cours sur le rapport des sexes : on ne promeut ledit droit d'ultra-minorités que pour avancer vers l'opinion globale la proposition qu'à tout prendre, *il vaut mieux l'égalité abstraite entre individus plutôt que le maintien de leurs sexes et de leur réciprocité*. Le « scandale du sexe » pour la société des parlants a été perçu par Freud en pleine période de refoulement victorien. Précisément parce que ce « fait naturel » ne pouvait jamais être fixé dans les mots, et leur échappait toujours. Mais il est toujours plus affirmé aujourd'hui au travers même de la « libération des fantasmes ». Le sexe est en effet d'autant plus scandaleux qu'il fait voir, avec une sorte d'horreur objectivante, à quel point le Sujet comme point d'arrêt, de considération mutuelle par l'indétermination, est contradictoire : 1.) Avec le supposé processus naturel « sans Sujet ni fin », lequel semble plutôt faire des individus et de leur spécialisation sexuée *des moments d'une continue reproduction mécanique*. 2.) avec la détermination même de ce réel, dont la complexité et l'indéterminité évolutionnaires propres semblent rendre le sexe lui-même quasi-impossible à réduire « scientifiquement » sans une multitude de possibilités, de variances, de traits secondaires différents et imprévisibles, etc.

Les deux contradictions, cependant, ne s'annulent pas mais se renforcent au contraire : la résistance phobique à la « loi naturelle » irrésistible nous renvoie

sans cesse à un excès dans le maintien forcé d'une pure subjectivité, d'une pure catégorisation des êtres comme tels, aussi mécanique à sa manière idéaliste que l'enchaînement naturel des causes.

Seule une société rendue folle peut se croire elle-même passionnément composée de « purs » Sujets, asexués et vides. Dès lors, c'est plutôt la ruse, le double jeu sur l'incertain, où se réfugie ce qui reste d'un Sujet « assujetti à la liberté ». Ainsi, nombre de jeunes filles dans le monde présent ont été nourries de mangas guerriers qui en font fantasmatiquement des porteuses de phallus, mais dans la réalité, par exemple celle des filles devant effectuer leur long service militaire en Israël, innombrables sont celles qui demandent des certificats médicaux de complaisance afin de pouvoir redevenir des femmes « normales », et d'envisager une grossesse plutôt que d'aller servir dans des unités blindées. Ce n'est sans doute pas qu'elles ont une conception « traditionnelle » de la femme, mais elles sont défavorables, en pratique, à celle qui les colle sur le personnage masculin agressif (même légitime).

On compte encore sur les robots -les drones-tueurs- pour mieux faire accepter l'égalité de fonction aux femmes servant dans l'armée américaine. Je ne sais pas jusqu'à quel point l'assassinat ciblé à distance qu'est devenue l'opération de police anti-terroriste peut être ramené au modèle du guerrier protecteur. Je crois, en tout cas, que cela ne sera pas sans effet sur le psychisme de ces femmes, ni sans distinction entre ces amazones d'un nouveau genre et une norme féminine qui, de toute façon, ne *pourra pas* être centrée sur le

métier d'exterminatrice, sans évoquer sa propre désexualisation symbolique.

Au-delà de toutes les modifications possibles, à la fois du réel, de l'imaginaire et du symbolique, on peut se demander si le désir d'échange, ou désir tout court, peut être maintenu dans l'humanité si les sexes disparaissent comme ultimes marques d'une « différence inadmissible » et donc d'une lutte forcenée pour la prévalence du Moi idéal. On peut se le demander, puisque précisément cette lutte est fondée sur un désir, phallique par excellence, et que celui-ci est directement menacé par le but de cette lutte.

C'est ainsi, mais après notre série laborieuse de paragraphes, *qu'apparaît le paradoxe culturel dans toute sa force*. Et ce ne sera sans doute qu'au terme d'une autre série laborieuse de ruses, de répétitions, de lapsus, de traits d'esprit, et d'exposition de curiosités anthropologiques et psychanalytiques, qu'une petite chance d'être entendu sur l'essentiel sera *maintenue* jusqu'à la fin de ce livre. C'est que, décidément, la « vérité » de la culture humaine, de sa cruauté spécifique, de sa difficulté magnifique aussi, n'est pas facile à entendre, ni à rappeler à la mémoire.

Par ailleurs, le problème ne réside pas seulement dans la lutte entre sexes pour le *même* phallus et ses avantages, mais aussi dans l'ambiguïté du symbole : ledit *phallus* demeure, par sa cause, proche de l'idée de paix civile suspensive. Autrement dit, il peut dériver dans l'imaginaire vers son contraire, notamment *via* le mythe du père mis à mort<sup>53</sup>. Or rien

---

<sup>53</sup> L'expression lacanienne reçue du « père mort » peut, dans son éloignement pacifié (paix du cimetière) aller dans ce sens puisque elle élide la cause spécifique de cet état de mort : un

n'est plus proche que ce dernier de l'imaginaire de la Matrix globale, gestionnaire pacifiant les passions et notamment tous les désirs attribués au masculin.

Dans la métaphore entre petit et grand groupe quant à la solidarité, il est impossible de se débarrasser de l'ambivalence entre la source et l'effet, parce que sans le sentiment de l'amour maternel, comment affirmer que « la société est ta vraie famille » (comme le propose René Cassin dans les droits de l'Homme déclarés comme référence de l'ONU en 1948) ? Ce n'est donc pas un hasard si les symboles du grand groupe, de la Méduse et d'Athéna Pallas à Marianne, grouillent littéralement de signes phalliques, lesquels, sous couvert de ce que les psychiatres moralistes du XIXe siècle nommaient « perversions », sont les indications du travail permanent de la métaphore vers la métonymie, puis vers la catachrèse, ou recouvrement d'un sens par un autre : à savoir que la comparaison Père-Mort-Matrix s'exerce inévitablement dans les deux sens *se* repoussant ainsi sans cesse les uns les autres : du matriciel vers le phallique pacifié<sup>54</sup>, et du phallique

---

meurtre formant base d'un pacte réitéré entre meurtriers selon le mythe freudien. Or cet acte même, pour mythique qu'il ait été parmi des primates qui modéraient déjà le mâle alpha sans besoin d'un affrontement sanguinaire, est bien ce qui fonde la responsabilité de chaque Sujet dans l'acte de parole qui le lie à d'autres « interlocuteurs ». Le rappel d'un tel mythe fondateur du pacte n'est donc pas inutile.

<sup>54</sup> On aura reconnu « la paix des cimetières », celle où règnent sans partage nos « noms des pères », qu'ils soient pères des mères ou des pères.... En revanche, on peine à y reconnaître aussi celle, désormais universelle, des « noms de villages » ou de

pacifié vers le matriciel. La conséquence encore plus problématique, c'est qu'au terme de toute conversation historique de ce type, la tendance est de produire une *conciliation* entre la normativité et l'imaginaire, sous l'égide, cette fois, d'une inexorabilité du « réel », ce qui conduit plus ou moins rapidement dans la culture qui l'éprouve à une confrontation sans médiation entre ses deux faces, désormais considérées comme équivalentes : la loi devenant englobante et *l'imago* matricielle devenant la référence normale<sup>55</sup>. *Parvenue à une autoréférence dans laquelle la substitution active entre les deux termes devient impossible*, une telle culture semble vouée à une implosion-explosion. Pour survivre, elle doit retrouver le chemin de la comparaison, et du même coup, de la non-commensurabilité entre « nature » et « culture », ou, plus précisément, entre sentiment du petit groupe et loi d'alliance entre apparentements constituant le grand.. Et donc de la symbolisation de la différence sexuelle. Prétendre y échapper, c'est régresser assez vite au stade où déesses et dieux rivalisaient pour... *ravaler* leurs enfants.

---

lieux qui étiquettent le monde réel comme s'il était devenu une carte. Immense cimetière planétaire, ou au moins son fantasme ?

<sup>55</sup> La « terre-mère » érigée en déesse de la société-monde avec la crise écologique en est un indice inquiétant, quand bien même la menace est parfaitement réelle.

### 3. Les pathologies psychiques témoignent de la difficulté des choix de tout Sujet

Face à tout cela qui le traverse et le construit, le Sujet humain s'en tire plus ou moins. S'il ne s'en tire pas *du tout*, on le dira « non Sujet », mais ce sera plutôt un Sujet parfaitement assujetti. Un Sujet réduit au sujet déterminé. Un *vrai Sujet*, un Sujet chosifié.

Le psychiatre positif de la fin du XIXe siècle l'a nommé « psychotique », terme kraepelinien dont on se gargarise encore, et qui le transfixe toujours davantage comme un papillon dans les collections de Buffon.

Nous avons suggéré qu'il existe, pour le clinicien, au moins quatre façons symétriques d'être psychotique, ce qui montre qu'il s'agit plutôt d'une orientation en rapport à du symbolisme directionnel, et non pas de neurones malades. On peut en effet soit : -être furieusement passionné par l'érection et le maintien du Sujet, surtout « l'autre » en tant qu'hostile, seule preuve de son « être » (ce qu'on étiquette « paranoïaque ».)

-soit -être intéressé à sa propre dissolution cosmopolitique parmi les choses du monde (ce qu'on appelle schizophrène ».)

-soit naviguer entre ces deux bords extrêmes du monde (bord du sujet pur, bord de l'objet pur), et ceci soit dans le temps (et l'on vous nommera « maniacomélancolique»), soit dans l'espace (on vous appellera, mouton à deux têtes : « schizo-paranoïde » !)

Celui qui n'est jamais entré pleinement dans la l'avancée du Sujet d'un acte de parole, on le dira « autiste ». (Il existe des affinités entre cet état pré-subjectal, et les états hébéphréniques et catatonique, que l'on peut considérer, au travers de leurs incidences de démence, comme des *retours* -précoces ou tardifs- à une situation extra-symbolique).

L'Humain qui navigue, modérément bipolaire, entre deux vents, deux eaux, oscille, gîte, manœuvre, hésite, chicane, mais sans jamais s'affranchir de la loi décisive de la prohibition et du désir qu'elle instaure en lui, on l'eut dit jadis « névrosé », mais comme il se confond complètement avec le normal, ou du moins avec le moins malade de normalité, ce malaise consubstantiel de l'Humain disparaît de la nomenclature du DSM<sup>56</sup>.

Quant au Sujet qui n'est « presque » plus en sujétion, bien qu'encore assujetti à l'ascèse de la liberté, il se trouve donc en butte à la répression la plus attentive du corps sociétal, qui veut à tout prix le

---

<sup>56</sup> Marcel Gauchet lui-même a reconnu quelque chose du symbolisme de cette division subjective « normale », avant de sombrer à nouveau dans sa rêverie politicienne de la « sortie de la religion ». Que n'a-t-il compris que l'Humain ne sort *jamais* de la religion ou alors pour y retourner encore plus vite lorsque l'objectivation le conduit au *turning point* de l'autoréférence et de la folie sociétale ! La « vacuité politique » que Gauchet dénonce de façon sympathique n'est que le signal d'une disparition du politique dans le fonctionnement du « Tout », lui-même stade pénultième d'une autoréférence mondialitaire. *On ne reviendra pas au politique, parce qu'il n'y a plus de peuple*. Que ne le comprend-il, au lieu d'appeler, avec son complice Alain Badiou, à « faire quelque chose » ? La tâche de « construire des peuples », quant à elle, ne pourra s'effectuer qu'à partir des catégories issues de la folie mondialitaire, *mais pour la limiter*.

rabattre sur la contemplation du père mort. Il sera dit « pervers » ou (par d'autres) kanto-sadien.

Cette catégorie hyper-moraliste -d'ailleurs choyée... par les pervers-, est un fourre-tout qui entasse pêle-mêle tous les transfrontaliers de la loi symbolique. Mais elle recouvre en fait d'un côté tous les névrosés, lesquels ne peuvent se contenter de se tenir du seul bon côté de la prohibition de l'inceste sans tenter le jeu de la puissance dans le monde ouvert au-delà de l'interdit (sans quoi, ils sont impuissants, eunuques ou moujiks consentant au service de la seule puissance restante : *le père mort.*)

Quant à ceux qui prétendent -en fiction comme Sade- transgresser systématiquement l'interdit de l'inceste et en jouir fantasmatiquement, ils demeurent, qu'ils le veuillent ou non *des névrosés*, non seulement parce qu'ils ont eux aussi besoin de la loi pour pouvoir jouir de sa transgression, mais parce qu'en réalité, *ils ne la transgressent pas*, du moins fort rarement, en restant dans le pacte de parole. Ils semblent seulement *vouloir* jouir de la parole en la poussant vers sa limite (comme Sade détruisant systématiquement toute limite « parentale » de la jouissance, et n'y parvenant *jamais*, au prix d'un ennui sans fin).

En revanche, ceux qui passent *réellement* la barre rencontrent la difficulté de parler qui signe l'absence de l'autre, et risquent, bien au-delà de cette fanfaronnade qu'est la « perversion » vue par les Victoriens pervers, de retomber dans une forme d'autisme. La fascination par « soi-même » qu'on rencontre plus particulièrement dans l'homosexualité, dans l'exhibitionnisme ou dans le narcissisme

signalent la proximité entre ces « orientations » sexuelles (à vrai dire présentes dans la plupart des névroses) et la « tombée » dans la désymbolisation (façon savante de nommer *la perte de la parole*), qui n'a, elle, absolument rien de pervers, parce qu'elle *absente* tout psychisme, comme chez l'héroïnomane tombé du toit.

### **Le Sujet, divisé, clivé... ou impossible ?**

Dans les sermons psy dédiés à la déploration de la « désobjectivation » en cours dans nos sociétés contemporaines supposées sans père, on entend souvent que le vrai Sujet serait celui qui accepte sa division intérieure.

Or, un Sujet divisé n'en est pas un : c'est éventuellement celui d'une psychose comme la schizophrénie, mais ce n'est pas le Sujet dans sa réalité culturelle, reconnu comme « point d'appel ». Ce Sujet est au contraire marqué par une volonté forcenée *d'être unique et partant, unitaire*. Que cette impression soit illusoire ne change rien à l'affaire : *c'est bien l'unité comme condition de l'entièreté qui caractérise l'effort d'être un Sujet*.

Il faut se souvenir que cette impression comporte un aspect naturel, même si ce n'est pas le même que le « moi » de l'immunité, par exemple. Il est plutôt question de *l'imgo* animale, celle qui existe chez les oiseaux étudiés par Konrad Lorenz, ou chez les primates. Cette *imgo* est déjà, en un sens, une aliénation, puisque l'image unifiée et organique du corps propre n'existe que dans un effet *extérieur* au corps, soit porté par un autre individu de référence,

soit même dans une cartographie cérébrale représentant le corps pour son « propriétaire ».

Mais cette aliénation « naturelle », qui précède et informe le « stade du miroir » cher à Jacques Lacan<sup>57</sup>, n'est pas en elle-même essentiellement pathologique, tant elle comporte de fonctionnalité organisatrice.

En revanche, chez l'Humain seulement, elle se redouble du fait que, dans le regard de sa mère sur le petit d'humain, l'image du corps propre se refend d'un déplacement sur le symbole *représentant* ce corps « en personne ». Or ce symbole n'est pas seulement abstrait, en tant que signe « unaire » (ce qui ne serait qu'un déplacement de *l'imgo* sur le signe), mais il appartient au « système symbolique » arbitraire par exemple celui des saints du calendrier informant chaque prénom chrétien, ou celui des noms patronymiques acceptés dans telle société, etc. De sorte que l'aliénation imaginaire (par l'*imgo*) se redouble d'une aliénation symbolique (par la valeur de localisation d'un nom dans tel système social).

Or, cette assignation symbolique entraîne un effet « pathique » fondamental chez l'Humain parlant et seulement chez lui :

-il implique une problématique de l'identité, ou plus exactement l'identité comme problème insoluble.

---

<sup>57</sup> Le spécialiste pensera retrouver dans ce chapitre quelque trace mal assimilée de Lacan. Il se trompera : il s'agit plutôt d'un chemin que nous avons parcouru seul, mais que Lacan avait déjà emprunté quelques décennies auparavant. Une bonne image de cette solitude partagée, c'est celle de l'alpiniste qui, sur une voie, retrouve les piolets d'un autre, sans pouvoir s'en servir, mais en reconnaissant exactement son effort et en honorant son nom.

En effet, puisque « je » porte un nom (ou un ensemble de noms) qui peut être porté par un autre, voire par une série d'ancêtres ou de descendants) dans le cadre limité d'un système de symboles licites, je me demande « qui » je suis en réalité, ce qui dédouble ma réalité individuelle, laquelle en devient mystérieuse, et mon assignation symbolique, qui en demeure fausse. Et surtout au cas où je peux rencontrer un homonyme parfait (serait-ce sur une tombe), quelque chose va résister, qui relève de ma pure « identité » singulière, et qui, pourtant, n'est pas identifiable, puisque sans repère. Notons que cette difficulté est logique, et n'a rien à voir avec un « affect » consécutif à une « mauvaise » reconnaissance. Tout sujet, même « reconnu » va souffrir du fait, proprement paradoxal, qu'il est à la fois innommé comme singulier, et nommé comme « case » récurrente d'un système de signifiants, et donc comme « exemplaire en série » d'un prénom par exemple.

Il semble impossible de se tirer de ce paradoxe et de sa souffrance, car si je cesse d'être nommé par le système comme une « place » prévue par lui pour nombre d'individus « possibles », je ne peux plus me poser la question de savoir qui je suis *hors* de ce cadre. Bref, il n'y a effectivement pas de « hors texte » d'où je pourrais parler sans être déjà situé comme parleur potentiel. Inversement, le seul fait d'être situé comme l'un des « prénom/nom » disponibles dans le temps pour le système de la culture française, par exemple, implique immédiatement que quelqu'un d'indéterminable mais de concret « occupe » ce poste à sa place spécifique dans l'espace-temps, c'est-à-dire singulière.

On retrouve là l'énoncé qui nous a servi de point de départ pour décrire le mystère du sujet : à la fois libre et contraint, et contraint d'être libre. Déterminé à la liberté de ne pas être déterminé<sup>58</sup>. « Hypokymenon », substance dont la substance est de n'en être pas une !

Mais nous le retrouvons sous sa forme pour ainsi dire passive et inintentionnelle : car le système de signifiants ne « veut pas » spécialement que ce « je » soit libre. Bien au contraire, il ne rêve (car le système est un rêve collectif, par exemple celui de la Chrétienté ou de la Science) que de robotisation parfaite de chaque individu dans l'armée du grand Tout sociétal qu'il définit. Mais il « ne peut » y parvenir que si cet individu concret là se « reconnaît » (avec jubilation et enthousiasme) dans cet embrigadement. Le système ne peut donc se passer de la découverte que le sujet fait sur lui-même à cette occasion, à savoir qu'il est en acte « derrière » son propre assujettissement. En ce sens, un sujet humain n'est jamais, au fond... *qu'assujetti à lui-même* (et non à l'appareil idéologique d'Etat cher à ce fou d'Althusser... et à bien d'autres). Mais cet assujettissement à la détermination de soi par soi est bien l'aporie radicale de toute la métaphysique, jusqu'à Descartes inclus, car on ne peut alors éviter de

---

<sup>58</sup> Déjà Marcel Mauss, utilisait dans *l'Essai sur le don* l'expression : « *librement et obligatoirement* ». Mais il n'avait pas encore noué les deux dans une relation dialectique inévitable à l'intérieur de l'acte de parole et donc, hors même de tout système mécanique d'échanges visant « une seule parole » comme disaient les Kanaks.

se demander qui est le sujet dans le sujet : *celui qui se détermine, ou celui qui est déterminé par soi ?*

L'état de Sujet comme « entier » est donc le *paradoxe* et non la division. La division apparaît plutôt comme *l'une des solutions triviales* du paradoxe intenable, et probablement aussi l'une des plus folles. La moins démente est peut-être l'assomption du paradoxe dans son déroulement temporel, c'est-à-dire dans ce qu'on appelle en logique aristotélicienne une « contradiction ».

Cette spécialité de la personne normale appelée « hystérique » est bien visible chez les mystiques rhénans : lorsque Maître Eckart formule que Dieu est dans l'âme et que l'âme est en Dieu. Il lui faut un peu de temps pour constituer cette phrase, procédé d'ailleurs proche d'un auteur au nom proche du sien : M.C. Escher, l'artiste qui dessinait une main se dessinant elle-même. Car là encore, pour suivre le « dessein » circulaire d'Escher<sup>59</sup>, il faut d'abord *partir* d'une des mains, avant de passer à l'autre ou réciproquement.

La différence entre la formulation orale (purement temporelle) et la formulation graphique (spatiale) du paradoxe autoréférentiel réside ici dans une inversion : le temps disparaît dans l'expression verbale, parce que celle-ci absolutise plus facilement l'Ame et Dieu, les mettant en abyme direct, tandis que

---

<sup>59</sup> Escher évoque aussi le patronyme « Ascher » qui, en dehors de désigner l'une des tribus d'Israël, renvoie à la désignation d'un sujet divin (le « celui qui », dans la formule *yesh escher yesh* : je suis *celui qui* suis). Il est ainsi possible, que, dans certains cas, ce patronyme repose à son porteur la question de la source de l'identité, parce qu'asch peut aussi se traduire : *l'autre*.

l'effet du dessin est de restaurer le temps, celui qu'il nous faut pour passer d'une main à l'autre, en subissant l'impression, le soupçon qu'il ne s'agit peut-être pas de la même main ! C'est pourquoi Maître Eckart est un pur hystérique, tandis que MC Escher nous entraîne dans la chicane de la répétition, de la vérification, du cheminement vertueux par étapes, propre à une autre normalité : celle de l'obsessionnalité. Cette seconde normalité, hélas très fréquente, est constituée socialement sous forme d'institutions comptables (et comptabilisatrices de l'art).

Quant à la première normalité, celle de l'hystérie, si elle est excitante et dérangeante, au moins ne transforme-t-elle pas en doute interminable la certitude qu'il s'agit bien... du même (Sujet), bien que jamais « attrapable » par la même voie. Il s'agit bien d'un Sujet unique, mais caché -ou plutôt révélé- par sa propre identité. L'affinité hystérique avec tous les jeux de miroirs entre « Sujets cachés », altérités secrètes, objets d'amour passionnel, etc... est connue. C'est un des grands amusements de l'humanité, souvent dévolu aux femmes.

On peut, bien sûr, tenter d'échapper au paradoxe dans la parole même, en s'accordant, performativement, la grâce de ne pas se déterminer mutuellement. C'est pourquoi parler est l'acte politique le plus élevé... en potentiel, car il se doit tout de même de « dire » quelque chose, ce qui revient à contraindre les sujets à leur détermination comme personnages *teneurs de discours*. Décidément, on n'en sort pas. Et peut-être tout le secret de l'affaire est-il de ne plus s'en soucier, de ne plus chercher à déterminer

le Sujet, mais d'accepter qu'il réside, par convention mutuelle, dans l'indéterminé, *l'apeiron*.

Alors nous tenons là un fort solide principe de respect mutuel dans la légèreté réciproque. Le seul, en fait, qui ne puisse dégénérer en cause de discours savants, experts ou médiateurs, et donc en formation de classes arnaqueuses dirigeant bientôt des institutions de masse et leurs masses de petits soldats fiers de leurs meurtres et de leurs rapines.

## 4. La bascule entre le çà et le Je.

On traduit souvent la phrase de Freud : « Wo Es war, soll Ich werden »<sup>60</sup> par : « là où était le çà, le *Je* doit advenir » Mais on oublie alors que, dans le deuil ou dans d'autres processus d'oubli et de maturation, c'est exactement le contraire qui se produit et *doit* se produire : c'est le çà qui *doit revenir* à la place d'un *Je* qui n'a plus de fonction, ou est devenu importun et nuisible. Par exemple, dans un deuil prolongé, le personnage qui doit ressentir une souffrance conventionnelle peut finir par occuper la personne comme une pathologie encombrante.

Bien entendu, il faut tenir compte du fait que, le plus souvent, l'effacement d'un *Je*, ou du personnage qui l'occupe selon les valeurs sociales, va de pair avec le recouvrement par un nouveau *Je*: nouvel enfant, nouveau parent, nouvel époux, etc.

Malgré cela, il n'y a pas de pur remplacement, et il existe toujours, dans l'interstice, quelque chose qui est du pur çà, du pur réel, sans lequel nous ne pourrions pas vivre, écrasés que nous serions par la succession des souffrances, des désillusions, des désintringations et disparitions d'investissements symboliques.

Comme les choses sont compliquées, il faut aussi noter que le contraire peut être vrai en même temps : le çà, tissé des pathologies corporelles aussi bien que de jouissances, est « soigné » par l'investissement subjectif dans un symbolique qui l'allège, le transpose (et ne se contente pas de l'interpréter). En fait, tout

---

<sup>60</sup> Conclusion de la 31<sup>e</sup> des « Nouvelles conférences » de 1932

ceci doit être considéré en même temps et dans la composition qui affecte une personne donnée à un moment donné. Elle doit être pensée alors comme un « composite » singulier de Sujet et de non Sujet-, de ça et de Je, d'ancien et de nouveau Je, de plusieurs Je contradictoires, de ça « positif » et de ça « négatif. L'affirmation du Sujet a tellement été véhémement chez les Psychanalystes post-freudiens, que, pour un peu, cette idée d'un mélange pourrait sembler hérétique. Au pire : indice d'une mécompréhension rédhitoire. On lui préférerait des schémas logiques tentant de rendre compte d'une situation intenable, ou d'un paradoxe insoluble.

Le fait est, néanmoins, que la quasi-totalité des gens parviennent à vivre à la fois dans leur corps vivant de primates évolués et dans leur inexorable sevrage symbolique de Sujets de la culture. Mais, comme cette réussite n'est jamais stable ni complète, il faut bien introduire pour la comprendre, à la fois ses oscillations temporelles et ses combinaisons momentanées. Ceci a été déjà fort bien réalisé, et très puissamment par Lacan.

Ce qui serait encore à tenter -du point de vue théorique s'entend- me semble davantage se manifester du côté du Social et du Culturel, non plus cette fois comme causes antiques et universelles de la Parole et de son effet de Sujet chez les Individus, mais comme réceptacles, *en retour*, de cet effet.

On a suggéré que, déjà, sur le plan imaginaire, la culture, plutôt fantomatique en tant qu'insistance de la présence du passé (que le Droit romain soit encore actif, avec ou sans T.Mommsen, ou que nous puissions nous délecter sans dictionnaire de Rabelais

ou de Montaigne en témoignent), la culture, donc, devenait le Saturne dévorant ses enfants, peint tout(e) sanglant(e) par Goya.

Entre le monde personnel de l'œuf narcissique étendu à tout ce qui est consommable et l'autorité dévorante aux yeux exorbités, il est évidemment tentant de situer le « petit moi courageux » dont parle quelque part Chantal Montellier. Cette tentation a effleuré Freud, malgré ce qu'en a épousseté Lacan. Mais dans une représentation où le *Moi* est poussé du côté du *Çà* et s'y confond presque dans le travail d'absorption métonymique du désir, de son appétence sans fin, ce ne peut plus être le *Surmoi* féroce *qui lui fasse équilibre*. Lui aussi est avalé en tant qu'avaleur dans la démesure imaginaire, celle-là même que Mme Rawling et ses auxiliaires cinéastes déploient si bien dans les aventures d'Harry Potter et de son Siamois Valdemort, précurseurs de l'angoisse de la société-monde, si gourmande et polluante.

Nous voyons mieux comment la tétralogie lacanienne est utile pour représenter le fait de parole et ses incidences, justement parce qu'elle se propose comme ternaire tenu par un simple nœud borroméen : l'Assujetti à ce *speech act*. Trois cercles donc, l'Imaginaire, le Symbolique et le Réel, qui se déchaînent dans tous les sens du terme s'ils ne sont pas juste noués ensemble par le sevrage.

J.K Rawling et la suite des Serial Directors bombardant le cerveau de nos enfants (et le nôtre encore plus infantile) ont précisément montré ce qui arrive quand on ôte ce simple geste qu'est le nouage parolier : ça part dans tous les sens, ça vous en fout non seulement plein les yeux, mais plein la bouche (le

pot de pop-corn sera bientôt plus gros que le spectateur avide), voire le cul et les mains chargées d'armes de destruction imaginaire massive.

L'élosion du sevrage (la soustraction du manque) produit, au cours du film interminable que se joue la société-monde, de nombreuses tentatives de guérison, comme on a pu le dire pour le délire psychotique, mais toutes marquées, à cause de la loi qu'elle s'est donnée de ne pas réintroduire le Sujet du langage quotidien (sauf dans la dérision des Moldu), par de l'énergie entropique. Le seul fait que, dans le dernier Potter, les héros, certes devenus parents d'une petite famille moyenne prenant le train de banlieue londonienne, ne se cassent pas le nez sur le pilier *dans* lequel ils rejoignent le monde des magiciens, nous promet la poursuite de chimères incontrôlées, dans des univers de plus en plus instables. Au moins, le rappel ironique d'une « normalité » est-il esquissé. Un trait d'humour bien britannique, d'autant plus drôle en période de gesticulation brexitoire.

La cure rawlingienne ne fonctionne donc que par l'aggravation du mal -l'emprise d'un Réel épouvantablement ennuyeux- en créant une telle agitation magique sans limite, que le Réel, qui n'en demandait pas tant, la rattrape encore plus vite et de manière toujours plus envahissante, tant par l'animalité fantastique débridée, que par la bureaucratie ministérielle qui voudrait lui faire face<sup>61</sup>.

Mais les prouesses cinématographiques prétendant capturer l'*imago* humaine pour la diriger comme une

---

<sup>61</sup> Comme dans une fable des frères Strougalski sur le Ministère soviétique de la Magie.

cavale rétive ne sont, à leur tour, qu'une pâle image de ce qu'opère la société-monde actuelle dans toutes ses dimensions : la captation des diverses tendances passionnelles par la seule dimension imaginaire ayant avalé *ça* et *surmoi* pour les mixer talentueusement. Las, ce talent, ce style (souvent incontestable) ne suffit pas tout-à-fait comme indicateur d'un Sujet préservé en l'auteur, et partageable avec le public qu'il gorge et engorge à tire-larigot.

La société-monde ne saurait donc que réaliser le programme d'une « guérison par le délire », avec ce qu'il comporte de tensions internes, d'angoisses outrancières<sup>62</sup>, de dérives fatales, d'ondoiements déstructurants, d'explosions et d'implosions multiples, de bipolarités agissant comme les bords excessifs tirés par un marin inexpérimenté, ou un capitaine drogué de Titanic déboussolé. Elle peut certes, presque par hasard, contourner l'iceberg terminal, ou son équivalent en réchauffement climatique, mais cela sera loin d'être paisible, tant le Réel, lui aussi, gorgé d'imaginaire, peut faire retour. emplir des moyens d'extrême violence dont nous l'avons surchargé. Peut-être est-ce là une fatalité, finalement nécessaire pour faire « place nette » et commencer une *autre* histoire collective dégagée de

---

<sup>62</sup> L'affaire du coronavirus, au début de 2020 est exemplaire d'un type de délire orchestré par un mélange d'angoisses médiatisées et de motifs hostiles dans les milieux politiques inspirés par un regain de conflictualité économique internationale, alors que sa létalité est bien plus faible que celle d'une grippe saisonnière (1500 à 2000 décès rien qu'en France pour un épisode « normal », et 18 300 en 2014, dont 95% de personnes très âgées).

nos miasmes. Mais pour qui souhaiterait une évolution plus douce, une transition moins catastrophique, peut-être faut-il s'interroger sur le cheminement qui nous permettrait de retrouver le nœud perdu ou tranché, signifiant de la perte mais la contenant de ce fait même.

Ce n'est en tout cas pas du côté du « jejoielement » qu'on le trouvera, de ce faux *Je* que nous lance l'autobus pour nous dire qu'il faut payer notre transport : « *je* voyage, *je* paie mon titre ». Ultime chimère absorbant notre singularité grammaticale, comme la Matrix dévorant nos moindres rêves (avant d'avaler ses propres auteurs, les Frères Wachowski devenus sœurs)<sup>63</sup>. Ce serait plutôt du côté d'une libération de la source de parole vive que se situerait une solution temporaire et relative. La question deviendrait alors : existe-t-il des formations sociétales et sociales qui épargnent mieux que d'autres le Sujet comme présence reconnue dans la simple parole échangée, et non dans des imaginaires objectivisants ou métaphysiques ?

---

<sup>63</sup> Le caractère dictatorial des règles de « politically correctness » dans les milieux « trans » (par opposition au monde « cis ») dépasse l'imagination, de même que leur précision identitaire catégorisante en extension illimitée. L'outrance « vegan » (au risque de carences sanitaires pour les enfants) appartient souvent également au débordement hystérique agressif. On pense à des ordres religieux excessifs des temps médiévaux ou du christianisme primitif. Leur affinité avec les sectarismes puritains américains n'est pas fortuite. Mais leur capacité d'influence de portions d'une classe politique désorientée ne doit pas être négligée. Il est clair que ce genre d'errances se déploieront à proportion de l'angoisse suscitée par la crise sociale et écologique générale.

## 5. Le Sujet humain est impossible sans le sexe

Le Sujet humain, c'est en moi, toi, lui ou elle, l'auteur présumé -bien que jamais *déterminable en soi* dans l'échange de paroles, son seul lieu d'existence<sup>64</sup>. Il réside, pour accomplir son devoir, sur une trajectoire hésitante -et parfois terrifiée- entre réel (trop riche, bourgeonnant et supposé situé hors d'atteinte), symbolique (filet indirectement posé sur le premier par une *vague* structure d'oppositions verbales inaccessible au contrôle sociétal contemporain) et imaginaire (la consistance personnalisée du fantasme). Or ce Sujet qui n'est que du *devoir être*, n'apparaît pas sans référence à des personnages parentaux, et notamment à ceux qu'on appelle « père » et « mère », sans parler des « frères et sœurs », cousins, etc.

Ceci s'explique justement parce que la parole émerge -depuis l'origine et en permanence- dans la relation vitale entre générations... et donc entre les sexes qui les produisent. Rappelons que seul l'enfant

---

<sup>64</sup> La non-détermination du Sujet par les autres provient du fait que la parole étant un acte performatif, et donc un *engagement*, il est *impossible* d'assigner son auteur à une détermination préalable *sans le détruire*. On ne peut à la fois « respecter » une parole comme provenant d'un « Sujet digne de confiance » et supposer que ce Sujet n'est qu'un agent d'une logique qui le précède, même si on peut argumenter dans cette direction avec son accord. A moins que cette logique *se réduise* à l'effet de subjectivation réciproque dans l'acte même, et à rien d'autre.

(*infans* : le non-parlant) *apprend* à parler et ne le fait qu'en miroir des adultes dont il « sort » (ce que les *spécialistes* voudraient progressivement dérober aux parents, sous les prétextes fous d'une *science* de l'apprentissage prolongeant une science de l'assistance à la procréation).

Certes, cette nécessité ne doit pas grand-chose à ce qui serait naturel par rapport aux catégories d'un hypothétique contrat social. Pour autant, le cercle défini par l'engendrement direct (utérin et *donc* non-utérin<sup>65</sup>) possède un ensemble de fonctions logiques qui ne saurait être « dépassé » par une unique société (surtout mondiale) de purs individus hors-sexe telle que l'idéalise le projet moderne (et *post*, déjà en pleine virulence en 2016, bien qu'entré depuis en phase d'implosions de plus en plus dures liées à une trop grande approche de l'autoréférence).

C'est sans doute Claude Lévi-Strauss -celui des « Structures élémentaires de la Parenté » et de « L'anthropologie structurale »- qui demeure encore aujourd'hui le théoricien le plus cohérent de cette participation inévitable de la parenté comme *cause du Sujet humain*. Sa démonstration est directe, efficace, simple et élégante, même si elle est encore encombrée de circonvolutions érudites, obligatoires pour le jeune anthropologue de l'époque, et trahie par les vieux épigones chargés de médailles. Il faut donc y revenir pour en redégager cette vérité tranchante et ne pas la

---

<sup>65</sup> Voici une opposition «réelle» qui s'isole bien en structure symbolique ! S'il y a de l'utérin, c'est qu'il y a du non-utérin, et ce dernier ne peut être constitué du même : l'agnatique n'est pas le cognatique. Ces lapalissades sont la source même de la différence sexuelle symbolisée en parenté, non son effet.

trahir (comme plusieurs de ses suiveurs). Pour l'annoncer dans les termes les plus indispensables :

-la parenté (à commencer par père et mère) est pour tout individu humain en formation le moyen le plus direct de *se* situer dans le temps et l'espace, et de pouvoir découvrir un point d'où *il* puisse sortir de l'enfance *pour parler*, c'est-à-dire accomplir son obligation singulière d'échange « libre » à partir d'indications pour l'action. Celles-ci données par d'autres reconnus par lui (comme parleurs représentant des Sujets pour les autres parleurs<sup>66</sup>) créent un faisceau d'obligations complémentaires tentant de déterminer un « personnage » conventionnel : ce qu'est un père, une mère, un oncle maternel, une cousine, etc. Mais les contenus -toujours discutables- de ces figures, sont distincts du Sujet qui doit les endosser, d'abord parce qu'ils buttent inévitablement sur des apories du système où ils s'inscrivent et qui vont le faire évoluer. D'autre part, en ce que le Sujet peut toujours trahir la figure communément admise, ou l'ignorer : la « criminalité » toujours possible est, en ce sens, le signe même, négatif et égaré, d'un *devoir de liberté* encore plus puissant (même quand rompre le tabou peut entraîner une mort automatique).

Pourtant le Sujet est constamment ramené à ce théâtre parentaire, le lieu d'une défense farouche de la parole contre tous les « sociétalismes » (libéraux ou socialistes, eugénismes, etc.) prétendant substituer un

---

<sup>66</sup> On reconnaîtra ici dans le mot « parleur » une substitution à la formule lacanienne du « signifiant ». Qu'est-ce qu'un signifiant, sinon ce qui vous parle ? Celui ou celle qui est parlant-e pour vous ?

« Surmoi collectif »<sup>67</sup> à la seule situation d'émergence de la parole humaine *valide*. Le « point » d'où le personnage incarné par le Sujet doit parler désigne en effet le croisement de deux dimensions, temps et espace, qui sont appliqués à l'enchaînement des générations (filiation vers le futur, ancestralité vers le passé), et au lien d'alliance sexuelle avec ceux et celles dont on peut attendre des enfants<sup>68</sup>.

---

<sup>67</sup> « Aucune forme donc du *surmoi* n'est inférable de l'individu à une société donnée. Et le seul *surmoi collectif* que l'on puisse concevoir exigerait une désagrégation moléculaire intégrale de la société. Il est vrai que l'enthousiasme dans lequel nous avons vu toute une jeunesse se sacrifier pour des idéaux de néant, nous fait entrevoir sa réalisation possible à l'horizon des phénomènes sociaux de masse qui supposeraient alors l'échelle universelle. » Jacques Lacan, « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie » (29 mai 1950) in *Ecrits*, Le Seuil 1966, p. 137.

<sup>68</sup> La notion de lignage (agnatique -par les hommes-, ou cognatique -par les femmes-) renforce la valeur de la différence, mais ne change rien à son contenu. Par exemple, dans une société cognatique -de lignage par les femmes-, le fait que les hommes ne participent pas à une continuité nominale renforce au contraire la valeur de résistance aux archivages et à leur volonté d'englobement total (si évident aujourd'hui avec les moyens d'enregistrement totalisants ! Le masculin se présentant alors comme *un délicieux droit à l'oubli...*). Mais dans le cas de lignage masculin, l'opposé devient valeur : le patronyme s'oppose comme liberté du mot à la continuité génétique des corps. Dans tous les cas, le « paternel » est *gagnant*, mais gagnant de quoi ? De ce qui... échappe. A la commensuration (D'où déception automatique de l'illusion féministe ! En devenant les égales supposées des hommes, celles qui y croient vraiment ne gagnent que le zéro d'une impossible accumulation !). Autrement dit, l'homme est *toujours* gagnant, mais son gain n'est que *perte absolue* ! Le problème n'est donc pas de gagner ou de perdre, mais d'aimer la différence ! Ce à quoi seul(es) les

Qu'il y ait un nœud croisant génération et accouplement *reste universel* et concerne aussi de nombreuses espèces animales proches. Mais la spécificité humaine tient à ceci : certaines *catégories* d'adultes contemporains sont indiquées comme *exclues* d'une alliance sexuelle entre représentants de parties du groupe. S'agissant d'adultes physiquement aptes à la copulation féconde, l'exclusion est d'un autre registre que cette dernière : la nature de la « culture », à savoir d'un ordre dit « symbolique ». <sup>69</sup>

Qui sont ces adultes exclus par convention de la légitimité d'une copulation ? Ce sont ceux dont la fréquentation sexuelle empêcherait ou invaliderait la *fréquentation de personnes permettant l'extension de l'aire d'alliances produisant le plus grand groupe, et assurant donc une plus grande sécurité à un plus grand nombre*. Cette loi peut être rendue complexe, mais elle a bien une base universelle, dénotée par Claude Lévi Strauss.

En général, la règle d'exclusion (unifiée et renommée « prohibition de l'inceste » par les anthropologues et les psychanalystes) concerne les personnes de sexe opposé et situées dans une grande proximité avérée avec *ego*. C'est-à-dire, le plus souvent, frères et sœurs et fils/filles pour pères/mères.

---

acharné(e)s à la souffrance se refusent sans compromis. Les autres, déjà, en sourient. Ils (elles) savent qu'ils (elles) vont mourir et qu'il est stupide de s'acharner à une position de prestance.

<sup>69</sup> Cette exclusion peut être retracée précisément par la génétique des populations, « prouvant » même l'entrée de nos ancêtres primates dans l'univers culturel de la parole par la modification des flux de variabilité des mutations !

*Cependant*, l'inceste fils-mère comporte un aspect spécifique : il représente une déformation de la sexualité entre homme et femme telle que l'homme serait repoussé vers une involution *dans* l'organisme maternel. Le mythe du « renvoi » des enfants dans l'utérus, largement répandu dans les mythologies, insiste ici, mais redoublé d'une tentation spéciale liée au caractère masculin du fils. En ce sens, le mythe d'Œdipe occulte le fait qu'il s'agit moins d'accepter une « castration symbolique » que de récuser un retour de l'adulte à l'état de larve, *via* la fascination médusante imputée à la mère, de par sa simple influence ou dominance au long cours sur l'enfant (gestation, lactation, élevage, etc.).

Cette fascination serait *moins* opérante dans le lien fille-mère, car une alternative est offerte à la fille sur la voie de l'identification : être « comme » la mère plutôt qu'être « en elle » ou devenir son prolongement. Dans tous les autres cas, la « castration symbolique » freudienne n'est au contraire avancée *que* pour empêcher une fécondation inopportune, et non pas pour *protéger* la puissance sexuelle des transgresseurs. Cette différence radicale dans le but de l'interdit *n'a pas été assez soulignée*, ce qui se comprend puisque la menace de fécondation est aussi présente « *en plus* » dans l'inceste fils-mère. et tend à occulter le risque d'*involution* du fils « dans » la mère.

Or ce risque est décisif *en tant que tel*, dans la formation du Sujet dans toute société, car il ne se contente pas d'affecter son positionnement de personnage (par exemple dans l'inceste frère-sœur, mariage d'égaux considéré comme sacré dans certaines dynasties royales), mais il remet carrément

en cause *la possibilité de subjectivation* et donc la fondation de *toute* culture humaine (traditionnelle, moderne ou postmoderne, etc.).

Voici pourquoi : la mère représente pour le nourrisson le monde lui-même en tant qu'il l'englobe et en tisse la matérialité (contrairement à la représentation aristotélicienne du père comme unique constituteur de la matérialité de l'enfant, imagination « contre-nature » vraisemblablement issue d'une conception *patriarchiste* de l'oïkos, de la maisonnée).

Or le Sujet est exactement le supposé auteur d'un acte, le *speech act*, libre par principe -sous peine de nullité- des adhérences ou appartenances au monde réel<sup>70</sup>, liberté qui conditionne la confiance même qu'on peut accorder à son jugement à *propos* du monde et de ses objets. La psychanalyse reconnaît ce fait incontestable et y fonde ce qu'elle découvre tous les jours dans la clinique : à savoir que le Sujet humain, celui qui parle (et ne se contente pas de communiquer ou d'exécuter des segments d'algorithmes), n'existe que comme « supposé » concerné par *l'interdit de l'inceste spécifique qui l'oblige à se localiser dans le temps et l'espace* en vis-à-vis distant, mais incommensuré afin de pouvoir croire que *c'est bien lui* qui pratique l'échange libre qu'est la parole, et non un morceau du monde qui rapporterait à sa définition un autre morceau.

Il faut toutefois que le Sujet en formation trouve *dans* le monde quelque semblable à lui qui *possède déjà* cette qualité : il est trouvé dans celui qui, dans le

---

<sup>70</sup> Un acte de parole qui serait du à autre chose que le sujet ferait de celui-ci un robot ou un animal qui répète ce qui lui est suggéré –ou soumis- de l'extérieur.

réel, est aussi incommensuré : celui-là *dont on dirait* qu'il est le père. Et, de fait, et quasi-miraculeusement mais pas par hasard, le mâle adulte dont on peut dire : « tu serais mon père » est *incertus*, à la différence de la mère, qui est, elle, *certa*, puisque on m'a vu sortir de son ventre<sup>71</sup>. Il est dès lors compréhensible que l'opposition certa / incertus, incluant la différence sexuelle femelle / mâle des parents soit assez rapidement tenue par la quasi-totalité des enfants, dans quasiment toutes les sociétés d'humains parlants, comme la « base épistémique » permettant d'instituer le Sujet à leur propre place, et comme leur être même.

---

<sup>7171</sup> Un des problèmes de la mère porteuse est que cette différence fondamentale entre certain et incertain est dissoute. Une base de la symbolisation se trouve ainsi sapée. Si tous les adultes, femmes et hommes, deviennent « incertains » (car aucune manipulation génétique préalable à l'implantation de l'œuf fécondé n'est absolument « garantie »), alors, il n'existe plus de principe « extérieur » au processus techno-médical, qui devient la seule « parenté » incontestable, mais sans altérité (puisque la « porteuse » devient, elle, un *contenant certifié non parental*). Il est probable que cette horreur sera tentée jusqu'au bout, sans d'ailleurs que l'on voie rapidement la destruction de la culture de la parole dont elle sera nécessairement partie prenante.

## 6. Des causes permanentes de la guerre des sexes

Il faut l'affirmer avec autorité, face à tous ceux qui se laissent glisser dans le sentiment océanique d'une humanité planétaire « renaturée », faite de purs individus « hors sexe » ou multisexes (ce qui revient à la même chose : une involution) gérés par la machine matricielle universelle, cette religion actuelle : c'est parce qu'il est fondé sur la *représentation* de la différence sexuelle des parents comme différence entre devoir de liberté et jouissance d'un savoir certain que le pacte de parole peut être symbolisation (cet acte « prenant des libertés » avec le réel) non comme castration, mais *au contraire* comme libération du désir (et donc de la tension indestructible du phallus, et cela sans viagra ni équivalent).

Cette loi concerne tous les êtres parlants, et n'épargne donc ni filles ni garçons. Elle n'avantage ni ne pénalise les uns ou les autres en tant que Sujets parlants. Mais elle n'est pas –comme l'avait souligné Françoise Héritier- sans reprendre et reconstituer une dissymétrie qui n'est pas sans problème, sans « malaise », et donc comme source d'angoisses transformables en haines spécifiques contre l'autre sexe. Nous appellerons celles-ci androphobie et gynécophobie, lesquelles inspirent en réalité *toutes* les nuances, comme ce qu'on nomme aujourd'hui « homophobie » (*stricto sensu* : haine du même sexe).

Ces angoisses et ces haines rendent compte de *toute* la gamme des difficultés et des impossibilités de symbolisation (acte de parole reconnu libre chez soi et

l'interlocuteur). Elles couvrent *toute* la nosographie psychiatrique et aussi bien *toutes* les nuances de « normopathie », à savoir toutes les stratégies discursives de *tous* les individus pour autant qu'il n'existe pas de « pure » normalité, à savoir de parole valide *sans* angoisse de sa liberté. En revanche, il existe des formes si aiguës d'angoisse de la liberté qu'elles peuvent interdire tout accès à l'engagement parolier (formes d'autisme profond), ou autoriser des accès torturants (comme la paranoïa), dissociants (comme la schizophrénie), effondrants (comme la mélancolie) fixateurs sur un objet (comme le nuancier des perversions), trémo-inducteurs (comme la trémulation ou l'hésitation obsessionnelles) ou inducteurs de rébellions envers des personnages non pertinents (comme la résistance hystérique)<sup>72</sup>.

Nous y revenons ailleurs, mais il faut d'abord mieux situer les causes et les formes des processus inévitables de transformation de l'angoisse de liberté du parleur humain en sentiments androphobe et gynécophobe<sup>73</sup>.

En voici une tentative au plus près de la nécessité logique, qui devrait lever quelques voiles encombrant encore les tentatives freudienne et lacanienne sur ces « énigmes » si néfastes.

---

<sup>72</sup> Nous devons l'idée de cette profonde unité nosographique des « problèmes de l'âme » au regard de la *seule* angoisse de liberté du Sujet parlant à Roger Ferreri.

<sup>73</sup> On pourrait aussi dire « misogyne » et « misandre », mais on ne peut plus, alors, étendre la racine aux autres haines liées à la sexualité, par simple difficulté euphonique !

## Androphobie, Misandrie,

« Elle est gentille, mais elle n'aime pas les bites, c'est tout. »  
Une pré-adolescente parlant d'une copine auto-définie comme  
« lesbienne ».

*L'androphobie*, (la haine des hommes) tout d'abord, se constitue -essentiellement chez la femme- du seul fait –fort éprouvant- de ce que le devoir de liberté subjective, dont le modèle se connote *et* se dénote de l'identification à « celui qui serait son père », doit persister comme « vertu » féminine dans la jouissance au long cours de l'aventure maternelle, ce qui introduit des causes de désorientation sur son être, mais aussi d'emprisonnement psychique dans ce qui peut apparaître trop aisément comme une injonction contradictoire. La jouissance féminine soi-disant « ineffable » et inassignable par rapport à celle de l'organe masculin supposée s'épuiser dans la seule copulation, est en réalité *celle d'un temps long de l'influence, qui ne s'achèverait qu'avec le départ de l'enfant hors de l'intimité corporelle*. C'est une jouissance –mêlée de souffrances physiques- de dominance « douce » mais d'un effet très puissant *sur* l'enfance, notamment quand elle est confinée au gynécée. *Il s'agit en fait du paradigme même de la domination*<sup>74</sup>. Or, non seulement la mère doit y

---

<sup>74</sup> Soyons clair : si *l'agression* comme aspect de la charge sexuelle définit la masculinité, la *domination* comme englobement reste fondamentalement matricielle. Une domination « patriarcale » ne peut être qu'une réduction du « chef » à une fonction toute apparente de clef de voûte : le pape couronnant l'édifice de « Notre Sainte Mère l'Eglise » a bien du mal à démontrer sa virilité (tout comme Saint Joseph). En terre

renoncer *partiellement* tout le temps du nourrissage et de l'élevage (et même de la gestation, la première étape à *devoir* finir), mais elle n'en est pas pour autant « remerciée » par un surcroît de liberté subjective telle qu'elle tend assez facilement à l'imputer au personnage paternel « en elle ».

Les médecins antiques avaient donc raison d'avance contre le neurologisme primaire du bon docteur Charcot vite percé à jour par Freud<sup>75</sup> : l'hystérie était bien une *métaphore* usitée par les femmes pour témoigner de la remontée de leur utérus dans leur gorge : ce qui les étouffait –ce qu'on dit encore, homme ou femme, en se serrant le cou tout en prononçant « j'ai les boules »-, était bien le devoir « oral » -et donc social dans l'humanité parlante- de ne pas enfermer l'enfant dans son contenant matriciel. Devoir assigné à leur « vertu », tandis que les hommes batifolaient librement dans la jouissance des érotismes homosexuels et de leurs (d)ébats socratiques!

---

d'Islam, Naguib Mahfouz a bien montré (notamment dans *L'impasse des deux palais*), à quel point était *ridicule* la prétention du « patriarche » à régenter l'ordre domestique, sauf à y confiner des femmes qui y sont alors d'autant plus les *maîtresses absolues de l'enfance*.

<sup>75</sup> A noter que le neurologisme le plus virulent n'a toujours pas quitté la Salpêtrière, mais qu'il n'a jamais osé revenir directement sur l'hystérie, préférant plutôt abandonner celle-ci... au flou. Les appareils électriques supposés guérir la propension obscène des dites hystériques à pointer le doigt d'honneur sur les psychiatres, appareils dont j'ai découvert nombre d'exemplaires biscornus dans les combles de la villégiature de mon arrière-grand père, lui-même élève de Charcot (nommément Albert Pitres) ne sont évidemment plus usités ! Mais ils témoignent !

On distingue dès lors plus aisément comment le chemin logique de l'angoisse féminine ouvre celui, toujours disponible d'une haine androphobe (ou misandre) dans un mécanisme d'attribution haineuse très spinozien (devenu plus tard mauriacien<sup>76</sup>) : pourquoi, en effet, dès lors que le personnage paternel (et donc nécessairement masculin) est reconnu comme source de l'interdit de « digestion » de l'enfant par la mère<sup>77</sup>, ce personnage pourrait-il se permettre une jouissance copulatrice sans trêve ? Cette dernière n'est-elle pas la forme masculine spécifique (comme *agression* du corps de l'autre plutôt que sa *domination*) d'une pratique dont l'excès même empêche la reconnaissance réciproque des Sujets dans l'acte de parole ? Certes, un aspect agressif de la pénétration à portée fécondante est sans doute absolument indispensable pour la reproduction, de même, d'ailleurs, qu'une certaine mesure de dominance maternelle. Mais si la seconde est désignée rigoureusement comme devant être limitée sous peine

---

<sup>76</sup> Et *magnifiquement* repris (sous gouverne de Claude Miller) par Audrey Tautou dans son interprétation de Thérèse Desqueyroux « ignorant » pourquoi elle a voulu empoisonner à l'arsenic son haciendaire de mari landais avant qu'il ne la laisse enfin aller batifoler librement à Paris.

<sup>77</sup> Observons que le fameux « Saturne dévorant l'un de ses enfants » selon un Goya sourd et vieux en partance pour Bordeaux possède une bien longue chevelure, et qu'il *est imberbe* à la différence de celui de Rubens. Il pourrait fort bien passer pour une femme folle, n'étaient ses épaules un peu larges. Rappelons à l'occasion que le mythe antique reproche bien à Saturne de renvoyer les enfants dans le ventre de Gaïa, ce qui justifiera sa castration moins comme punition, que comme libération de l'accouchement enfin possible.

d'induire une « toxicité matricielle », pourquoi « diable », le masculin pourrait-il être *exempté de toute limite* ?

La question, pour légitime qu'elle soit, n'est pas spontanée. Non que la femme soit « innocente » au point de ne pas repérer la faute de l'interlocuteur masculin, mais parce qu'elle ne peut manquer de soupeser l'ensemble des avantages et inconvénients de la situation intersubjective ainsi constituée. En effet, autoriser *l'alter ego* masculin à une certaine mesure de *jouissance agressive* est non seulement nécessaire à la copulation efficiente, mais encore elle autorise en retour la femme à en faire autant dans son propre registre.

La question se déplace alors inévitablement sur le problème suivant : est-ce que ce qui déclenche la revendication féminine contre *l'excès* de jouissance masculine (au nom d'une exigence de parité dans les droits et devoirs absolument conforme au pacte de reconnaissance mutuelle impliqué par la parole entre tous les participants, enfants à venir inclus) est une réelle « faute masculine non négociable », ou est-ce qu'elle est plutôt perçue de façon outrancière, voire hallucinatoire, par la femme accusatrice ?

Laissons ici de côté tout le problème de savoir quel peut être le collectif ayant à en délibérer et à en juger, pour nous concentrer sur la consistance logique de la question soulevée : est-ce qu'il est seulement *possible* qu'une haine du masculin puisse précéder et non pas seulement suivre un constat par la femme de la *faute* du personnage masculin à son égard ?

La réponse est clairement positive, et la raison en est assez simple : la haine est l'une des solutions

« désaliénantes » disponibles pour tous les humains parlants face à l'angoisse du devoir de subjectivation (obligation à la liberté mutuellement accordée dans l'échange parolier). Cette solution consiste à imputer à autrui la souffrance qui m'est infligée d'un sentiment de culpabilité surgissant en moi de la présence de « l'édicteur de la loi de subjectivation » dégradé par moi en « surmoi ».

Autrement dit, et ce qu'indique toute l'expérience psychanalytique, c'est que le seul ressenti d'une angoisse de liberté peut être interprété en deux coups contigus comme fautif, puis attribué à autrui. Que cet « autrui » soit précisément celui que l'on croit soutenir le personnage représentant le devoir permet de faire d'une pierre deux coups (à la façon d'une histoire juive) : la culpabilité est renvoyée à l'envoyeur puis « inversée ». C'est le discours de devoir lui-même qui devient fautif et mauvais ! La haine peut alors se déchaîner sans autre justification : qu'il respecte ou non sa propre loi, le personnage tenu pour son édicteur ou son garant devient automatiquement objet haïssable. La moindre de ses fautes ou erreur, excès, infraction mineure, faux-pas ou exagération manifeste et récurrente, etc., n'est plus que prétexte à renchérir dans l'accusation victimaire.

Le flux de haine devient irrésistible, intarissable, acharné. Parti d'une quérulence hystérique, on s'engage peu à peu sur la pente de l'enragement paranoïaque, s'amplifiant alors collectivement sans que celui-ci puisse être reconnu, jusqu'à un certain point de renversement qui survient toujours, mais parfois après des parcours de diffamation avilissante,

voire sanglante (procès en sorcellerie, pogroms, tueries concentrationnaires, etc.)

A ce point de notre démonstration, on peut, bien sûr, se demander ce qu'il advient de la haine des hommes *envers* les femmes, et pourquoi, dans tous les cas, nous l'aborderions *après* la misandrie, et *si* tardivement.

Deux réponses à ces arguments déjà bien impliqués dans la dispute : la première tient à la dissymétrie structurale du problème. Ce qui barre en tout premier lieu dans le temps l'accès à la position de parlant, c'est bien la tentation mutuelle de la mère et de l'enfant de ne pas se séparer par l'écart de la symbolisation (de la métaphorisation). La deuxième réponse justificative, c'est que l'explication suffisamment convaincante de la misandrie exige un « dépliement » minimal qui ne tient pas en trois mots. Mais l'attente doit être enfin récompensée, ou à tout le moins ne rien y perdre. Voici.

### **Misogynie, gynécophobie**

Dans la mesure où la seule cause profonde et autonome de la frustration déclenchant la haine est le sevrage de la relation mère-enfant, cette haine ne peut avoir au fond qu'un seul objet central: le personnage paternel en tant que différent, et extérieur à la mère, donc séparateur, frustrateur, castrateur. La question devient alors : comment la mère –puis la femme comme mère virtuelle- peut-elle devenir objet de haine, et ceci surtout pour les garçons ?

Plusieurs chemins peuvent conduire à ce résultat, et il importe de les distinguer, parce qu'ils peuvent

confluer ou se dissocier, en produisant alors des effets « terminaux » très différents.

Une première voie, assez directe, consiste à croire que la mère elle-même se fait l'avocate et la promotrice de la « loi » portée par le père. L'enfant peut alors entreprendre de la séduire pour la ramener à une position moins « contre nature ». Mais s'il n'y parvient pas (dans la quasi-totalité des cas), ses possibilités de choix ne sont pas très nombreuses : il peut faire sienne une position inspirée du père, et tenter alors (non sans névroses « de transition ») d'imaginer ce qu'elle contient d'avantages substitutifs à l'adhérence matricielle. Si la substitution (méta-phore) fonctionne suffisamment, la mère peut alors devenir l'objet d'une phobie révélant en négatif la persistance d'une attirance interdite, mais pas un objet de haine. Le registre de la sublimation peut même aider à effacer la phobie, pour ne conserver qu'un amour plus éthéré, se fondant sur la perte de l'objet.

La haine proprement dite ne peut provenir que d'une persistance insatisfaite du désir incestueux<sup>78</sup>, laquelle implique d'une façon ou d'une autre

---

<sup>78</sup> La négation auto-renforcée en permanence de ce phénomène universel (en dépit des variantes du symbolisme paternel) mis à jour par la psychanalyse est vraiment une démonstration prodigieuse de la résistance « sociétalisée » à la reconnaissance du principe « liberté » fondant les sujets sur l'écart père/mère. N'oublions pas que cette résistance, trop affirmée, valide les totalitarismes et totalismes qui nous accablent de période en période. La colère anti-Freud du sympathique Billy-The-Kid Onfray n'y peut mais, sinon se dissoudre en logorrhée galactique exprimant finalement sa propre haine du principe paternel, il est vrai bien écorné par l'expérience des inconduites pédophiles de certains agents de notre Sainte Mère l'Eglise.

l'impossibilité de se rallier authentiquement à la position paternelle, soit que la mère ne s'y soit pas elle-même rendue de façon assez convaincue (et donc convaincante pour l'enfant) ; soit que la position paternelle en elle-même soit supposée trop contraignante pour être vivable.

La nuance est importante, car dans le second cas, la haine à l'endroit du père peut s'exercer directement sans affecter la mère qui retourne au modèle de la victime. Mais dans le premier cas, où l'enfant *attend toujours* de la mère un soutien de la position paternelle (qui lui permettrait de « métaphoriser » et de ne plus « coller »), sans pour autant qu'elle cesse d'obéir à la prohibition de l'inceste, alors toute la négativité attribuable au « devoir » comme attribut masculin imposable à tout parlant, peut apparaître dépendante de la seule volonté maternelle. La mère négatrice de la « vertu » tout en se conformant formellement à sa loi cristallise et suspend à sa propre position (peu lisible et ambivalente) la double souffrance de la privation de jouissance (de la mère, donc du monde) et de la privation de liberté. Alors une charge de haine exceptionnelle peut être accumulée en direction des femmes *incarnant* pour l'enfant –et spécialement le garçon- cette position maternelle, et plus largement.

Bien entendu, dans la réalité, les deux « voies » (de la haine directe d'un père « fautif » et de celle d'une mère obéissant à l'interdit de l'inceste mais « sans y croire ») sont le plus souvent mêlées ou croisées. Mais on peut tout de même distinguer la « pente » qui étant la plus forte, va l'emporter dans la constitution psychique de l'individu. C'est cette charge de haine

que j'ai rencontrée chez la plupart des tueurs en série et « en masse » que j'avais étudiés à la fin des années 90, notamment aux Etats Unis.

Si l'on médite sur quelques cas notoires, ayant conduit à des tragédies criminelles, on peut repérer des « types logiques » auxquels on pourrait presque attribuer le nom de leurs auteurs, si l'on n'était pas toujours retenu par la pudeur<sup>79</sup>, par le souci du caractère singulier d'une histoire, et parfois seulement par l'embarras du choix.

On osera néanmoins citer des affaires mais qui témoignent par leurs contrastes systématiques d'une large gamme de positionnements différents à *l'intérieur* du même phénomène de la haine portée aux femmes par des hommes. Nous choisirons ici (dans un inévitable désordre temporel subordonné à l'ordre logique) les témoins et acteurs de cinq grands types de « stratégies de la catastrophe meurtrière faite aux femmes » et des chemins de la haine qui leur correspond : Marc Lépine et le choix d'une résistance

---

<sup>79</sup> Il fut un temps où les psychiatres n'hésitaient pas à faire des présentations de malades, mais, à ma connaissance, on n'a rarement attribué le nom d'une maladie à un patient, préférant « sauver » le nom de personne dans la reconnaissance d'un haut fait admirable, et notamment d'une découverte. Pour provoquer un peu, on peut assurer le lecteur qu'il n'y aura jamais de rue « Richard Durn » à Nanterre, et que nous ne poserons jamais de réclamation en ce sens ! Par extension, nous comprenons parfaitement que cette personne ne sera jamais saisie comme exemple canonique de la pathologie qui en fit un meurtrier en masse. Néanmoins, on peut admettre qu'un « cas » ait une valeur de portée générale. Ce n'est pas un hasard si *l'œuvre* du Président Schreber fit –et fait encore– l'objet de maint article savant sur le délire comme reconstruction du Sujet.

à l'involution subjective par le suicide meurtrier ; Edmund Kemper et la métamorphose de l'angoisse en jouissance de tuer ; Ted Bundy et l'égarément identitaire schizophrénique, Richard Durn et l'attaque de la représentation institutionnelle de la Matrix ; et enfin Pierre Rivière et le renversement paranoïaque de l'agressivité.

Le cas de Marc Lépine peut servir comme « princeps », ne serait-ce que, comparé à d'autres, il relève consciemment et explicitement d'une haine des femmes « en général », bien qu'assimilées à la militance « féministe », haine qui ne cessera d'être politisée jusqu'à aujourd'hui par des groupes ou des individus se réclamant de son geste, de même qu'il se réclamait du crime du Caporal Lortie.

Du nom de son père algérien, Gamil Gharbi, qui s'est renommé à quatorze ans Marc Lépine –du patronyme de sa mère- a ainsi pu dire le 6 décembre 1989 aux étudiantes de Polytechnique-Montréal qu'il allait assassiner : « Vous êtes des femmes, vous allez devenir des ingénieures. Vous n'êtes toutes qu'un tas de féministes, je hais les féministes. ». La lettre qu'il a laissée après son suicide confirme cette position « politique », reprise ensuite par les autorités au titre d'un crime de masse « antiféministe », sacralisée par tel mouvement « masculiniste » ou honorée par telle unité parachutiste, et plus récemment requalifiée en « féminicide ».

Mais de petits détails attirent l'attention de l'enquêteur. Par exemple, la « haine de son père » donnée comme raison de son changement de patronyme à 14 ans ne cadre pas tout à fait avec les propos relevés plus tard dans son entourage : à savoir

le désagrément d'être traité d'arabe par ses camarades, ni avec des positions antiféministes.

En lisant davantage sur les écrits et prises de position du jeune homme de 25 ans, il est aisé d'apercevoir que lesdites idées « antiféministes » de Gharbi-Lépine sont sommaires et peu argumentées. Elles ressemblent à celles imputées à son père (par ailleurs accusé de violences à son égard). Elles visent essentiellement la venue des femmes sur les « platebandes » professionnelles des hommes. Cela inverse pourtant clairement une réalité de sa vie de pré-adolescent et de jeune adulte élevé depuis l'âge de sept ans par sa mère (infirmière, puis directrice des soins infirmiers d'un grand hôpital) seule, et qui consiste à s'occuper activement de la vie domestique (lavage, nettoyage, alimentation, etc.).

On remarque en fait que c'est plutôt lui qui reste longtemps sur le terrain de la l'activité ménagère imputée par le stéréotype à la femme, alors qu'il travaille à temps partiel dans l'hôpital même où sa mère dirige un service important. Il en est chassé trois ans avant le massacre pour comportement agressif et commence à préparer soigneusement l'aventure suicidante et criminelle alors qu'il habite désormais seul et suit des cours complémentaires obligatoires pour pouvoir candidater à Polytechnique. Il ne manifeste pas de tendance homosexuelle ni de comportement « féminisé », bien qu'il soit en échec dans plusieurs tentatives de relation avec des jeunes filles : il leur oppose toujours la démonstration d'un savoir.

Une interprétation plausible de son passage au massacre au fusil (sauf une jeune fille poignardée au

cœur), c'est qu'en l'absence du père et sa dévalorisation, il prend la voie de l'identification à sa mère sans pouvoir pour autant opter pour une féminisation (à la manière dont Roland Barthes, par exemple *se pensait être* « sa propre mère »). Cette identification « contrariée » impose alors *une compétition « sur le même terrain » qu'elle*, qu'il déplace alors imaginativement sur Polytechnique. Dans ce délire, ce n'est plus lui qui empiète sur le terrain de sa mère (l'Hôpital dont il est exclu) mais les « semblables » de sa mère qui viennent faire des études supérieures dans le monde de l'ingénieur, à la façon, aussi, dont symboliquement, elle lui a imposé son propre patronyme. Ce serait donc un complexe d'Œdipe déplacé sur la mère qui pousserait Gharbi-Lépine à haïr les féministes en tant que femmes-devenant hommes, l'enfermant alors dans une problématique suicidante par son caractère paradoxal.

On peut l'exprimer ainsi (en se rapprochant de ses propres expressions) : « soit j'aime ma mère *comme* un père aime une femme (métaphore paternelle usuelle), mais alors mon seul modèle paternel est une violence inacceptable et décriée culturellement, ce qui me rend impuissant ; soit je m'identifie à ma mère (dans la double vie ménagère et professionnelle), mais alors je ne peux être que son double involué, passif, dominé. Soit, enfin, je me révolte selon une ligne de résistance farouche à la démission sexuelle, et j'affronte le maternel comme s'il était masculin et lorsqu'il le devient (dans le délire). Mais cet affrontement ne peut être au mieux que mortel pour les unes et pour l'autre, car aucune de ses solutions ne sont tolérables : involution *dans* ou victoire *sur* la

mère sont, l'une comme l'autre, insensées et invivables. L'acte de Lépine demeure donc d'abord un suicide démonstratif, une théâtralisation tragique. Bref, une position caractéristique de l'hystérie masculine.

Les meurtres de Richard Durn visent aussi la mère en tant qu'elle occuperait une place d'autorité ou d'utilité sociale, et ils la « ratent » (aussi bien sa mère réelle non agressée, également infirmière, que la « maire » de Nanterre, sa cible explicite à laquelle il substitue des membres masculins et féminins du Conseil municipal (Huit morts et dix-neuf blessés).

Avant de se suicider, il explique ses meurtres par sa volonté « ayant vécu une vie de *merde*<sup>80</sup> », de « vivre puissant et libre ». Autrement dit, il associe son agression mortelle contre un bloc politique résumant toute une ville aux agréments idéalisés d'une position supposée paternelle. Le décalage avec Lépine réside dans le fait qu'il ne tue pas des femmes explicitement, mais plutôt la symbolisation urbaine et municipale d'une totalité englobante. Il s'en prend donc au contenu métonymique de l'idée de mère, tout en tuant des gens réels comme participants de cette idée. D'un côté, donc, Durn s'éloigne des femmes « réelles », mais il n'agresse pas non plus la femme-homme usurpatrice selon Lépine : il attaque la mère-toute, quintessence de la « femme parentale » en tant qu'opposée au personnage de « l'homme libre ».

Dans le cas d'Edmund Kemper, ni les femmes ni la mère ne sont « ratées » comme dans les exemples précédents –comme tenant-lieu ou comme signes. Il

---

<sup>80</sup> Peut-on ignorer l'assonance, ici, avec « mère » et « maire » ?

égorge sa mère et lui découpe le larynx : selon lui, sa voix de stentor lui était devenue insupportable. Elle se comportait vis-à-vis de son mari militaire de carrière comme le sous-officier hurlant sur les recrues mis en scène par Stanley Kubrick, dans *Full Metal Jacket*(1987).

*Avant d'en arriver là, Kemper –un géant de 2 mètres et de 140 de Q.I.- a tué ses grands parents paternels à quatorze ans, puis, à 24 ans, huit jeunes filles avec lesquelles il était incapable de relations sexuelles, mais qu'il violait une fois mortes.*

S'il se tourne contre les personnages maternels (à commencer par sa grand-mère<sup>81</sup>), c'est quand ceux-ci « prennent la place » d'un père, alors interprété comme position punitive et interdiciatrice. En ce sens, c'est bien le principe-père qui est visé, comme dans les autres cas ; mais seulement quand il est emprunté par une femme. Le reste du temps, il substitue la mise à mort à l'acte sexuel masculin comme si ce dernier ne pouvait être qu'une agression fatale.

La principale différence de Kemper (qui ne se suicide pas) avec Durn tient donc, entre autres détails, au fait que Durn enterre « Nanterre », la ville qu'il a toujours exécrée », comme image d'une Terre, d'une globalité « locale », mais sans la confondre jamais avec un acte sexuel même mortel. Tandis que Kemper, suivant une pente de jouissance proprement perverse, tue femmes et mère en tant qu'objets finalement sexuels. C'est pourquoi il a tant fasciné les médias américains et jusqu'à aujourd'hui : il ne subit

---

<sup>81</sup> Le meurtre du grand-père semble avoir la double fonction de lui « épargner » la vue de sa femme morte et de supprimer un témoin.

pas les injonctions du symbolique. Comme Sade sur le plan littéraire, il le détruit, en « baisant » réellement sa mère... à mort !

Ted Bundy est probablement le plus « fou » des tueurs de femmes, tout en se présentant comme le plus « pervers » des Don Juan.

On ne peut pas « résumer » une vie aussi chaotique et extrême dans l'horreur infligée par un facteur unique. Mais on est en droit- et même en devoir- de mettre en évidence les enchaînements de forces qui forment une structure « catastrophique » agissant sur des années sans ralentir ni se modifier. Je crois, après analyse conduite au long cours, avoir dégagé l'organisation de la virulence incroyable du « lady killer »<sup>82</sup>. Elle se situe dans la solution récurrente d'une même « impossibilité d'être » que l'on peut exprimer assez simplement : si le « Sujet » en formation *sait qu'il est à la fois réellement le frère et le fils de sa mère*, il est contraint de choisir l'un de ces états et d'oblitérer l'autre. Mais s'il ne peut le faire, pour quelque raison que ce soit, il est confronté à sa propre néantisation symbolique. Or, les deux états sont solidaires logiquement et produisent un réseau de nécessités : si vous êtes frère de votre mère, vous êtes obligatoirement fils de votre grand-père. Dans cette condition, l'identification à ce dernier pour parvenir à tenir votre rôle sexuel et ne pas être « englouti » renvoie votre mère à l'état d'une femme échappant constamment à l'union possible par

---

<sup>82</sup> Nous ne pouvons nous contenter des épithètes de « sociopathe » ou de « sadique » qui n'expliquent absolument rien, laissent le « spectateur » fasciné et stupéfié par l'énigme de la violence acharnée

l'interdit frappant la sœur, redoublant celui concernant la mère. Il suffit donc de maintenir, afin *d'exister*, l'idéal d'identification au personnage paternel (un chasseur invétéré) pour vivre les femmes comme fuyant perpétuellement du statut de mère radicalement interdit à celui de sœur, aussi interdit, mais dans une moindre mesure. Or cette fuite n'a pas d'issue puisque le statut de mère fait inmanquablement retour. Il semble alors que pour Bundy (qui ne portera jamais le nom de son géniteur ni donc celui de sa mère), c'est la « poursuite » qui demeure la seule possibilité momentanée d'une vie sexuelle, sachant que la « sœur » poursuivie (dans les *sororities* scolaires ou universitaires, par exemple) doit être « consommée » et disparaître ensuite intégralement *pour ne pas se métamorphoser en mère*. D'où les caractères d'urgence, de fringale, de répétition compulsive qui investissent tout le processus, de même que la nécessité de la mise à mort et de la consommation.

Dans sa folie, Bundy ne se contente pas comme Kemper d'attaquer des femmes en se rapprochant de l'inceste également meurtrier avec sa mère (jamais il n'aura de comportement agressif avec sa sœur-mère à qu'il reproche cependant de lui avoir caché la vérité sur son origine), mais il répète – en actes non verbaux – un leitmotiv : « une femme ne peut être objet sexuel – pour garantir ma virilité comme *seule* preuve d'existence- *que le temps de ne pas revenir au statut d'une mère « réelle »*, ce qui implique de la tuer avant. » Toute la vie de ce schizophrène est constituée de cette chasse en urgence des « sœurs » pour prévenir sa propre chute dans l'involution sous égide matricielle.

Enfin, le cas de Pierre Rivière, un jeune Normand né en 1815 et rendu célèbre par Michel Foucault, nous sera utile *comme contrepoint* aux quatre cas précédents, tous marqués par des déplacements chaotiques du symbolique. Il se propose comme un justicier exécutant un « véritable » monstre maternel.

Son cas est d'emblée frappant par la volonté – changeante mais insistante – de la mère de faire élever sa progéniture par le père (quatre enfants sur six), tout en ne cessant de l'attaquer pour en tirer subsistance et régler ses dettes. Elle ira jusqu'à des menaces de mort réitérées à l'adresse de son mari. Pierre tue donc la mère « pour protéger son père », mais aussi sa sœur restée « du côté » de la mère, et son petit frère (par « pitié »). Il se fait ainsi guerrier d'un père très « matricisé », de sorte qu'on peut se demander si ce n'est pas la relation avec une « vraie mère » qu'il défend en tuant la génitrice agressive et « virilisée ».

La principale différence de structure avec Edmund Kemper (qui tue aussi, à 24 ans, une mère ostensiblement « virago »), c'est que Pierre Rivière ne tente pas (à 20 ans) de réaliser auparavant des agressions mortelles de femmes « à la place » d'actes sexuels impossibles, mais qu'il devient pour ainsi dire lui-même à la fois « le mari de son père féminisé » (en renvoyant sur sa « vraie » mère les menaces de mort de celle-ci), et « la vraie femme » de son père. La psychose tient ici à une fusion des catégories maternelle et paternelle, qui est aussi fusion entre métonymie de la fratrie comme maisonnée, et métaphore de la justice comme ordre paternel, la seconde étant « absorbée » dans la première. En

conséquence de quoi, Pierre Rivière « prend la place » de sa propre mère auprès d'un père notoirement humilié au-delà de toute expression, *en passant* par une identification ambiguë à ce même père ! Pour le dire autrement : Pierre Rivière ne restaure l'ordre parental qu'en rendant ce dernier réellement inaccessible. Un vrai héros tragique antique, comme l'avait noté Foucault, mais déjà né dans une société « moderne » caractérisée, après la marée chrétienne multimillénaire en train de sédimenter, par un tel retour de la puissance matricielle de masse qu'il était déjà devenu difficile de considérer sa folie.

Dans nos cas surgis aux XXe et XXIe siècles dans une société puritaine comme les Etats-Unis, il devient à la fois évident et *constamment censuré* que la tendance fusionnelle de la Dyade (surtout mère-fils) devient « intouchable » et même indicible, tout en induisant des catastrophes psychiques innombrables, dont les tueries de masse ne sont que la partie émergée.

Il n'existe pas de profilage possible permettant d'anticiper les meurtres de masse ou même en série (commis pratiquement tous par des jeunes hommes suicidants dans des milieux provinciaux « convenables et élevés par des femmes seules travaillant dans des fonctions « sociales » comme le soin ou la bienfaisance): les voies parcourues par les criminels sont celles qu'empruntent tous les Humains parlants, bien que plus rapidement, et sans qu'ils aient le temps d'évaluer les erreurs de perspective ou de logiques qu'ils sont en train de commettre.

La leçon essentielle que nous pouvons tirer de leurs expériences affreuses, emballées et explosives, c'est,

au fond, que *la vie humaine, pressée entre nature et culture, est difficile et douloureuse*. L'Humain est un animal *constamment torturé* par l'obligation de liberté qu'implique la parole, et ce qui est extraordinaire est moins son engagement possible dans la monstruosité que sa capacité, tout de même immensément majoritaire, à calmer ses angoisses par des transitions (notamment paternelles) vers le devoir d'être libre sans violences outrancières pour parvenir à vivre assez paisiblement la plupart du temps et à donner vie à des générations ultérieures également résilientes. Chez les fous criminels tueurs de femmes *ces transitions ne semblent pas possibles*. Forcloses. Mais comment être sûrs qu'elles le sont, alors que bien des signes et symptômes d'un malaise sont ceux qu'ils partagent avec une majorité de leurs congénères ?

Au-delà d'une haine mutuelle entre hommes et femmes, la concrétisation d'une société-monde formée sur le modèle d'une gynécocratie englobante ne semble donc pas sans risques. Elle peut dégénérer en un délire commun de « ne pas pouvoir sortir » qui entraînera dès lors un niveau de violence jamais connu jusqu'ici dans toutes les histoires humaines, violence portée par les deux sexes dans une guerre de tous contre tous<sup>83</sup>.

Cette société-monde matricielle étouffante –qui ne relèverait plus de l'appellation orwellienne de « big brother »- mais plutôt de la Matrix warchowskienne,

---

<sup>83</sup> Nous en traitons spécifiquement dans notre livre : *La haine de tous les Humains envers tous les Humains (enquête sur une énigme)*. (2019)

serait probablement caractérisée par un savoir opérationnel universel de chacun sur tous fonctionnant mécaniquement. Une telle machine pourrait, certes, utiliser des critères cognitifs d'interdiction du mélange des gènes -sanitaires, esthétiques, eugéniques- mais de tels références *ne pourraient jamais former un cadre de « prohibition de l'inceste »*, car celui-ci revient à reconnaître des rapports sexués de parenté et de filiation *du point de vue des Sujets qui les portent.*

Aussi « démocratique » que nous la voulions et l'instituions, cette machine à ranger de la parenté et de l'alliance serait l'équivalent d'une loterie excluant certains numéros, *mais absolument pas un moyen de prolonger le symbolisme.* Pourquoi ? Nous en avons l'intuition immédiate, mais elle est fragile -comme en témoigne la facilité avec laquelle les supposés « Socialistes » ont proposé de modifier le livret de famille en France pour remplacer « père » et « mère » par « parents n° 1 et 2 », puis injecté l'obligation de scolariser ses enfants à trois ans.

Seule, le logique peut encore nous tirer d'affaire dans cette confusion : *la « machine génétique démocratique » ne peut pas instituer une forme de prohibition de l'inceste,* car cette dernière part d'Ego pour *nommer* les proches supposés impliqués dans la transmission génétique le concernant. Il s'agit donc d'une *reconnaissance mutuelle des proches*, instituée comme telle, avec tout son arbitraire possible, et *jamais d'un point de vue surplombant de gestion des*

populations.<sup>84</sup> Il n'existe pas de « position rationnelle » qui puisse être énoncée ou recherchée sans que le Sujet de cette science ne soit issu lui-même d'un père et d'une mère, et qui ne doive reconnaître qu'il partage, le cas échéant, cet état avec des collatéraux nommés frères et sœurs.

Qui parle (avec autrui) ne le peut qu'à partir d'un « trou » créé dans le réel des processus matériels et vivants par l'hallucination constitutrice du Sujet d'un « devoir parler librement ». Et cette hallucination maintenue, confortée par le parlage dans chacun des échanges qui le forment, ne saurait s'opérer ou fonctionner sans le paramétrage d'espace et de temps que construit la parenté pour chaque Un, en soustrayant celui-ci au pur hasard des rencontres sexuelles et des « élevages » instinctuels.

A la limite, le Sujet humain parlant n'est d'abord rien que l'individu vivant convenant -pour être reconnu comme auteur dans le regard et la parole maternels, si décisifs pour le sortir de l'autisme primordial- de venir se situer comme père / mère / frère /sœur / Fils / fille, c'est-à-dire comme assujetti à un ensemble compact d'interdits qui seul peut le « propulser » en tant qu'individu distinct parmi d'autres et libre pour l'échange. Libre de dire par exemple en Anglais : « *I give you my word.* » Mais surtout, immédiatement libre de refuser cette « place »<sup>85</sup>, effet qui produit ainsi la subjectivité « d'un seul coup et depuis toujours » sur toute la

---

<sup>84</sup> Laquelle, encore une fois, confond abusivement « le collectif » avec l'imaginaire terrifiant d'un Surmoi sociétal.

<sup>85</sup> Par exemple dans la phrase souveraine : « je ne te promets rien. »

« société » concernée, et certainement pas par mutations cérébrales (selon la thèse faussement darwinienne et trop faible de Chomsky). En dehors de ce « nœud » de pures négativités, *pas de Sujet*. Ce qui signifie que celui-ci n'est assujetti qu'au désir d'objets accessibles à partir de la perte d'autres objets, ou mieux, à partir de la transformation des Siens en objets inaccessibles par l'opération « magique » de l'interdit de l'inceste<sup>86</sup>.

A noter en passant -il faudra y revenir- que la parole -qui institue l'individu-sujet, n'est que la proposition (le propos) par laquelle cet individu exprime sa reconnaissance de la différence entre l'interdit créateur d'un potentiel encore imaginaire et le réel existant, reconnaissance qu'il met alors en

---

<sup>86</sup> Dans une conférence un peu gluante, Tobie Nathan, anti-lacanien viscéral, oppose au désir (ramené à l'envie d'un objet de supermarché), la passion amoureuse, ramenée selon ce pseudo-chamane à la possession par « une altérité radicale ». Il a tort : le désir est d'abord celui d'être celui *qu'on n'est pas*, et très accessoirement celui de la trace de cet être comme reste ou déchet. Quant à la passion, elle est au contraire pure négation de l'altérité. L'autre devient « moi-même », ce qui est inexorablement intenable, parce que *cannibale et follement narcissique*. La fascination des sociétés pour l'amour-passion ne tient qu'à un point -d'ailleurs noté par un sociologue allemand fou, le grand Niklas Luhmann- : elle entretient la fiction d'une sélection mutuelle directe des personnes, ce romantisme lui permettant de cacher la *détermination* des choix par les intérêts collectifs. Bizarrement mais assurément, l'amour-passion vanté par les troubadours du XIIe siècle européen permit à l'Eglise de lutter -grâce à l'adultère (chaste et pur) !- contre la puissance des statuts matrimoniaux féodaux qui la gênaient dans la manipulation de l'intimité sexuelle. Chose dont l'évidence semble avoir échappé au beau Denis de Rougemont.

confrontation avec celle d'un interlocuteur, afin de « négocier » la réalisation du potentiel, *une fois mis de côté* le domaine de l'interdit. En ce sens, la parole, spécifique de l'humain, est toujours une mise en relation, en question, en comparaison, d'un supposé Réel et d'un supposé Imaginaire possible, les deux s'intervertissant automatiquement du seul fait que les qualités de l'un sont affectées à l'autre, et réciproquement<sup>87</sup>.

Encore s'agit-il à la fois de ce qui importe pour tous ceux qui parlent ensemble, et de ce qui en résulte pour chacun : c'est à cause de ce procès inévitable d'une politique (*pan-laos* : tout le peuple) dans un va-et-vient avec ses effets sur l'intime, que la parenté - contrairement à ce que soutient désormais M. Godelier - ne peut pas être autre chose qu'un pilier de toute politique, de toute idéologie.

---

<sup>87</sup> Là encore, pas de galimatias : on appelle « réel » seulement ce qui semble être déjà en place socialement, et « imaginaire » ce qui n'est pas encore ou ne sera jamais réalisé. Mais l'imaginaire est, dans la parole, toujours susceptible d'être « imaginé comme réel ». Alors, c'est le « réel » qui est imaginarisé, par exemple comme objet de nostalgie ou d'envie.



## 7. Epictète, le nudisme, et leur ré-engloutissement prochain sous la culpabilité chrétienne

L'échec des stoïcismes et autres épicurismes aristocratiques était prévisible, mais la leçon doit en être réexaminée, ne serait-ce que parce que leur projet, caché sous les modernismes, revient en surface aujourd'hui avec l'humanisme universaliste. Il est en effet bien possible qu'une vague équivalente -sinon identique- vienne ravager et démanteler, cette fois au plan mondial, les tentatives méritoires de constituer une humanité exempte *d'invidia*, libre des défauts sur lesquels s'est bâti l'appel augustinien à reconnaître la permanence de la tache originelle en l'Humain, et de la nécessité d'une grâce divine extérieure à nos tentatives.

Notons au passage que Spinoza a perfectionné ces tentatives libératoires en les intégrant dans sa théorie de la participation humaine *à l'éternité*. Ce n'est pas absurde, pour autant que la condition humaine parlante est une constante culturelle absolue, laquelle rabat notre vie sur un présent permanent de souffrance : celle d'être irrémédiablement séparé de notre monde par la parole, et d'être voué par elle à tenter de le retrouver, par tous les moyens possibles.

Mais cette éternité de l'âme humaine au sens d'une permanence est aussi un échec, bien sûr, pour autant, également, que nous ne pouvons croire à la fois en notre identité subjective et à notre participation au grand Tout comme simples « étincelles divines », ou comme « modes de Dieu ». Mais cet échec spinoziste

n'est au fond que l'explication profonde de celui des épicurismes, parce que ces derniers, notamment dans la version plutôt stoïque d'Epictète, en appelle à une vertu tellement puissante qu'elle implique, au fond, la participation convaincue à la divinité comme source de la force morale.

Encore que précisément, même si je sais que je participe intimement de l'éternité, je ne me vois pas assister tranquillement à la destruction d'une de mes jambes par un tortionnaire, au seul motif qu'il s'agit d'une contingence corporelle, laquelle « ne m'appartient pas ». On n'en a donc pas fini avec la religiosité augustinienne « antipélagienne » et anti-stoïcienne, même si les églises sont vides en France ou en Europe depuis déjà plusieurs décennies. A savoir, que le péché nous accablant, nous *devons* être sauvés.

Du coup, toute recherche sur la possibilité même de détruire en nous ledit « péché » se trouve invalidée par le tranchant de la transcendance (castration exagérée par l'enthousiasme au sens propre - possession par Dieu-), cette dernière instituant le châtement des pécheurs comme facette de la perfection. Du côté du Sujet, Augustin et sa longue suite (peut-être jusqu'à Nietzsche inclus) restaure en permanence cette volonté de domination de soi par soi, qui se nommera le « Moi », mais qui signale seulement le collage dudit Sujet au discours du contrôle et de la responsabilité cicéroniennes, par terreur panique de la désorientation, du clivage, ou simplement de l'hétérogénéité psychique de tout individu.

Il n'est pas étonnant que ce soit sur le sexe que la honte chrétienne se soit appesantie pendant deux

millénaires, et cela pour des raisons excédant la question de la normalisation des filiations. En réalité, c'est dans la sexualité que les passions « mauvaises » -comme la haine, la jalousie, la domination, le sadisme, le désir de tuer, etc.- se manifestent irrésistiblement au travers des fantasmes. L'amour n'en est que l'envers, et rarement seulement l'esquisse d'une sublimation (bien trop sublimée d'ailleurs pas ses thuriféraires).

On peut même affirmer que sans ces désirs de nuire, de détruire, de maîtriser ou de posséder, d'avalier, de pénétrer, etc., *il n'y aurait qu'impuissance et frigidité*. Ceci pour une raison souvent refoulée : la subjectivité de l'Humain parlant se construit sur la fiction d'une participation *remplaçant* l'agir animal. Dès lors, plus guère d'innocence sexuelle : ou pire, cette dernière ne peut continuer de subsister et d'assurer ainsi la reproduction de l'espèce que par le coup de force du fantasme et sa réplique (au sens sismique) moraliste et culpabilisatrice. C'est seulement en eux, en effet, que se rétablit la confiance dans sa propre animalité, ce qui a pour effet d'exagérer, d'affirmer avec véhémence et passion, des traits animaux déjà existants mais plutôt ordinairement modérés comme la violence et la morbidité.

Si la violence sexuelle existe chez l'animal et le primate proche, elle est en effet étonnamment modérée et limitée en comparaison de notre condition. Car c'est seulement dans un défi à la mort -infligée ou reçue- que se reconstitue pour nous (certes dans la simulation) la force sexuelle abolie d'un trait par la parole. Et c'est dans l'amour, *éventuellement*, que ce

défi s'accepte mutuellement dans la pratique des amants.

On peut déduire de ce fait inéluctable pour tous les Parlants (qu'il soit plutôt vécu comme menace par les Hommes, et comme fatalité accomplie pour les Femmes) que *la voie de l'innocence sexuelle est barrée*. Le grand panorama des fantasmes libérés que nous propose la pornographie généralisée comme paradis nudiste des « membres » de la société-monde<sup>88</sup> va immanquablement buter sur la présence embusquée de la névrose et de la psychose. Ne serait-ce que parce que le désir tend à s'absenter de l'innocence et que tel fantasme, considéré le plus abject pour chacun va nécessairement se présenter comme limite au-delà de laquelle *cesserait* l'innocence et *commencerait* le désir.

Bien sûr, les relations entre sexes sont faites de compromis et l'on accepte de désirer seulement un peu, pour autant que l'autre ne partage pas ledit fantasme. On accepte aussi de « faire » l'amour sans grand désir ou sans plaisir intense, en comptant sur les défauts de vigilance du Surmoi, les interstices temporels où le corps se permet tout de même de bander ou de mouiller, *comme par inadvertance*.

Ce n'est pas à dire que ladite « innocence sexuelle » n'est pas à promouvoir ou à retrouver pour un large éventail de fantasmes, tout en sachant ce qu'il en adviendra du désir, le prix à payer étant la transformation d'une large part de la sexualité en jeu

---

<sup>88</sup> Comme si cette société-monde ressemblait au fantasme d'une de mes connaissances enfouie dans le rôle de Don Juan : un cosmos dans lequel erre un phallus galactique en quête de n'importe quelle chatte interstellaire. Queue de comète ?

enfantin pourvu en *sex toys*, mais dépourvu d'enjeu. Pourquoi pas ? Il existe effectivement une part en nous d'innocence qu'il n'est pas inutile de dégager joyeusement de sa gangue de conformisme, de honte et de culpabilité inconsciente. Freud aurait applaudi à cet objectif de santé publique.

Mais n'oublions pas que l'enfance qui informe notre inconscient n'est pas si innocente, surtout dans la période de « latence » où elle travaille ses sentiments ambivalents envers les parents, les frères et les sœurs. De sorte que ladite santé publique, inventée par les adultes à partir d'un sentiment de pacification du Social, est un lac dont les tréfonds pourraient bien aussi être occupés par quelque monstre ignoré.

Les hordes militantes du nudisme -bien que souvent mêlées d'intentions perverses et narcissiques comme l'exhibitionnisme- démontrent l'annulation des sentiments réels dans une pédagogisation généralisée. Laquelle ne va pas sans une « pédophilie » tout-à-fait licite et d'autant plus cachée dans leur manifeste : d'une part, c'est en tant qu'enfants (de Dieu ?) que les nudistes se parent de l'innocence présumée de la nudité-de-jeux-de-plage. D'autre part, c'est encore en tant qu'enfants-amis-de-leurs-enfants que les parents séjournant sur les *playgrounds* y deviennent... des sortes de nudistes habillés !

Il faudrait à ce propos faire la théorie de la pédophilie *imposée* par une société -qui s'en offusque en même temps lorsqu'elle prend des formes franchement sexuelles et donc reconnues abusives- de la « pédérastie » (le désir de l'adulte pour l'enfant). C'est en effet seulement en tant qu'ils sont

préalablement infantilisés -et donc supposés déssexualisés- que les « parents » sont instamment invités à participer aux jeux de leurs enfants, abolissant ainsi -sans vouloir le savoir- un aspect de la différence constituée par le symbolisme de la filiation et de la descendance.

Dès lors, on voit bien que la *reconnaissance* de l'innocence sexuelle est toujours *très proche* du retournement de la sexualité en innocence, ce qui signifie tout bonnement sa négation, voire sa forclusion. Un inceste « innocent » et sans acte devient alors possible sur la base de cette ignorance constituée. Il se généralise dans l'imaginaire, entraînant une part des angoisses parentales et enfantines qui emploient et nourrissent un psychologisme professionnel « de base ».

Il ne serait pas non plus étonnant qu'après une grande avancée vers la *liquidation* des fantasmes au travers même de la pornographie mondialisée infantilisante, un recul s'effectue par une régression de nature moraliste et répressive. La raison donnée en serait celle qui le fut sous Augustin : le *manque d'amour* que dévoile l'exposition « objective » des désirs sexuels, comme échappée bestiale ou organique au règne du « Moi », verrouillé dans sa propre trinité intérieure : savant, intelligent et volontaire.

Je ne critique donc pas la pornographie pour les raisons avancées par ses contempteurs usuels : ce qui rend « objective » et inhumaine la présentation généralisée des corps nus, des fluides corporels, des accouplements, des positions, vêtements et gestes divers, ce n'est pas le fait qu'elle propose même les plus « disharmonieux » des fantasmes comme licites (ce

qui aide les individus à réfléchir sur le but et le moyen corporel de leurs fantasmes, (c'est-à-dire sur l'idéal stoïcien distinguant le corps « innocent » du désir), mais plutôt parce qu'elle appelle d'elle-même à fixer les regards (terrifiés, selon Pascal Quignard) sur le moment inéluctable de leur *radicalisation* et donc de leur prochaine interdiction. La porno-infantilisation place cette « réalité » sous la garde vigilante de l'œil du nouveau dieu : la société-monde, seule garante de la réduction de chaque individu à une suite (très augustinienne) de moments présents en cours d'écoulement, de la naissance à la mort. La pornographie libérale et libertaire... au service direct d'une gestion des populations, ce « royaume de Dieu » sur Terre !

On retiendra ici que la pornographie mondialisée comme phénomène moral est l'expression pure de la sainteté attendue de chaque Un *dans le grand Tout* : jouant sans trêve avec les surfaces, les orifices et les expressions, à *condition* qu'aucune passion n'emporte le Sujet dans le Réel, ce qui en ferait alors sans gradation, un criminel... contre l'Humanité. En effet, « passer à l'acte » -dans le viol, la violence, la mutilation- c'est non plus seulement s'attaquer à un prochain, à une famille ou un groupe, mais c'est insulter les « Human Rights », ces tables de la loi transhumaniste et planétaire.

Il existe donc une relation dialectique étroite entre la surveillance et la pornographie généralisées. On peut l'exprimer sous forme d'une question : si tous les fantasmes sont innocents, « naturels », à quoi sert la défense d'une intimité cachée ? Pourquoi ne pas accepter notre transparence complète et continue

(entre objets et corps naturels connectés) puisque notre vraie intimité innocente est celle qui nous relie tous, nous autres Humains (et désormais transhumanoïdes) ? La réponse à cette question légitime est fort simple : *un Sujet humain est assujetti à la parole*. Or cette dernière implique de *choisir* de participer au grand tout unissant les parleurs, et donc, le cas échéant, *de ne pas participer*, ne serait-ce que pour démontrer cette liberté. Si tout fantasme est devenu « LE Bien », il n'existe plus de choix, sauf celui d'un passage à l'acte qui nous expulse de fait de l'Humain : tuer son prochain (comme tueurs en masse et djihadistes), ce qui serait une bien étrange prise de parole. Folle, non ?

Pour que la parole et son Assujetti restent possibles, il est donc nécessaire que nous demeurions auteurs des valeurs à donner aux pratiques et aux objets. Le monde ne doit pas être une collection de statuts conventionnels (un *coaching* de fantasmes, par exemple), à commencer par les distances et angles scéniques recensés, etc. La pudeur peut certes être accaparée par une « société bourgeoise » ou « traditionnelle. » Mais, en son fond ultime, au delà des réflexes phobiques entretenus par les marchands de propreté, la pudeur n'est que la protection que l'humain secrète afin de pouvoir continuer à parler « en personne ». Or la pudeur est atteinte aujourd'hui dans l'uniforme *mondialement* moulé du gardien de vaches et de la gardienne fessue qui a remplacé toutes les élégances masculines et féminines.

Son reniement -mécanisé- est d'abord celui du romantisme des voiles et des dérobades (bien nommées), des suggestions, des séductions et des

esquisses, tous travaux consacrés au culte de la beauté, rempart ultime à l'horreur du fonctionnement.

Son renvoi sur la « sublimation » (cette eau bénite propre à doucher nos émois) n'est pas adéquat, car il écarte sans ménagement cet entre-deux ravissant et renversant où le fantasme danse avec l'amour, en évitant soigneusement de devenir pieux.



## 8. Terroristes et tueurs de masse suicidants : symptômes du lien sujet/société

La revendication par Daech de meurtres de masse commandités auprès de suicidants « locaux » tendait à occulter à la fois une origine et un futur développement de ces agressions.

Elle occultait que la « paternité » historique de ce type d'actes revenait non à des djihadistes mais à des bons Américains WASP de classe moyenne, des Jeunes se retournant contre leur milieu scolaire ou universitaire.

Elle incitait donc à ne plus penser ces actes comme des symptômes d'un malaise de société, mais comme les effets d'une militance « radicale » (les radicaux-socialistes doivent être contents de ce détournement... de sens !), à la fois ethnique (arabe) et religieux (islamisme sunnite essentiellement).

Or que le conducteur du camion de Nice ait été « employé » par Daech ne change rien au fait que la situation chronique qui était à l'origine de ce choix et de cet embrigadement fut celle -irritante et frustrante- d'une grande majorité de Jeunes gens pauvres ou même assez bien « intégrés » dans la société de masse française, américaine ou autre. Notamment la montée d'un précarat général, par définition anxieux et « en colère », était -et reste- un terreau privilégié pour le basculement dans la suicidance violente comme modèle.

Qu'il y ait eu en Occident, une reprise islamiste du modèle du « mass killer », à partir de la bombe des frères Tsernaev à Boston jusqu'à la tuerie perpétrée à Orlando par Omar Mateen, en passant par celle de San Bernardino par Syed Ryzwan Farook et Tashfeen Malik, est indubitable. Mais qu'il y ait un basculement dans l'origine de ce type de violence ne prouve rien d'autre qu'une sorte de transfert sanglant. Occulter cette réalité revient à oublier le score sinistre d'Anton Breivik mais aussi la performance de ce jeune agriculteur français s'étant procuré en Ukraine un stock d'armes de guerre qu'il avait caché dans sa ferme en France.

Organisation du renseignement ou pas, cela revient à refuser de penser les causes qui vont, à l'évidence, générer une augmentation de la violence guerrière dans la société civile occidentale (ou occidentalisée). Car, malgré le nom anglo-saxon du renseignement (l'intelligence), la compréhension d'un phénomène potentiel par une société dépend beaucoup plus de son acceptation de réfléchir à ses propres défauts, mettent-ils en cause ou non son « essence », que de l'astuce de dénonciateurs de ragots. De celle-ci ne peut découler qu'une conception policière et militaire du contrôle, laquelle fut, hélas, bien symbolisée par « les mains sur la tête » exigées des victimes elles-mêmes sur l'esplanade de Nice, et saisie par les photographes de Reuters. On peut être sûrs d'une chose : la réponse colérique de masse - trumpitoire ou lepenoïde - ne peut que mener à une autorépression du grand nombre, une sorte de punition généralisée, et pas à une résolution d'un problème ne cessant de s'aggraver.

On ne le répétera jamais assez : les meurtres en nombre perpétrés par des personnes suicidantes relèvent moins de la politique ou de l'engagement militaire ou religieux que d'une crise de la subjectivité. Voilà des gens qui, après mûre réflexion, en viennent à la certitude qu'il vaut mieux pour eux mourir, tout en entraînant dans la mort le plus grand nombre possible de leurs congénères. Or cette idée est absurde d'un point de vue militaire : les *kamikaze* représentant aussi les guerriers farouches les plus déterminés, une guerre par suicides finit par creuser dans les rangs de l'armée en question un déficit considérable en quantité, et surtout en qualité.

Du point de vue d'une personne ayant à communiquer un message de révolte, il s'agit aussi d'un acte dépourvu de sens, puisqu'il sera interprété comme le fait d'un déséquilibré mental, d'un « forcené ». Absolument aucune leçon n'en sera tirée par les parents des victimes, par les institutions ou par les médias, même si parfois une discussion savante a lieu entre spécialistes « psy », ou encore entre intellectuels se penchant sur les « motivations » explicites de meurtriers.

Lorsqu'au contraire, il est impossible de ne pas lier l'acte à une situation sociale<sup>89</sup> ou économique (comme l'attaque « spontanée » -au couteau ou à la voiture-bélier menée par un jeune Palestinien contre des soldats israéliens), le trait psychologique disparaît (à la recherche d'une « revendication » quelconque par une organisation) derrière l'évidence de la guerre.

---

<sup>89</sup> Bien étudiée par le criminologue Sebastian Roché

Or, dans ces cas, le désespoir individuel du tueur suicidant est pourtant également présent.

Il faut donc bien se résoudre à analyser le lien qui existe entre le sujet et l'acte, bien qu'à l'évidence, il diffère d'une situation à l'autre, avec ou sans contexte « religieux », mystique ou militant. La question devient alors la suivante : qu'est-ce qui peut pousser un sujet humain à se sentir concerné par une situation collective au point de « donner sa vie » tout en emportant celle de nombreux autres ?

Darwin affirmait qu'il préférerait descendre d'un singe capable d'héroïsme et d'altruisme, plutôt que d'un Humain égoïste et pleutre. Le problème, avec une démonstration *d'héroïsme meurtrier*, c'est qu'on a affaire à une réalité plus complexe, encore une fois... paradoxale. Ou plutôt que la réalité du Sujet en général transparaît de façon dramatique au travers de ce cas particulier.

La recherche préventive de « loups solitaires » qui semble inspirée de la nouvelle de Philip K. Dick *Minority Report* (transposée au cinéma par Steven Spielberg en 2002), est, dans cette optique, une erreur complète : il ne faudrait, en effet, pas tenter de déceler à l'avance ce qui sépare une personne d'autres (par son comportement « déviant » ou « suspect », voire par son originalité), *mais au contraire ce qui est le plus banal, le plus commun chez chacun et chez Tous.*

On peut alors s'amuser (tristement) des appels à exploiter les données informatiques amassées sur tout un chacun, à savoir des montagnes de bits, réchauffant par ailleurs l'atmosphère à hauteur de 15% si l'on en croit les spécialistes des *Big Data*. Car s'il s'agit de viser précisément ce qui rend tel individu semblable

aux autres, nous sommes bientôt tous sous les verrous, la population carcérale étant déjà au bord de l'explosion (le double de ce qu'elle était il y a 25 ans), sous l'effet de l'abattage juridique implacable caractérisant une « démocratie » aux abois. Une folie collective entre donc sur ce problème en vibration directe avec les folies individuelles, et s'apprécie *en ce qu'elle n'en veut strictement rien savoir*.

Construisons un exemple « canonique » : dans la population pauvre d'un quartier « défavorisé », un jeune père de famille vient d'être mis au chômage, un mois après avoir été largué par son épouse. De filiation maghrébine lointaine -et tamisée par d'autres ascendances- il erre de café en café, buvant de la bière et se nourrissant de sandwiches au jambon. Il n'a jamais mis les pieds dans une mosquée et n'a pas été approché par des militants islamistes que n'apprécient pas trop ses copains -facteurs ou employés au tri postal comme lui, il y a encore quinze jours. En tant « qu'expert », on conseillera une arrestation préventive, car cet homme *va* « pêter les plombs ». Mais cela ne suffit pas, car à deux rues de là, un jeune Lorrain pur jus et bon chrétien, dans la même situation économique et sentimentale, a décidé, après trois whiskies avalés au comptoir d'un bar d'anciens paras avec ses amis policiers (qui ferment les yeux quand il conduit bourré), d'aller chercher un stock d'armes à l'Est pour « casser du bicot ». Il faudrait donc aussi le faire coffrer d'urgence même si l'idée est en train de s'évaporer avec l'alcool dans son sang !

L'agitation politicienne tournant en rage publique n'a donc aucun sens, puisque ce qui détermine un passage à l'acte plus fréquent est ce qui rapproche les

individus de la norme de la colère ambiante, et que le « dé clic » permettant de basculer entre cette normalité et la monstruosité est de plus en plus ténu. Pour une raison pourtant bien visible : la vie en commun devient « folle » et d'autant plus qu'elle n'est plus perçue consciemment comme telle à force de petits ajustements médiatisés, cherchant à la faire accepter.

Cette vie en commun, proche d'un fonds concentrationnaire, ne paraît séparée de l'inadmissible que par un voile fin qu'une levée de vent chaud suffit à crever. Pourtant, tout le monde s'acharne à convenir que « tout va plus ou moins bien », alors que cela fait longtemps qu'un Sujet banal, enfoncé dans les épuisantes quotidiennetés, pense tout cela insupportable et envisage le suicide comme une délivrance.

Reste le meurtre collectif : les hurlements horrifiés des Tartuffe ne cachent plus que, lorsque c'est tout l'environnement social, intime ou public, familial ou commercial, qui concourt à rendre infernale la vie de chacun, ce n'est pas par « manque d'empathie » que la haine aveugle se construit contre le « Tous », et ses représentants -les « n'importe qui ». Il ne reste plus, à ce moment-là, qu'à se donner bonne conscience en pointant une population d'ennemis plus flagrants (par exemple les « Riches des beaux quartiers ») pour se sentir moins ou pas coupable d'un crime contre des innocents. Et puis, se dit-on à ce stade, de toute manière « je vais mourir », ce qui est tout de même la façon la plus absolue de payer la dette de sang. De ce point de vue, le partisan du retour de la peine de mort (ou carrément du gazage des détenus, comme je l'ai entendu devant des comptoirs) a-t-il songé qu'il partageait ce point de vue avec celui qui s'inflige

d'avance la sanction capitale pour un acte encore imaginaire (et qui va le rester pour une majorité de gens excédés)<sup>90</sup> ?

Ce qu'on peut, en tout cas, pronostiquer, c'est qu'au moment où les Gouvernementaux prépareront une immense tapette à « suspects méditerranéens », un émule du Norvégien Breivik qui tuera cent ou deux cent fidèles en train de prier dans une mosquée de Lyon, de Marseille ou de Paris, ou un employé d'institution assassinera des vieux ou des handicapés, pour « faire place nette » (en hitlérien qui s'ignore)<sup>91</sup>. Et plus le pouvoir écumera de ne pouvoir écumer la « lie des loups solitaires », et plus le beauf fascisant montera en grade dans les appareils politico-administratifs, jusqu'à ce que « je » (n'importe quel « je ») constate qu'une botte tente d'empêcher la porte de se refermer.

Ce ne sera plus le pied d'un simple vrp, à moins que le sigle ait changé de sens : *Volkish Republik Polizei*, par exemple. Et ceux qui auront gagné, ne seront pas les loups suicidés, mais les organisations et les Etats qui rêvent de voir la liberté disparaître des sociétés où elle subsiste encore sans surveillance.

---

<sup>90</sup> Le fait que ce soit un djihadiste qui ait assassiné Cabu, le créateur critique du beauf, et non ce dernier, semble étrangement confirmer le recouvrement des deux personnages.

<sup>91</sup> Ce texte fait référence aux meurtres de San Bernardino, et ne « prédisait » pas ceux de Sagamiyara, perpétrés le 26 juillet 2016 par Satoshi Uematsu ayant tué au marteau 29 handicapés, auprès desquels il travaillait. Le fait que le meurtrier, friand de drogues légales, n'ait strictement rien à voir avec l'islamisme me conforte néanmoins dans l'idée d'un « symptôme » pré-politique, pouvant s'orienter vers n'importe quelle posture socialement agressive.

Mais la masse humaine ne veut pas savoir qu'elle est folle d'angoisse, ni que cette folie émulsionne et déborde davantage en des périodes où elle s'enfoncé davantage dans cet état massif, éloigné au possible de celui où les Humains sont un peu humains. Une « démocratie » qui isole et méprise ses Vieux (au lieu de pratiquer la piété filiale organisant le lien temporel), endette et marginalise ses Jeunes, casse les liens familiaux, détruit les emplois, fait communier le Tous dans la drogue médiatique et la consommation passive, surveille tout le monde, etc... n'est qu'une tyrannie collective. Qu'une juste révolte contre cette horreur soit précédée par des symptômes absurdes ou terrifiants ne devrait pas un instant détourner l'attention des désordres profonds qui la sillonnent.

### **L'enfer construit par nos réactions subjectives**

Car la société humaine n'est pas une gentille ronde évolutive d'échanges ou d'aimables réciprocités comme voudrait nous le faire croire une anthropologie édénique et irénique. **C'est un étai**<sup>92</sup>.

Quatre choses seulement peuvent le desserrer, et encore, toujours faiblement et momentanément :

-la peur de la réaction de l'adversaire.

-un étai plus fort étranglant les velléités de vous étrangler se manifestant chez tous ceux pouvant profiter de vous, ou vous passer sur le corps.

---

<sup>92</sup> Du moins à partir d'une certaine échelle, où la possibilité même de la réciprocité disparaît, et où nous avons seulement affaire à de grandes institutions exploitant et manipulant les personnes à l'aide de personnes changées en soldats et voulant à tout prix ignorer leur subjectivité de tueurs ou d'arnaqueurs.

-la corruption.

-un « plancher » d'humanité sans lequel la vendetta massacrate recommence immédiatement : ainsi laisse-t-on quelque latence dans l'écrasement des enfants d'autrui. On leur fait au moins risette, avant de les mettre au travail à quatre ans (quand on peut).

Le *Sociétal*, figure du surmoi féroce le plus massif et néanmoins réalité induite, est ingérable en soi. C'est pourquoi, devenu synonyme de « programme », il finit *toujours* en concentration avec sa logique mi-bureaucratique/mi-banditique. C'est la raison pour laquelle il faut viser une utopie dans laquelle seuls sont souverains les groupes familiaux, le sociétal étant seulement un lien, pas même confédéral, de consultations réciproques régulières et de pactes minimaux contre les risques d'emballement des vendettas.

Que le Sociétal soit ingérable, on peut en souligner l'évidence par de nombreux exemples. Plus subtil est de reconnaître que c'est d'une sorte de déréliction des sujets face à l'impossible que l'ingouvernable se manifeste, insiste, et prépare sa propre implosion.

Il est facile d'accuser les oligarques, les riches et leurs niches, les dirigeants et leurs gens, bureaucrates, flics, juges, fonctionnaires, entreprises, politiques, boutiquiers, voire même les jeunes ou les vieux, les hommes (ces machos) ou les femmes (ces perfides).

Non pas que ces diverses « instances » ne soient pas activement partie prenante dans l'enfer que nous pavons, mais leur puissance même, qui les rend si manifestes, concourt à rendre invisible notre participation quotidienne à cette œuvre immense

qu'est l'emmerdement généralisé et l'arnaque universelle, quand ce n'est pas l'horreur promise.

On s'insurge régulièrement contre les effigies fascinatrices du Mal -comme Hitler-, mais on refuse de voir comment l'ensemble d'un peuple s'approche peu à peu, à petits pas hésitants, complaisants, voire souriants, de l'élection du monstre, et cela, à partir de grains de sable, de glissements, de gestes et de mots, de lâchers insidieux. Il ne s'agit pas ici de sermonner chacun d'entre nous pour le mener au confessionnal ou au couperet de l'interdit : l'inutilité de cette hypocrisie remplit l'histoire, et la calomnie, la rumeur douceâtre, le suintement dénigreur, l'allusion entendue, le zèle fatal, l'abstention ignorée, l'a-peu-près ravageur, l'empoisonnement thérapeutique, bref, les multiples formes de sabotage sans risque de la civilité, n'ont jamais été palliées par l'aveu ou le remords.

La plupart, d'ailleurs sont aussitôt oubliées de leurs auteurs, voire répétées sans la moindre « mauvaise conscience », ce qui augure mal de la « bonne », en général, insubmersible. Ce qui doit être plutôt visé, c'est la reconnaissance du fait massif que c'est bien NOUS qui, dans toute l'épaisseur de la vie quotidienne, produisons les édifices du malheur commun, bien que nous détenions *aussi* les clefs d'une vie -sinon heureuse- du moins supportable, souvent agréable et parfois fort intéressante.

## 9. Quand les individus et leurs masses construisent ensemble les édifices du pouvoir : youtube

De temps en temps, la masse s'insurge et coupe les têtes de ses dirigeants. Elle élit alors un tyran encore pire qui coupera des millions de têtes dans la masse. Ce phénomène récurrent s'est passé et se passera à toutes les échelles de socialité (ou de sociétalité).

La théorie de la Boétie, selon laquelle il existe une servitude volontaire, est ici insuffisante. Elle est, au fond, trop facile. Je ne crois pas qu'il existe dans le cerveau des Humains un homoncule voué à l'esclavage. Le problème n'est pas là, bien que le résultat de la massification soit effectivement un « esclavage », fût-il salarié ou consumériste, voire celui d'une population concentrationnaire.

Le problème, c'est que, dès que nous disposons de « média » grâce auxquels une personne peut parler à plusieurs, voire à beaucoup (ce qui commence avec la table sur laquelle un orateur peut grimper), la parole peut être utilisée pour faire résonner en chacun une image identique pour tous, ou presque. Or, si cette parole est habile et agréable, elle érige presque inévitablement son porteur en auteur sacré : la table ou le tabouret se transforme en chaire ou en trône. Le cas le plus flagrant est celui, encore bien vivant dans la mémoire commune, de l'avocat Fidel Castro, longtemps changé en pape momifié des discours-fleuve (rôle qui ne fut point brigué par Dany Cohn-Bendit).

On en voudra plus récemment pour preuve contemporaine l'incroyable aventure des « youtubistes ». Voilà des gamins futés et drôles qui passent leur temps (dans des équivalents consultables en permanence d'émissions de télé) à décliner tous les petits événements « marrants » de la vie quotidienne des pré-adolescents de leur génération.

Ils le font avec une santé, une bonne humeur potache, une vivacité morale, un humour pétillant, qui ne peuvent avoir qu'un résultat : des dizaines de millions de leurs congénères sont collés à longueur de journée devant l'I-Pad pour assister à leurs séances de grimaces, de pets, d'allusions sexuelles rigolotes, etc, et compter les milliards de *like*. Des millions de « copains » tentent de les « suivre », et de les imiter, tandis que des centaines trouvent de nouveaux créneaux d'expression.

Les parents ferment les yeux devant ces gentilles impolites, toujours bien cadrées par un sens aigu de la *political correctness*, parfois bien plus que dans les BD type « Pilote » ou « Charlie » des générations anciennes. Elles ont un autre avantage salvateur : elles sont, en un sens, l'inverse des *selfies* et de toutes sortes de collages augmentant l'image de soi, car elles « s'adressent » bien à un public et non (comme le critique Jeanneret) à un miroir démultiplié du narcissisme.

*Mais*, derrière ces potacheries innocentes et au fond bien plus éducatives que l'harassant travail des maîtres (de plus en plus contrôlés et humiliés par la risée issue desdits youtubes, voire par les films à la Kev Adams cultivés en pots à partir de la même culture tubiste), se profile pourtant un effet massif,

dont « tous » veulent rester inconscients le plus longtemps possible : les vedettes ainsi poussées spontanément sur ce terreau *autogéré* sont très vite prises en charge par les puissances classiques. Dans le cas contraire, elles deviennent elles-mêmes des puissances, organisant leur pouvoir avec toujours plus d'effets techniques, d'argent et de « political correctness ». Elles font la morale au peuple des « Jeunes » avec d'autant plus d'efficacité que leur aura de bébé-télévangélistes les y aide. Bien entendu, des scandales commencent à éclater, des querelles entre vedettes, des combats de coquelets. Mais les pré-ados, nourris de jeux vidéo sanglants, en sont friands. Et les vedettes savent mettre en scène ensemble leurs combats ! (comme Cyprien contre Cortex).

Ce développement attendu ne doit pas, cependant, cacher un « progrès » beaucoup plus insidieux, et lié à la nouveauté du phénomène lui-même : ces charmants bambins, très méthodiques, soumettent en effet à la critique rongeuse, pratiquement tous les détails de la vie quotidienne de chacun d'entre eux, et par extension, de chaque Humain aujourd'hui prisonnier d'une caméra, d'un micro, d'un ordinateur, d'un studio de béton, c'est-à-dire d'une bonne partie de l'humanité actuelle. Il en découle un fait inattendu : non seulement nous ne sommes plus chez nous dans nos HLM (dont les rideaux nous protégeaient encore des voitures et des drones, et les interminables cages d'escaliers des fumeurs de pétards aux poumons épuisés), mais les féroces humoristes -en herbe- viennent jusque dans nos chiottes et nos douches, étudier nos vices et nos compagnes !

Une manie ordinaire du pré-ado -la moquerie - qui était non seulement « saine », mais *indispensable* à l'équilibre mental de ces marmots à la veille d'entrer dans la guerre de la vie réelle- nourrit ainsi une encyclopédie publique de nos intimités, une mise en transparence de nos colocations, un strip-tease permanent de nos sentiments, bref une réduction de l'intime à la futilité sociale.

Dans ce monde où l'on n'arrête pas de dire « c'est clair », la glasnost organisée par les post-boutonneux pourrait même passer pour de la dénonciation systématique (style nazi, stalinien ou révolution culturelle), si l'intelligence politique de ces petits renards ne les faisait s'interdire de souligner trop les frasques de leurs parents. En gros, ils ne s'attaquent pas (encore) aux adultes. Malgré cette prudence salutaire, et plutôt grâce à elle, une révolution dans la culture survient donc bien à partir du youtubisme, consistant à sortir du silence tout ce qui pouvait y être celé, par honte, « coinçage », timidité, fermeture caractérielle sur soi, etc. Qui pourrait s'opposer à un tel effet, qui plus est obtenu sans Nanny McPhee ni Comtesse de Ségur, par les bons petits diables eux-mêmes ! Un miracle sociétal !

Certes, certes, mais on oublie une chose en l'affaire : tomber tous sous le projecteur de la critique des mœurs, c'est, drôle ou pas, gamin ou pas, burlesque ou pas, devenir tous de petits Chinois du maoïsme ! On remplace les stupidités, voire les « comportements antisociaux » d'individus réfractaires, silencieux et donc potentiellement dangereux, par une joviale police collective des sujets, une juvénile garde-chiourme « fun » de l'âge ingrat. Un

résultat au moins en est patent aux yeux du voyageur attentif : la quasi-totalité des pré-ados et ados de l'Europe entière (sinon du monde) -tous greffés sur leurs portables- s'habillent, se coiffent, circulent, se parlent, chuchotent, rient, se fâchent, s'angoissent, se rassurent, se groupent et se dégroupent, regardent et ignorent, *exactement de la même façon*. Ayant l'occasion se s'approcher un peu plus, le voyageur - vite classé comme pédophile ou psychopathe potentiel- notera encore que les propos, les allusions, les références aux célébrités, les jugements réciproques, sur les absents, sur les âgés et les jeunes, sont encore plus semblables. Jamais en aussi peu de temps et sur une échelle aussi large, des catégories générationnelles entières n'avaient été standardisées et homogénéisées avec autant de perfection.

Or donc, que les youtubistes les plus endiablés pensent, au moment de mettre leur nez rouge, comment le renversement culturel s'opère entre le sourire du clown et la balafre du Joker. Qu'ils se souviennent comment celle-ci est reprise par la succession des ados hystériques qui, chaque mois, tirent sur leurs « copains » dans les écoles américaines, et en tuent des dizaines à chaque fois avant de se suicider. Qu'ils songent aussi au lien qui pourrait exister entre le suicide « normal » (deuxième cause de mortalité mondiale des Jeunes) et la pression collective immensément accrue sur les individus par leur partage instantané et universel du « tissu symbolique ».

Ne participent-ils pas, sans vouloir le savoir à fabriquer une trame si serrée et si généralisée que les

individus se trouvent plus gênés que jamais dans leur nécessaire assomption d'une singularité subjective ?

Bien sûr, une telle mise en garde est ridicule, et il serait absurde de vouloir moucher la bonne humeur et la plaisanterie salubre, lesquelles peuvent justement être des contrepoisons vitaux à l'esprit chagrin et de catastrophe. Un rappel aussi que, oui, la jeunesse se considérant comme telle est aussi une façon de ne pas vouloir envisager sénilité et mort. Un état de l'Humain qui doit défendre sa vitalité, contre la tristesse de ceux confrontés à la disparition prochaine (et tendent à y engloutir leur monde imaginaire).

Mais, au-delà de cette cruauté intergénérationnelle toujours recommencée, nous devons prêter attention à la possibilité pour le Sujet d'échapper aussi au bombardement de suggestions de sa propre génération ; à son droit d'être seul, de ne pas être soumis chaque minute au recodage de ses attitudes, de ses pensées, de ses actes, par la cohorte attentive, débonnaire et rigolarde de ses semblables.

Hélas, un tel sermon fait encore irrésistiblement penser à celui de Bryan dans le film des Monty Python : « soyez libres ! », dit-il à sa foule de suiveurs, qui répète avec adoration : « soyons libres ! ». Je ne cite pas à nouveau les Monty Python au hasard : l'absurdité me semble en effet, un ressort de l'humour et un travail de l'humoriste qui sont beaucoup plus forts que la déclinaison potachiste des grains de quotidienneté au défaut des normes, que, finalement, elle soutient. Cela dit, j'aime bien Cyprien, mais j'appréhende sa lente métamorphose. Seb la Frite est plus fade. Ceux du Rire Jaune sont trop forts (et trop c'est trop).

Mais ai-je rêvé ? Ne pousse-t-il pas sur ces gentilles têtes des chevelures se changeant doucement en casques de CRS ? Voire en toques d'Universitaires doctement penchés sur la condition humaine ? L'interdiction des portables dans les lycées, universités et autres Ehpad pou Jeunes, n'est-elle pas l'effet d'un partage du travail de normalisation ? Est-ce seulement la condition d'un havre de paix numérique redonnant une fonction salubre aux ordres enseignants ? Ou un ajustement réciproque entre deux puissances de formatage des cerveaux et des corps, des espérances et des sexualités, à l'échelle mondiale, que le classement de Shanghai domine désormais autant que les GAFa ou leurs avatars en création envahissante de startupidités ?

La question soulevée au revers de cette inquiétude est préoccupante et passionnante à la fois : supposons que cette uniformité participe d'un élan « ultime » (ou pénultième) vers l'unification mentale de l'humanité, et que, se rapprochant ainsi d'un état non supportable pour l'être parlant, elle précède donc un changement de cap radical, un retournement vers le convivial, le local, l'autonomie, la liberté de la personne et du groupe familial.... Croyons-nous pouvoir construire alors un environnement social soutenant davantage le Sujet humain ? Ne retournerions-nous pas *ipso facto* à un communautarisme d'autant plus cellulaire qu'il serait de dimensions réduites, et d'autant plus agressif qu'il serait fermé sur lui-même ?

Ce thème est, bien sûr, traité par les séries dont s'abreuvent les Jeunes (entre apocalypses zombie et éliminatoires post-apo). L'angoisse en est d'autant plus légitime que nous sentons tous -jeunes et moins

jeunes- que l'avenir ne sera vivable qu'au prix de relations différentes avec la nature et la masse dénazifiée de nos congénères.

Je crois que, comme toujours, c'est dans une pluralité et ses compromis qu'une solution vivable est envisageable. Comment l'autonomie peut-elle garder un œil sur les réseaux mondiaux, me semble une problématique plus soutenable que désirer leur éradication. A ceci près que les équilibres entre le massif et l'intime sont toujours très difficiles à maintenir au long cours. Un défi ? Pouvons-nous contribuer à les promouvoir ?

## 10. Le sujet collé sur son humeur

En général, il n'est pas avisé de laisser traîner un pistolet chargé sur la table de nuit d'une personne nourrissant des « idées noires » comme on nourrit des poules. A moins, évidemment, que l'on compte sur son suicide pour en hériter.

Une hache d'incendie peut aussi être contre-productive sur mon palier, si, me connaissant assez « soupe au lait », le petit voisin rocky travaille sur son piano électronique depuis trois nuits sans interruption et sans écouteurs.

Dépression et colère sont des états humoraux incontestables et parfois d'une ténacité à toute épreuve. On connaît aussi l'état amoureux, la jalousie et sa sœur l'envie, la tristesse, la joie et sa cousine la vanité, la pitié, etc. Assez souvent, les humeurs ont été considérées comme de simples « péchés », quand ce n'était pas des tares, comme la pitié pour les Anciens qui prônaient l'ataraxie (afin d'imiter un Bouddha dont ils n'avaient pas entendu parler)<sup>93</sup>.

Ce qui est intéressant et curieux dans les humeurs (que les cognitivistes ramènent à tort aux « émotions », comme si leur flux permanent s'opposait en nous à une « raison » idéale), c'est

---

<sup>93</sup>Le Bouddha historique Siddhartha Gautama s'éveille deux siècles avant que Zénon de Citium ne commence à enseigner l'indifférence à la douleur et l'éternel retour sous son beau portique athénien (Stoa Poikile). On évoque Babylone à ce propos, mais on oublie souvent que l'Inde n'est pas très loin en arrière, même si Alexandre ne s'y est pas attardé.

qu'elles nous paraissent toujours sur le moment absolument incontestables.

C'est pourquoi il faut souvent croire les prévenus, quand ils disent : « je ne sais pas ce qui m'a pris » pour expliquer qu'ils ont subitement saisi un grand couteau de cuisine pour assassiner épouses ou époux. Il faut même parfois les croire quand ils affirment qu'ils ne se souviennent de rien, voire que c'est *un autre* qui a perpétré l'acte fatal, même s'ils avaient bien le couteau en main au moment du meurtre.

Or c'est une erreur que d'aller chercher, caché dans la personne calme en apparence, une sorte de double démoniaque possédé par des passions démesurées, et surgissant inopinément à la surface. Une erreur qui fait du cognitiviste un héritier direct des inquisiteurs médiévaux, croyant dur comme fer aux esprits malins. En réalité, le Sujet est toujours possédé par un discours (voire plusieurs), et c'est bien cela qu'il faut expliquer.

Pour ce faire, prenons un cas récent et surtout collectif, car il permet de mettre de côté les hypothèses psychologiques :

-possédés par le discours du « Brexit », cinquante deux pour cent des Britanniques ont brusquement esquissé une sorte de suicide collectif. Le lendemain de cet acte irréfléchi, nombre d'entre eux se réveillent<sup>94</sup> et il est possible que, finalement le « Brexit » n'ait pas le moindre effet. L'avenir dira si les Albionnais se sont ratés de peu ou s'ils se sont définitivement fait sauter le caisson (voire l'Ulster et

---

<sup>94</sup> Déjà, en Août 2016 des dizaines de milliers de Britanniques demandent des nationalités européennes !

l'Ecosse) en réalisant *Game of Throne* en grandeur nature.

En face, tout aussi possédé, le germanophone Juncker, jouait les époux ulcérés par la trahison, et conseillait aux *Britons* de quitter rapidement les institutions européennes avec armes et bagages.

Voici, typiquement, deux discours préconstruits, simples et nets (*oui* ou *non*), auxquels des groupes de plusieurs dizaines de millions de gens aux psychologies très variées peuvent brusquement « adhérer » (au sens de coller fortement et instantanément, comme la publicité pour ce liquide transparent qui, aussitôt jailli du tube, fixe ce dernier à vos doigts avant toute autre chose).

Or les peuples devraient avoir la sagesse de ne pas laisser traîner l'arme du référendum sur la table de nuit quand ils ont des idées noires !

Précisément, parce que lesdites « idées noires » ne sont que de discours apportant avec elles leur « Sujet » préfabriqué. C'est-à-dire qu'un Sujet d'idées noires (et donc un assujetti à de telles idées) ne peut, *par définition*, que proférer des discours sombres, en négatif !

Le problème, dès lors, n'est pas de savoir comment « Je » suis occupé par de tels discours (en général un seul à la fois), mais comment le « Je » du discours sombre peut *remplacer* au pied levé celui du discours rose.

Hergé proposait pour cette énigme une hypothèse en images d'Epinal, voire de missel: un diabolin et un ange entourent Milou en arrêt devant un os qu'on suppose succulent. Après un bref échange d'arguments, Milou engouffre l'os, probablement

inspiré par le diabolotin au grand dam de l'ange canin qui va se faire voir ailleurs. Autrement dit : tout serait affaire d'arguments ! Bien sûr, cette théorie est faible, car on se doute bien que Milou, au point où il est rendu de sa fascination salivante, n'entendrait tout simplement pas les prouesses rhétoriques les plus persuasives de la part de son ange.

Je crois qu'il nous faut démonter l'affaire un peu plus subtilement. Voici : l'Humain tient à un discours, car il n'y a pas de Sujet sans discours et qu'il tient à être un Sujet, sans quoi ledit Humain se croit annihilé, fondu, tel un fusible de la culture.

Mais s'il faut se tenir un discours pour être un Sujet, donc un Humain « reconnu » et donc psychiquement vivant, nous devons tenir compte de deux éléments « mécaniques » omniprésents :

1) quand on commence un discours, un « cours du dire », nous sommes obligés de le continuer un certain temps sans l'interrompre, sans quoi il ne se « tient pas », et nous retombons immédiatement sur l'impression de vide subjectif intolérable.

2) un discours ne se présente pas automatiquement comme disponible à notre portée. Il existe une préparation (un peu comme celle des documents listés en attente pour ma photocopieuse). On peut même soutenir que le discours qui est « prêt » à être tenu par le « Je » est très souvent enchaîné à une série qui, pour ainsi dire, le portent en avant.

Tout le problème de cet enchaînement (qu'on appellera l'inconscient freudien), c'est qu'il apparaît à la personne comme l'horizon même de son rattachement au « réel », c'est-à-dire à ce qui, de la réalité, est *acceptable* pour elle en tant

qu'impossibilité de douter d'elle-même comme Sujet. D'où un effet irrésistible de « réalisme » de son humeur, d'incontestabilité du discours qui la supporte. Ceci jusqu'au point où la « bande passante » ayant passé, toute la chaîne des discours alliés s'interrompt, le Sujet se « réveillant » alors au risque d'une gueule de bois et d'un « mais qu'ai-je fait ? », gros de panique et de remords<sup>95</sup>.

La recette du soin, dès lors, est assez aisée à mettre en œuvre, *du moins dans le principe* : puisque nous ne supportons pas la vue d'une interruption du discours, il faut et il suffit, sachant qu'il faut certainement le « couper » (ce que les psychanalystes n'arrêtent pas de faire avec leurs patients), d'aboutir immédiatement un autre train discursif au point de rupture.

Facile... à dire ! estimera-t-on, avec raison. Et difficile à mettre en œuvre pratiquement, précisément du fait que le « patient » se tient étroitement lové autour de son discours, de sorte que même en détacher un regard ou un doigt croché pourrait sembler un geste cruel.

Certes, mais l'effort ne durant que l'espace de l'instant où d'autres wagons sont raboutés, il sera, de toutes façons, moins pénible que dans d'autres solutions.

---

<sup>95</sup> Une personne occupée successivement par une suite de djins ne semble pas subir cet effet : elle ressemble plutôt à un poste de radio dont on change la chaîne en zappant. Ce qui est très commode pour ne pas se sentir responsable, comme en Occident, de l'ensemble de ses *possessions* ! Le cas est d'autant plus intéressant qu'il démontre pratiquement le caractère de fiction du Sujet, mais aussi le rôle de la société pour obliger les vivants à se conformer à un « code du Sujet » limitant ou interdisant la « fuite » des vivants d'un Sujet à l'autre !

C'est ici que, souvent, un changement matériel, physique, est bienvenu : se lever, ouvrir la porte, parler à son voisin, répondre au téléphone, partir en week-end, visiter le parc Astérix une fois de plus, etc., tous ces petits gestes de déplacement, peuvent être des supports efficaces et inespérés d'une salvation par rapport au collage discursif. Ce qui est bien connu de la sagesse populaire, avec le : « ça va me changer les idées ! ».

Certes, parfois, le discours mélancolique est comme une plaque de fonte posée sur le ventre de la personne. Le « sujet mélancolique » a besoin de tant d'énergie pour la soulever qu'on le croit « maniaque », sans penser que le bref moment de bonheur désinhibé que cette dépense d'énergie permet ne suffira jamais à se débarrasser de ladite plaque écrasante qui retombe en place, inévitablement. (Soit dit en passant, la métaphore « bipolaire » est ici inadéquate : comme si l'on pouvait parler de « pôles » entre une plaque de fonte de 200 kgs et quelques efforts de bandaison musculaire pour la soulever).

Peut-être, puisqu'il s'agit tout de même de métaphores, faudrait-il plutôt articuler à la plaque, une grue avec aimant électromagnétique capable de la transbahuter comme fétu de paille ! (bien que le mélancolique, n'étant pas féru de physique, ignore souvent que la fonte soit un alliage de fer magnétisable). Bien sûr, le combat des métaphores n'est jamais gagné dans l'inconscient, et le psychanalyste n'est pas spécialiste des plaques de fonte et des grues magnétiques, alors que le mélancolique, lui, peut imaginativement se transporter instantanément au lieu à l'aplomb duquel la plaque

sera jetée par la grue, *afin de jouir d'un nouvel écrasement !*

Mais tout ceci a au moins un avantage : se rendre capables d'imaginer des articulations métaphoriques qui refoulent assez loin la perspective de l'interruption du discours. Peut-être que, de ce point de vue, la faiblesse -bien compréhensible- de l'analyste pourrait être compensée par des formes plus puissantes de thérapies « rhétoriques » qui ne reposeraient pas seulement sur ses frêles épaules et ses oreilles fatiguées. Mais nous parlons ici de la psychose, c'est-à-dire d'une rencontre avec les états de terreur les plus poussés quant au « vide » discursif, tellement intolérable pour certains. Dans beaucoup de situations « névrosées », l'aboutement d'une rupture de discours à un autre train du « dire » est chose praticable par le professionnel. Dans les thérapies d'enfants ou d'adolescents, notamment, un mot-cible suffit parfois ou souvent à libérer la personne de son encombrant « Sujet », tout en lui substituant immédiatement un sujet plus léger<sup>96</sup>, voire une sarabande de Sujets rigolards (attention à l'intrusion maniaque !).

Certes, Gargantua veuf de sa femme en couches « riait comme un veau » en pensant à son nouveau-né pétant de santé, puis « tout soudain pleurait comme une vache » en pensant à sa tendre épouse défunte, avant de rire à nouveau à propos de son fils Pantagruel~ : certains circuits interdiscursifs sont évidemment circulaires, comme ceux des *petits* trains.

Mais ce qui compte au fond, c'est que le changement d'aiguillage soit admis, ce qui implique

---

<sup>96</sup> Au sens, cette fois d'un « sujet de conversation ».

simultanément que l'on croie aux artifices physiques de la « coupure » et à la logique des séquences discursives à articuler différemment. Car, s'il n'y a pas de trains, le changement d'aiguillage (qu'il soit médicamenteux ou distrayant) n'est pas utile.

A quoi bon se saouler de drogue -légale ou non- si c'est pour retomber plus tard encore plus bas dans le discours de mort ?

## 11. Abêtissement naturel ou intelligence artificielle ? (ultime religion de l'animal parlant).

Une discussion particulièrement bornée a trait à la soi-disant « intelligence artificielle ». Comme d'ordinaire, il faut en déceler les enjeux de culture si l'on souhaite rendre compte suffisamment « intelligemment » de cette obsession aberrante.

Il ne suffit pas, pour cela, de retracer l'histoire du « machinisme » (comme le disait Jules Michelet) ou de ses nombreuses critiques : Jacques Ellul, Ivan Illich, Lewis Mumford, Nicholas Georgescu-Roegen, Michel Tibon-Cornillot, etc.<sup>97</sup>. Il faut en premier lieu disposer soi-même d'une structure d'interprétation consistante et durable de ce phénomène.

Il en est une, celle de M. Tibon-Cornillot, qui me semble approcher cet état souhaitable davantage que les autres. Elle tient en deux points articulés l'un à l'autre : le caractère « prédateur » de la technique comme prolongement de la main humaine (cela depuis le paléolithique), et le rêve gnostique de « réforme rationnelle » de la création, qui finira, au XVI<sup>e</sup> siècle européen, par constituer une « science » au service de l'élan technique nommé « progrès ».

Je crois que cette théorie doit être modifiée sur ces deux points, sans pour autant nier son apport important, et afin de s'y appuyer plus solidement.

---

<sup>97</sup>Voir aussi : François Jarrige *Techno-critiques. Histoire des résistances au progrès technique*, La Découverte, 2014.

1) la technicité humaine n'est qu'un des aspects de sa volonté de « solution » au problème de *l'état de Sujet à la parole*. Celui-ci est en effet très inconfortable car conduisant au paradoxe autoréférentiel et à la désorientation qui s'en suit. Nous cherchons donc par tous les moyens à y échapper, et nous tentons des solutions dans toutes les directions. *Nous parlons pour arrêter de parler* et nous accomplir dans l'opération. Certaines de ces orientations ont une efficacité, notamment lorsqu'elles assurent l'agrandissement du groupe et de sa puissance, ainsi que sa pérennité. C'est pourquoi les techniques sont surtout de l'ordre de la productivité, de l'organisation militaire, des structures de légitimité du pouvoir. Tout comme il est naïf de s'en prendre à la propriété et au revenu comme s'il s'agissait d'un « trésor », alors qu'il s'agit d'un pouvoir, il est aussi défectueux de comprendre la technique comme « invention pratique » alors qu'il s'agit d'une ligne de solutions au paradoxe subjectif qui augmente l'assujettissement, et accélère son propre dépassement dans la même direction. Dans ce processus dynamique, la pulsion primitive d'un agir prédateur ne joue que faiblement : il est en tout cas démultiplié non par la puissance technique elle-même, mais par l'amplification des désorientations subjectives supplémentaires qu'il entraîne à chaque étape.

2) la science est effectivement issue de la volonté gnostique (post-platonicienne) de réformer la « création mauvaise » du démiurge en retrouvant en arrière-plan le langage du vrai Dieu (la mathématisation du réel). Et c'est en tant qu'organisation d'un

« laboratoire » de cette transfiguration, comme le dit Tibon-Cornillot, qu'elle possède ce rôle.

Mais, cette « réforme de la création » est, elle aussi, comme on l'a vu avec la destinée du stoïcisme, un désir qui répond davantage à la déréliction subjective qu'au pragmatisme instrumental du primate en l'Homme. La maîtrise subjective du réel, ce rêve fou de l'humanité (parlante), ne provient pas d'un déploiement culturel de la bête humaine, mais bien plutôt d'une tentative désespérée de stabiliser le monde menacé par sa propre extension (alors impériale, désormais planétaire).

Il faut se souvenir de Lewis Mumford et de sa grande saga du « mythe de la machine »<sup>98</sup> : non pas seulement en tant que critique des organisations « mégamachiniques » et « monotecniques » mais aussi en tant qu'idéaliste de la « biotechnics ». Mumford manifeste lui-même une fascination de l'idéal machinal à *condition* que celui-ci copie la nature. Or c'est dans le dessein d'une harmonie générale entre nature et culture *via* la technique (de la ville, notamment), que réside l'objet de la religion technicienne depuis le néolithique et ses grandes structures urbaines. Il s'agit d'un culte de la puissance collective humaine, et donc de l'affirmation du sujet humain considéré comme « moi collectif », maître de lui-même et de ses actions. Ce problème est décisif, parce que dès qu'il s'agit de maîtrise, le sujet humain tend à tomber dans le piège d'une confusion entre individu et collectif : il transforme son activité en lutte

---

<sup>98</sup> Tome I : *Technics and Human Development*, 1967. Tome II, *The Pentagon of Power*, 1970

pour la domination du Sujet par le moyen de *l'imgo* du collectif, et inversement.

L'intelligence artificielle n'a aucune autonomie dans ce processus classique, mais c'est une arme sociale qui permet de réduire les protagonistes dans cette lutte pour « le plus grand groupe » qui doit être aussi le plus puissant et dispensateur de puissance.

Sa caractéristique principale est d'éliminer la présence et le travail humains de secteurs professionnels entiers, mais aussi, en fin de compte, de réduire, l'un des deux grands protagonistes résiduels - les prosommateurs- à la passivité et à la dégénérescence qui en découle<sup>99</sup>. Le groupe « vainqueur » qui commence néanmoins à s'angoisser de son succès<sup>100</sup> (sous forme de peur de l'intelligence artificielle parmi les milieux patronaux les plus puissants<sup>101</sup>) réussit peu à peu, en contrôlant la masse immense des prosommateurs, à imposer sa commande à tous les processus de production et de distribution, et à intégrer dans ceux-ci les clients et les usagers. Le résultat est le processus attendu de l'autoréférence : en transformant la planète humaine entière en organe de sa propre volonté quasi-absolue, la caste techno-

---

<sup>99</sup> « Volk », tout comme « foule » ou « vulgus », signifie : « le groupe des suiveurs »... qui sont « au sein » : « vulgum. »). «Foule », « follow » et « fellatio » ne sont pas éloignés.

<sup>100</sup>« L'heure de l'angoisse » qui sonne toujours pour les désirants, dirait maître Jacques (qui l'avait entrevue pour les biologistes.)

<sup>101</sup> Lesquels semblent aussi commencer à avoir peur d'eux-mêmes en tant qu'arnaqueurs planétaires. Dans la glace, que voient-ils, le bref instant où ils sont encore lucides avant leur rail de cocaïne bi-quotidien ? Une multitude de petites robotes en forme de Gretas Thunberg en train de monter méthodiquement à l'assaut de leurs forteresses les plus cachées ?

chrématistique (et son annexe bureaucratique d'Etat) ne sait induire autre chose que faire dégénérer la masse de ses assujettis, tout d'abord en y détruisant un grand nombre de métiers.

Mais le vidage des catégories intermédiaires entre elle et la masse prosumériste ne doit pas cacher que celle-ci est aussi atteinte, escroquée, passivée, dégradée, en usant de la paresse et de la tendance à subir l'empoisonnement chimique et de drogues audio-visuelles plutôt que d'agir pour les intérêts humains de ses membres. Ce processus d'auto-involution de l'espèce humaine dans sa propre matrice noosphérique à partir de la technologie, a bien pour cause une caste humaine, et s'arrêterait de lui-même une fois la masse prosumériste réduite à l'état larvaire. On ne voit pas à quoi pourrait servir à l'aristocratie du futur déjà entourée d'esclaves robotisés la poursuite d'une gigantesque activité « rationalisée » par l'intelligence artificielle. La peur d'une réaction incontrôlable de la masse par une élite devenue purement prédatrice demeure aussi ce qui la pousse à désirer la destruction virale d'une majorité d'humains devenus « inutiles » à eux-mêmes et à autrui. Pour contrer cette volonté de pouvoir écrasant, la résistance des prosommateurs doit viser à se rendre moins dépendants (en remplaçant au cœur de toute production les autonomies individuelle, familiale, communale, régionale), et à n'utiliser le système que dans la mesure où ils s'assurent que leurs capacités humaines d'action « pour soi » ne seront pas érodées, et dissipées par le recours à la technologie mondialisée.

Là encore, le cœur du problème est l'affirmation du libre rôle du Sujet par opposition à la massification

du groupe humain devenu universel. Le « propre » du Sujet, sans lequel celui-ci souffre davantage ou disparaît, comprend un droit à se lier au autres Parlants par des actes importants qui les font vivre et les valorisent mutuellement, ce qui implique des territoires soustraits à l'intervention automatique de la puissance technologisée, fondée ou non sur l'excès d'énergie. Le travail délibératif dans les prochaines décades sera centré par la construction de concepts permettant de reconnaître immédiatement les conditions d'une « équité » minimale quant à ce droit de présence et d'action mutuelle maintenant la valeur des Humains par rapport aux processus morts. Il devrait avoir pour objet de limiter la possibilité pour l'intelligence artificielle de remplacer les Humains, non seulement dans le travail salarié ou corporatif, mais surtout dans les activités et les occupations relevant des « modes de vie ». Tout ce qui conduit, pour le profit des dévorateurs d'argent, au « divan-zappeur » et à l'obésité passive assurée, à savoir les dispositifs et les contenus de fictions d'écran devrait relever de lois sur les stupéfiants, et être progressivement repoussé, chassé des façons de vivre et d'agir. Cela doit être même considéré, à terme, comme criminel contre l'humanité en tant qu'elle est potentiel vivant, sensible et intelligent.

Les Humains doivent se lever, non pas en masse, mais chacun avec son groupe d'amitié et de familiarité, de fréquentation, pour construire des vies qui soient dignes de l'être, en coupant les adductions de fluides « asservissants », dont les lignes de commandes informatisées font partie.

## 12. L'argent, cœur de la folie humaine.

L'argent ne s'en laisse pas compter. Il est au cœur du sentiment, bien plus sûrement que toutes les raisons. En témoigne assez bien la rapacité de psychanalystes (qui trompent parfois la psychanalyse avec le maître-argent). Pourquoi ? Parce qu'il est *pure puissance et non pas usage, complétude et non acte*.

La folie humaine, le principe moteur de l'humain comme primate parlant, c'est que le sujet conversant nage en plein paradoxe : il est assujetti au devoir d'être libre comme *acteur* d'énoncés. S'il n'est pas libre, il ne peut être interpellé, jugé, évalué, repris sur sa parole. Mais s'il est libre, il ne discourt plus : pourquoi s'encombrer de normes de langue si rigoureuses ? Cette situation est fort angoissante. C'est pourquoi nous n'arrêtons pas de discourir pour en finir avec la parole, mais c'est vain, bien sûr. Nous tentons donc diverses solutions, toutes illusoire, bien que nous n'en voulions rien savoir (sauf peut-être les mélancoliques, et encore, ceux qui, échappant même au moment de la joie maniaque, se figent en Zarathoustras définitifs). Non seulement tentons-nous chacun dans notre vie un chapelet de solutions successives, éventuellement contradictoires, mais pris ensemble, saisis dans ce que Lacan -le fameux humoriste- appelait l'hommelette<sup>102</sup>, nous nous

---

<sup>102</sup> L'hommelette, issue de l'œuf primordial et de son narcissisme intégral, en vient à passer sous toutes les portes, tant elle se conforte universellement, via « l'agir communicationnel », produisant un Moi d'espèce particulièrement envahissante.

portons, littéralement, vers toutes les solutions imaginables, *et cela en même temps*.

C'est d'ailleurs ce qui constitue l'histoire humaine depuis l'invention de la parole il y a quelques soixante-dix-mille ans, même si cette explosion stellaire se propose dans une historicité, une « différance ». Laquelle, par exemple, nous demande d'attendre quelque temps entre l'extension des empires, l'explosion de la bombe atomique et celles de la manipulation génétique, de la robotisation de l'homme ou de l'informatisation des sociétés.

Heidegger et Derrida (pour ne pas dire les ultimes coureurs du peloton de queue, de Deleuze à Vattimo) ne nous sauvent pas, au fond, d'une onde de choc cumulée : vue de loin, la planète humaine aura bien sauté en une fraction d'instant. Nous nous ferons bien, à l'échelle de l'évolution, tous pêter la cafetière ensemble. *Et cela grâce à l'argent !*<sup>103</sup>

A propos de cumul, l'argent présente aussi sa défaillance : comme il s'accumule bien au-delà des cassettes d'avares et des coffres-forts de Picsous, il tend à freiner sa propre propension à la puissance infinie. Le capital mort pèse sur l'estomac de tous les Gargantua. La bulle gonfle leurs ventres jusqu'à les crever... avant la prochaine poussée.

Mais cette difficulté même indique ce qu'est la nature de l'argent : *une tendance à incarner l'explosion culturelle humaine dans toutes les directions simultanées*. L'argent est, en ce sens (ou plutôt ce débordement de sens au pluriel), la

---

<sup>103</sup> Ce qu'explique bien mieux que moi Aldo Haesler dans son « *Hard Capitalism, la perfection du capitalisme et sa limite* ».

matérialisation de l'immatérielle propension des hommes à échapper à *l'inconfort de la subjectivité* (autrement nommé : « malaise dans la culture ») par une myriade de *solutions*. Il serait, en somme -c'est le cas de le dire- la solution des solutions. La vraie solution finale, puisque si tuer des gens en masse n'a jamais réglé notre problème de *dasein*, on peut croire, de façon étrangement récurrente et oubliée, que l'argent, correctement suspendu dans sa sphéricité divine, peut à tout instant et en tout temps, venir soutenir les inventivités, les créativité, les vivacités, les startupidités les plus improbables. Mieux, une fois dévêtues de leur aura, celles-ci peuvent retourner se fondre dans la pure potentialité financière, la merveilleuse puissance d'être de l'abstraction comptable, de la virtualité monétaire.

Bref, l'argent est bien la quintessence de la folie humaine : celle, selon laquelle il serait possible d'échapper à la folie de chaque solution particulière par l'entremise d'une solution générale, d'un échange généralisé des solutions entre elles *via* la solvabilité, la solubilité, la *liquidité* (chère à Zygmund Bauman !). Encore que la métaphore du « liquide » soit trompeuse : elle met l'accent sur le moment de la dépense, de la consommation, alors que l'argent existe surtout dans celui, suspensif (au sens de retenir sa respiration), d'une pure potentialité de dépense. C'est dans cet instant magique, celui où l'on signe un crédit sur vingt ans, par exemple- que réside pleinement l'argent.

Encore davantage que *l'état gazeux* de l'art -cette fois selon Yves Michaux !-, c'est plutôt celui d'un vide absolu emplissant une sphère universelle qui

caractérise l'essence de l'argent. Ce vide dont les réalisateurs de films drolatiques s'emploient à remplir les coffres de leurs héros dupés. Je pense notamment à la « schnouff » s'échappant à grands jets, de l'or ou des émeraudes s'écoulant de la Cadillac du *Corniaud*. Mais hélas, qui regarde encore ces moliérades en technicolor ? Et qui comprendrait que De Funès continue de jouer l'avare en Saroyan ? Et d'ailleurs, qui a lu l'excellent Pierre Lantz résumant toute l'affaire de l'argent -en un livre parfaitement inconnu- par la fable comencynique incarnée par Bette Davis en tant que tante américaine d'un pauvrissime village de joueurs romains invétérés : elle les plume chaque année jusqu'au croupion non parce qu'elle joue mieux qu'eux au *Scopone scientifico*, mais simplement parce qu'elle peut miser davantage à chaque tour. La ruine des imbéciles sympathiques (ah, le merveilleux Alberto Sordi !) incarnant le peuple face au capitaliste n'est en effet due qu'à l'illusion si prégnante que l'argent peut naître de l'effort, du travail, alors qu'il n'existe que comme accumulation de vide, gonflement de soi. Bref : pour que l'argent incarne la toute puissance, il faut déjà être puissant par l'argent. Il ne faut être soi-même qu'argent, valeur sans objet emplissant la baudruche, pure baudruche stérile du « soi même ».

Certes, il faut à l'argent quelque parure, quelque signe putassier faisant clin d'œil sur une possible pratique : le palais sur la colline narguant la favela, le lambris doré de la salle de jeu, la carcasse rutilante de la Cadillac, le cigare et le yacht interminables, l'écran de cinéma privé haut comme un immeuble... Demain l'élixir de jouvence retendant la peau du milliardaire.

Mais nous savons tous que ce bric-à-brac est illusoire. Il aliène l'aliénateur et arnaque l'arnaqueur. C'est pourquoi le Riche comme le Pauvre s'efforcent, pour continuer à y croire, de pousser le jeu sadique : le Riche prendra au Pauvre *même ce qu'il n'a pas*, de façon, en faisant hurler le second de souffrance éternisée (comme dans *Black Mirror*), à lui faire entrer dans la caboche que la seule valeur est l'argent, et que sa preuve, sa garantie ultime est justement... *la souffrance*. Et Peppino le Pauvre, bien sûr, d'y croire dur comme le fer qui le transperce et fouille sa plaie. Jésus de pacotille ! Peut-on être plus fous ? Pas sûr, mais on peut au moins reconnaître une chose : il n'est guère de solution au paradoxe humain qui se rapproche plus de sa découverte vécue en tant que telle. Sauf, peut-être, à tenter une « politique » des passions, des folies, qui reviendrait à régler le flux explosif toti-dimensionnel actuellement représenté par l'argent sous forme d'une pluralité théâtralisée pour ainsi dire ? C'est qu'en effet le rayonnement multidimensionnel des solutions humaines peut être un peu simplifié par affinités électives. On peut reconnaître qu'en une période donnée nous tendons à nous regrouper en « intuitions » (lire : « solutions illusoires au problème du Sujet parlant ») un peu comme il existe des « groupes parlementaires » (sauf personnalités inclassables). On peut d'ailleurs imaginer un *parlement* des passions affines, qui aurait l'avantage de ne pas se perdre ensemble dans la négation des objets par le biais de leur infernale poursuite monétarisée.

Remplacer l'argent par la politique ? D'aucuns diront que cela a déjà été tenté -et raté- par le

totalitarisme, mouture « institutrice » de l'argent qui s'ignore comme telle. Mais d'autres modes d'organisation n'ont pas encore été expérimentés. Une planète des modes de vie n'a pas encore été essayée. Une démocratie mondiale des grandes façons collectives de prendre la vie n'existe pas encore, sinon dans un chaos empirique, lequel a pour seul intérêt de montrer l'émergence de ces grands styles : technologiste, naturaliste, culturaliste, urbain ... Peut-être doivent-ils se dissocier davantage pour organiser l'équilibre interne de l'univers humain à venir, en remplacement de la bulle vide ? Peut-être ne pouvons-nous être tout et tout le temps en même temps ? Et le reconnaissant, peut-être pouvons-nous laisser une chance d'exister à un au-delà de l'argent comme adoucissement de notre folie consubstantielle ?

Mais il faudra, bien entendu, en passer d'abord par la guerre sociale visant à empêcher les élites combinées de l'argent, du pouvoir et de la technologie de s'abreuver sans honte aux qualités gustatives de la masse comme gigantesque vache à lait (et à viande). Or, pour cela, il faudrait que ladite masse se considère elle-même non comme un « tout » (grave erreur de l'Internationale !), ni comme une multitude de singularités (grave erreur de l'impérial Négri !) mais comme un très grand nombre de groupes familiaux de Sujets en capacité, toujours momentanée, d'unir des forces névralgiques. Sinon, à chaque nouveau régime, elle signe une fois de plus sa mise en découpe réglée. Certes, elle n'a aucun pouvoir et si peu de propriété. Mais on peut commencer petit, ici et maintenant, ce qui évite de se faire trop d'illusions sur la prise du palais d'hiver.

### 13. Le Bien comme problème

On peut distinguer, avec un Lacan hétérodoxe peu connu, une « crapulerie socialiste » et un « banditisme » droitier. Je ne préfère pas l'un à l'autre et je ne prône pas non plus un « apolitisme » ou un « centrisme », tout aussi hypocrites.

Que recommandai-je, alors ? Cela dépend du moment en tant qu'électeur (ou que pêcheur à la ligne), mais ce qui n'en dépend pas, c'est une salutaire lucidité : le « Bien » dont parlent les uns et les autres est un mensonge dont la répétition à force de siècles, finit par nous intoxiquer. Nous y croyons, même s'il se dérobe sans cesse. Or le Bien n'est que de la poudre aux yeux, de la propagande pour couvrir le fait, patent, qu'aucune « classe politique » ne rend gratuitement service, et qu'elle se rémunère sur le pouvoir et le chantage qu'il permet, lorsque sa rémunération nominale n'est pas suffisante (ce qui est toujours le cas). Cette classe correspondant aux « contrôleurs ultimes », c'est en elle que s'accumulent les problèmes liés au « paradoxe du gardien platonicien, juvénalien ou benthamien « : qui gardera ces gardiens-là ? »<sup>104</sup>

Cette question classique en forme de fatalité semble différée parce qu'une classe de contrôleurs émergeant au cœur d'un complexe de contraintes mutuelles a généralement rôdé un ensemble de règles de conduite qui lui permettent de feindre habilement, quitte à obliger ses membres à des astreintes drastiques, notamment dans l'apparence, mais aussi

---

<sup>104</sup> « Quis custodet ipsos custodiet ? »

dans les normes « morales », le jeu matrimonial et des transmissions, etc. Ces règles déterminant la « solidarité de classe », ne s'éloignent jamais beaucoup de l'*omerta* des mafias, mais elles peuvent - dans le cas de la bourgeoisie d'entreprise- s'appuyer sur un « droit » qui parfait l'illusion du « Bien ».

Toutefois, quand les choses s'aggravent -ce qu'elles ne manquent pas de faire pour des raisons contingentes allant de la crise climatique ou virologique aux bouleversements démographiques- le droit, le plus idéal et universaliste fût-il, se transforme en ce qu'il est fondamentalement : une machine répressive aveugle à écarter le peuple du chemin des puissants. Une machine à écraser « les perdants » sous l'arbitraire le plus impudent, la disproportion la plus inhumaine, et cela jusqu'au point où, isolée complètement hors sol, ladite classe dirigeante est vouée à la décapitation en masse à l'occasion d'une conjonction entre mutineries, révolte et sursaut révolutionnaire.

Et quand survient ce moment, nulle Science Po, ni même aucun Bataclan pour protéger les élites socialo-versaillaises, les vallsitoires et macronités montées en mousselines énarcosées du pouvoir. Nulle France-Culture ou New-York Times qui tiennent pour arrondir les angles et prolonger la croyance en l'existence d'une bénévolence des élites « humanistes ». La crapulerie de classe apparaît alors dans toute sa limpidité. Reste à comprendre à la fois cette inéluctable destinée et surtout l'aveuglement automatique, si bien décrit par Shakespeare pour le bon McBeth.

La réponse est aisée, bien que toujours difficile... à admettre : parce que *plus* le grand nombre régit la société humaine -faite pour le petit groupe<sup>105</sup>- et *plus* cette société ne peut exister comme référence de chacun que comme idéal inaccessible et aliénant.

Parce que plus on tente de transférer des valeurs de solidarité entre le petit ou le moyen groupe et l'universalité abstraite, et plus cette solidarité devient un leurre, et l'occasion, pour tel groupe réel, intermédiaire, de mentir pour conserver sa force ou l'augmenter. Parce que l'organisation de la grande solidarité sociétale exige, paradoxalement, un tel démantèlement des solidarités spontanées ou négociées, une telle destruction des structures de reconnaissance intime, qu'elle transforme inmanquablement la majorité en zombies hagards réduits à la solitude en masse entre ses parcs à thèmes, et privilégie inévitablement les communautés qui auront su résister -par duplicité et violence- à leur fusion dans le processus de massification.

Et parce qu'en fin de compte, ce privilège, considéré comme un moyen de survie des solidarités de proximités, transforme toute classe ayant réussi à l'obtenir, en gang implacable. C'est donc la classe la moins gardable des « gardiens platoniciens » qui connaît finalement les pires dérèglements, tout simplement parce que le peuple n'est jamais en

---

<sup>105</sup> Ce qui ne justifie en rien, soulignons-le, une oligarchie ou une élite privilégiée. C'est d'ailleurs le grand nombre qui la suscite comme classe accapareuse, « arnaqueuse », parce que ce grand nombre rend littéralement impossible la réciprocité loyale. C'est, en lui-même, une échelle rendant impossible la politique « juste ».

mesure, sinon lors de brèves insurrections, de ramener ces Politiques à l'impossible raison universelle.

Le phénomène connu de la « réduction de la dissonance cognitive » a pour effet sur le long terme d'autolégitimer par couches successives les pratiques les plus outrancières, de sorte que le « syndrome de Marie-Antoinette » affecte souvent cette classe : elle a ancré en elle et installé comme norme depuis si longtemps des habitudes viciées, déformées, contraires à la plus élémentaire justice et surtout au respect d'autrui, qu'elle semble littéralement stupéfaite lorsque la critique lui est portée, éventuellement avec des arguments déflagrants.

Elle est tellement imprégnée de bonne conscience, si confite en certitude de faire le Bien, enveloppée de justifications, enrobée de concepts juridiques protecteurs, *qu'elle ne conçoit tout simplement pas d'être mise en cause*. Et ceci ne vaut pas que pour telle famille royale ou impériale en fin de course, mais, en quelques décennies, pour *n'importe quel système de représentation électorale*.

Il n'est que de suivre au fil des années les motions et déclarations de telle tendance du parti socialiste pour se rendre compte à quel point la puissance des intérêts immédiats des individus et des groupes l'emporte rapidement et profondément sur la motivation affichée de « représenter les citoyens ». C'est ce qui se passe aussi pour n'importe quelle association dans laquelle le groupe des « permanents » va inmanquablement s'opposer en quelques années à la ligne correspondant à l'évidence à la volonté collective de départ.

Ce constat n'est pas un *scoop*, loin de là : il a pu être établi à chaque fois qu'une institution humaine devait être destinée à durer. La corruption des idéaux monastiques en fut une démonstration ancienne. La dérive des régimes féodaux puis aristocratiques a précédé celle, plus rapide, des organisations démocratiques. De nombreuses générations de penseurs ou de législateurs, de réformateurs, y ont eu affaire et en ont été parties prenantes. Des solutions partielles ont été trouvées, appliquées, et certaines ont été tempo-rairement efficaces, jamais pour longtemps.

En réalité, les théories les plus sophistiquées, les systèmes les plus subtils et les mieux fondés « scientifiquement », n'ont jamais réussi à obtenir une régulation à partir d'une insociabilité radicale exploitant la sociabilité (comme le notait Kant, sans trop soupçonner que le Sociétal est l'ennemi du Social, et que l'Humanité peut devenir l'ennemie des Humains).

Ainsi de Machiavel ou plus tard de Hobbes, tentant de justifier l'arbitraire du Souverain par la mécanique même des passions ; elles-mêmes « civilisées » par l'extension du pouvoir. Dans la même tradition, Norbert Elias constatant le rabotage des furieux antagonismes nobles par leur « curialisation » sous égide monarchique implacable. Mais ni les uns ni les autres n'ont théorisé la destinée inéluctable -parfois rapide- de tous ces tyrans, au prix de guerres déjà meurtrières et ravageantes. Fait curieux : Elias parle peu de la révolution française, qui fut pourtant à l'évidence une conséquence pas si lointaine de l'instauration du pouvoir absolu et elle-même à

l'origine de pouvoirs impériaux, esclavagistes et coloniaux encore plus terribles.

Exemple plus récent, Von Hayek, théoricien du remplacement de la planification par la mécanique du marché, afin de ne pas subir la dictature de la classe des bureaucrates, a évidemment buté sur le déploiement de la crapulerie des gens de marché, laquelle a atteint, dans la période dite « libérale » faisant suite à la guerre froide, une dimension vertigineuse. On peut se poser la question de savoir si toute tentative d'instaurer un régime du « Bien » n'est pas vaine et illusoire, et vouée à la catastrophe dès lors qu'il ne peut être autre chose qu'un mensonge permettant le privilège d'une classe en position de gestionnaire de conflits définitivement ingérables au plan du plus grand groupe<sup>106</sup>. Peut-être, mais il vaut tout de même la peine de tenter, inlassablement, de comprendre comment se reproduit ce phénomène. D'aller encore plus loin dans les explications, là où les précédentes -inéluçablement aporétiques- ont toutes failli. Quitte à prendre le risque d'un autre échec, mais au bénéfice d'une *petite* progression de notre lucidité.

Il faut observer une chose si évidente qu'elle n'a pas l'air d'avoir été remarquée : il existe un lien étroit et direct entre la volonté explicite de « faire le Bien » et la crapulerie effective qui utilise la reconnaissance de cette volonté, quel que soit ensuite le moyen choisi pour la réaliser (notamment Etat ou Marché).

---

<sup>106</sup> Claude Lévi-Strauss avait noté une relation entre la stabilité de très long terme des sociétés et leur caractère « primitif », que l'on pourrait plutôt traduire par : « de taille limitée », étant donné par ailleurs la complexité reconnue de leurs institutions.

Certes, le lien entre le « Bien » affiché et un résultat négatif avait été vu et souligné par les Libéraux anglais -dans ce que Karl Polanyi a étudié comme la naissance du capitalisme. Mais nous étions déjà là dans une mouture préalable à la réflexion de Hayek, envisagée d'un point de vue « de gauche », que l'on retrouvera aussi dans le keynésianisme : autrement dit, à aucun moment nous ne sommes sortis de l'alternance Etat/Marché qui constitue le système d'œillères le plus prégnant dans toute l'histoire de la modernité.

Or, pourquoi sommes-nous incapables de nous débarrasser de ces œillères ? Pour une raison tenant justement au problème décrit : chacun de ces points de vue correspond aux intérêts d'une fraction de la société civile et doit donc s'aligner, quelque soit le génie du théoricien, *sur ce qui justifie leur crapulerie intrinsèque*. Chaque notion du « Bien » comme solution est donc étroitement attachée à une forme de crapulerie, laquelle est simplement la nécessité de mentir pour imposer son propre intérêt vital dans la discussion sociétale impossible<sup>107</sup>.

Un deuxième aspect n'est généralement pas abordé : le groupe le plus nombreux, voire le *groupe complet* peut avoir des intérêts qui s'opposent à ceux

---

<sup>107</sup> On voit désormais apparaître ce paradoxe dans la « communauté scientifique mondiale ». Plus celle-ci est nombreuse et plus les critères de reconnaissance de la valeur d'une recherche sont soumis à des normes internationales sévères. Mais plus celles-ci contraignent la recherche, et plus celle-ci doit « mentir » pour survivre. Ainsi parvient-on désormais à un échec patent de l'ensemble du mécanisme de publication des recherches, lequel entraîne à son tour la mise en doute et la corruption d'une part des pratiques elles-mêmes.

des individus ou des petits groupes, et cela justement parce que ce « plus grand groupe » ne peut s'imposer sans destruction des solidarités plus petites. Dans ce cas de figure, la crapulerie consiste à faire passer pour l'intérêt général ou la somme des intérêts individuels ou particuliers, quelque chose qui est seulement le désir du Tous de s'imposer dans l'intimité de Chacun et de détruire toute liberté dans celle-ci.

Que les « Libéraux » ne s'exaltent pas à la lecture de ce paragraphe qui semble entrer dans leurs vues : en effet, ce n'est pas nécessairement l'Etat et ses bureaucrates qui désirent s'immiscer dans la vie privée et intime des personnes pour en orienter les libertés. Bien au contraire, ce sont surtout les corsaires « commerciaux » qui ont intérêt à « mettre un pied dans la porte » des domiciles, et à les investir même s'ils n'y sont pas invités. Pire : c'est le voisin médisant, c'est le jaloux, le vieillard haineux, la femme curieuse, le rival, etc. qui, en tant que purs individus peuvent mettre ensemble leur passion d'empiéter sur la liberté d'autrui ou de la nier. Toute une société peut ainsi se rassembler autour d'une « morale », d'une « vertu » dont la crapulerie intrinsèque consiste en dernière analyse à ne pas pouvoir supporter sa propre liberté.

Il y a donc un troisième terme -celui que les philosophes avaient coutume de repérer sous le vocable de « société civile », pour d'ailleurs y voir le « Bien » incarné. Mais, pour cette cause même, ce terme demeure caché, refoulé, invisible. Il n'est en effet pas très avisé de la part de quiconque de repérer la crapulerie non dans tel ou tel groupe d'intérêt, mais *dans la société elle-même*, qui, d'un certain point de

vue prudent, est une véritable divinité, et partant excessivement dangereuse, car impossible à assigner à telle ou telle forme institutionnelle.

Pourtant, même dans une société commandée par un « Etat minimal », ou par un Etat « équilibré » où bureaucrates et capitalistes se contrôlèrent les uns les autres, il peut exister un totalitarisme émanant *directement* du Sociétal. Qui le désigne pourra être aisément traité « d'anarchiste » (ou, plus récemment, de « radicalisé »), mais cette facilité ne supprime en rien le problème lui-même.

De cette petite méditation, que retirer ? Non pas un pessimisme sans fond, au contraire : à partir du moment où nous comprenons que la solidarité humaine n'est pas un phénomène extensible à l'infini, parce que le Sujet-de-parole que cette extension produit est de plus en plus décharné, isolé, mécanisé, abstrait, et qu'il en devient menteur et crapulesque pour survivre, nous ne pouvons que *considérer la perspective de la pluralité à instaurer*.

La pluralité comme projet s'oppose au Bien en soi comme problème, car ce dernier ne vise que le « Pour Tous », alors qu'elle vise le « Bien réel seulement possible pour une extension possible du groupe ».

Bien sûr, on peut aussi considérer la pluralité comme un bien, mais il n'est pas du même type que « Le Bien ». Ce bien *relatif* qu'est la pluralité ne concerne pas la redéfinition de chaque Sujet en fonction de la plus grande totalité, mais la construction de la communauté de taille maximale au dessus de laquelle le Bien se transforme en Mal, et cela quasi-automatiquement.

De ce point de vue, il est inutile de « psychiatriser » la démence collective nazie comme effet d'un nationalisme impérial mal réglé depuis le XIXe siècle : il est mieux de la considérer comme variante - monstrueuse- d'un effet plus général et récurrent : à savoir la corruption inévitable des solidarités avec l'extension du groupe, ceci impliquant en retour la corruption des identitarismes locaux, régionaux, ethniques, racistes, etc. En effet, la réaction identitaire ne fait qu'afficher la brutalité et la violence revendiquées par le groupe plus petit confronté à la massification, et ne vient en rien reconstruire la solidarité elle-même sur des bases de convivialité acceptable avec les autres groupes.

Par ailleurs, un groupe identitaire n'est certainement pas le meilleur critère de formation d'une entité de solidarité « maximale » ou même « optimale ». Cette dernière est la conséquence d'une pensée sérieuse et approfondie des limites au-delà desquelles toute contribution « segmentaire » d'une classe ou d'un groupe au groupe « civil » ne peut que dégénérer en mensonge et en crapulerie.

Or, comme généralement, la solidarité identitaire est déjà fondée sur la corruption du groupe en tant que volonté d'arnaque, de parasitisme ou de profit indu, on ne peut pas s'y appuyer comme base d'une telle pensée. En ce sens, nous devons faire preuve d'imagination sociologique et anthropologique. Et tout est à faire de *ce* point de vue.

## 14. Peut-on mondialiser le sujet humain ?

Depuis la Silicon Valley et les appartements luxueux de San Francisco où vivent ses petits génies (et les mendiants squattant au pied de leurs immeubles), émane un projet mondial. Le projet de réalisation d'un rêve de l'humanité. Ce projet ne se *réalisera pas*. Je vais vous expliquer pourquoi.

Mais d'abord, en quoi consiste-t-il ? C'est simple, c'est celui d'un perfectionnement pacifique de l'espèce humaine en s'appuyant sur la mondialisation de *la* société, laquelle permettrait une rapide diffusion et une réticulation très poussée. Ce projet de « Bien » général, accomplissant enfin l'idéal des Lumières utilise et combine quatre dimensions déployées sous égide scientifique :

1) L'épurement des individus humains permettant la libération de leurs qualités en supprimant leurs poussées animales. Cette dimension est activée notamment par les groupes soutenant –parfois inconsciemment- le « dépassement » de la sexualité, ou s'en approchant. Il s'agit d'abord de séparer le fantasme entièrement libre de l'acte physique et de ses conséquences naturelles, progressivement transféré à une gestion de la génétique humaine par *la* société. Ensuite, le fantasme lui-même se réduira spontanément à un désir de bien réciproque, puisque la base hormonale de sa violence aura disparu.

2) La transparence des individus les uns par rapport aux autres. Elle est rendue possible par une connexion entre les « communautés » de service de l'internet, et

les données identitaires multiples rendant chaque Humain (géolocalisation, données biométriques, *big data*, disparition du numéraire en espèces, etc.

3) Le remplacement du capitalisme corporatif par le « marché absolu », direct, immédiat et universel, dont les « plateformes » et les objets « connectés » ne sont que les premières esquisses.

4) La robotisation « intelligente » généralisée qui remplace les Humains pour toutes les tâches serviles et l'autoréparation du système global, y compris la transformation du climat en élément contrôlé.

Ce projet, (ou cette hypostase) dûment accompagné par les projections idéologiques issues de la production culturelle déjà internétisée -comme Youtube-, est empreint d'un certain juvénilisme qui se voudrait porteur d'avenir, de miracle, de transcendance humanitaire, de salvation messianique.

Appartient aussi à cet espoir le dépassement des « vieux » corporatismes sur lequel était fondé le capitalisme d'industrie.

Une erreur à ne pas commettre à son égard serait de rabattre cette proposition idéalisée, cette nouvelle métaphore, sur une simple variante du mensonge, de l'arnaque et, finalement de la volonté de puissance et de domination plus que jamais imposée actuellement par une minorité de Maîtres au genre humain.

Bien sûr, les Maîtres de l'Arnaque regardent les Jeunots de la Silicon Valley avec bienveillance. Ils sont prêts à lever (sur les fonds de pension et autres actionnariats « populaires ») tous les capitaux dont ils ont besoin pour que réussisse un jour ce qu'ils

perçoivent dans leur avidité pléonastique<sup>108</sup> comme une relance ultime d'un capitalisme épuisé et épuisant. Mais c'est au contraire, parce que cette magnifique utopie (dont on nomme quelquefois « transhumanistes » certains contenus explicites) est de bonne foi et qu'elle « croit en l'Homme » en version positive, évolutive et dynamique, qu'elle ne peut qu'aller à la catastrophe. Elle est vouée à l'échec, au moins dans sa cohérence.

Voici pourquoi :

Nous autres, humains parlants, nous avons besoin, contrairement à ce qu'affirment certains militants ignorants, qu'on nous dise qui nous sommes. Nous ne pouvons pas nous définir nous-mêmes, car le « Je » le plus profond vient des autres, de la culture *qui organise la parole en y appelant des Sujets, mais en liberté, sous peine d'invalidité de leurs actes performatifs* .

La seule chose que nous pouvons faire, c'est de mettre en discussion la culture contre elle-même, de telle façon que ce qui va, finalement, se mettre en place collectivement pour nous situer et nous nommer les uns les autres ne soit pas trop inhumain. Et pour cela, une condition *sine qua non* est requise : *l'accord sur l'indétermination réciproque des sujets* résistant à l'articulation d'institutions supposées « garantes » d'un savoir unifié *sur* eux. Donc : un accord *contre*

---

<sup>108</sup> Les dialogues socratiques écrits par Dany-Robert Dufour sur la « pléonexie », le besoin d'avoir toujours plus, sont, outre leur humour bien agréable, très explicites sur l'impossibilité de l'amoralisme de se fonder logiquement. *Pléonexie*, Editions du Bord de l'Eau, 2015). Le problème, c'est qu'il en vient de même du moralisme !

l'accord ! Ou pour rendre la chose un peu moins paradoxale : un accord implicite et poétique entre *personnes* opposant sa résistance multiforme et cachée à l'accord explicite et rationnel entre *TOUS*.

Mais qu'est-ce qui *garantit* que la culture dans laquelle se concocte la distribution de nos rôles, de nos accès à la parole, ne devienne pas inhumaine ? A vrai dire, *rien*. Et c'est la seule vraie garantie, toute autre renvoyant les Sujets à un assujettissement dans une totalité imaginaire.

Il existe cependant des critères, des points à observer dont nous sommes avertis par l'Histoire que, s'ils donnent lieu à des dépassements, le risque s'aggrave d'un plongeon collectif dans l'inhumain.

Ces critères n'ont rien à voir avec des limites éthiques ou morales se confondant simplement avec des prudences, des atavismes, des traditions, des postures réactionnaires. Ils nous permettent seulement de pointer que quelque chose est en train de se fissurer, annonciateur d'un écroulement, d'un blocage ou d'un conflit majeur plutôt que de l'ouverture d'un cheminement nouveau possible.

Ces critères, quels sont ils ? J'en repère au moins deux, vraiment inévitables :

1) quand l'autoréférence sociétale sert de seule boussole pour définir la *subjectivation*, on lui substitue *sujétion* et *assujettissement*. Cela revient en effet à ce que la seule autoréférence possible prévale, à savoir une *totalité culturelle imaginaire comme objet de désir*. Autrement dit c'est le règne du « pour tous et par tous ». Bref, un *totalisme*, pire que les *totalitarismes* historiques, qui s'appuyaient

« seulement » sur des totalités nationales, et qui ont pourtant conduit aux ravages que l'on sait.

Ce qu'on appelle aujourd'hui « l'identitarisme » en évoquant les fascismes nationalistes du passé, n'est, en effet, pas seulement néfaste parce qu'il saisit un trait chez les « membres » aussi bien que chez les « ennemis de la Nation ». Il est monstrueux parce qu'il produit « un sujet pur et en série », lequel fraternise directement en masse, en écrasant tous les autres critères de reconnaissance mutuelle (notamment familière). Or ce sujet se « croit » d'autant plus lui-même, maître de sa destinée morale, auteur de son discours, qu'il est produit par un vaste groupe étant pour lui l'atmosphère qu'il respire. Plus, il se croit autofondé et plus c'est le pur Sociétal qui parle par sa bouche.

Cette vérité sociétale du « Moi idéal » -vite doublé du Surmoi freudien- est voilée ou occultée par le refus même d'admettre que c'est alors l'Autre imaginaire (l'assemblage supposé de tous les « signifiants représentant des sujets les-uns pour les-autres ») qui nous définit, et que le sujet ne peut être certain « d'y être » que dans les catégories reçues dans la langue commune à propos de ses locuteurs. Et pourtant, quoi de plus évident quand on reconnaît que le système du langage -et même la parole qu'il autorise- est essentiellement un fait sociétal, et certainement pas le résultat d'une élucubration solipsiste.

Ce n'est donc pas de la conviction d'être soi, et d'agir par soi-même que le sujet tient sa liberté, mais d'une possibilité de demeurer en partie « indéterminé », voire indéterminable (ce qui ne veut pas dire « indécidé, au contraire. ». Cette possibilité

est rendue plausible par le seul fait que la Culture comme Autre -réel cette fois- n'est jamais réductible à l'Imago totaliste, mais se perd elle-même dans l'indétermination du passé infini de sa construction collective.

Plus au contraire, nous nous approchons du fantasme du « pour Tous et du Par Tous », et plus le Sujet ainsi déterminé comme « Humain juste » est assuré d'être lui-même. Alors qu'en réalité, nous l'apurons, nous le vidons de toute substance propre, pourtant désirée. Tout simplement, parce que ce à quoi chacun a « droit » n'est qu'une conséquence de la nécessaire égalité absolue sans laquelle une « comparaison » s'imposerait, et donc une altérité à discuter, à négocier.

Donc, ou bien le « soi » est l'effet d'une métaphore comme opération de comparaison entre deux ou plusieurs interprétations. Et dans ce cas, le Sujet devient l'énigme que suscite cette discussion disparate, pluraliste, contradictoire, cette conversation non conclusive. Le Sujet « caché », *supposé* en arrière de tout ce qui est déterminable, est alors considéré comme celui *qui* propose « librement », la capacité et la décision de proposer lui étant reconnues comme seules réelles propriétés.

-Ou bien l'on est obligés de se rabattre sur la totalité humaine pour juger (en psycho-matons) de ce qui revient à chacun (sa « place »). Il s'agit alors de « simplifier » le Sujet dans sa relation au monde, lequel, se constituant en création de l'Autre, produit un signifiant du Sujet de plus en plus « pur ». Un Sujet mondialisé est ainsi un effet presque parfait de l'idée simplifiée que le Monde produirait sur lui-

même, comme constitué de milliards d'individus strictement homologues du point de vue des « droits humains ».

Il est évidemment hors de question pour moi de contester l'égalité parfaite des citoyens du Monde dans l'accès à la liberté de droit, mais d'apercevoir clairement que cela pousse, dans le très grand nombre, à former une opinion sociale réciproque simplificatrice et uniformisante<sup>109</sup>, surtout si elle s'installe sur les décombres de représentations intermédiaires variées (que je ne défendrai pas non plus).

Que cette totalisation soit mieux atteinte par la machine à distribuer, plutôt que par des planificateurs est certes un acquis du libéralisme par rapport à l'étatisme, mais cela ne diminue en rien son totalisme. Au contraire, celui-ci se trouve aggravé jusqu'au paradoxe terminal dans lequel c'est seulement le Tous fabriqué statistiquement par l'algorithme qui devient la source de la loi. De sorte que nous passons du « panoptique » théorisé par Jeremy Bentham, au « périoptique » ou surveillance de chacun par tous,

---

<sup>109</sup> Le débat franco-français sur le Burkini en est un exemple éloquent : à force de renforcer la croyance dans l'universalité « moderne », on finit par construire une religion de la laïcité qui ne peut que s'opposer frontalement à un fantôme d'autre religion. La tradition mondialiste-multiculturelle depuis longtemps instaurée par l'empire anglo-américain est évidemment moins ringarde et moins arrogante. Ce qui ne veut pas dire qu'elle ne progresse pas aussi- et plus rapidement-, vers une homogénéisation par les objets. Par exemple, sur une plage israélienne où le burkini est d'une banalité absolue, la véritable uniformité subjective tient à ce que tous, Israéliens arabes et juifs, sont en train de manipuler leurs portables.

prévu par Michalis Lianos comme effet inéluctable de la globalisation.

La fascination par le « pour Tous/par Tous » n'a rien de nouveau : elle est engendrée par l'ancienne idée, peut-être paléolithique, peut-être structurellement liée à l'invention de la parole à partir d'une hallucination de la salvation par le plus grand groupe possible. Elle n'échappe pas à la question de Juvénal sur « qui gardera les gardiens? », puisque s'il est possible de faire surveiller le gardien central de la prison par une machine, il devient impossible de faire surveiller cette dernière, une fois qu'elle représente vraiment la totalité sociétale en elle-même<sup>110</sup>.

2) Un deuxième critère dont l'approche signale *l'implosion du projet*, c'est tout simplement son paradoxe inhérent et parfaitement insurmontable. Individuelle ou collective, l'autoréférence est en effet incapable de se définir elle-même car elle n'a aucun autre critère que sa propre intériorité ineffable et absolue, laquelle ne peut, par définition, trouver aucun point de vue d'où se fonder pour soi et autrui.

Une totalité humaine qui ne peut plus que s'affirmer comme « grande famille humaine » (selon René Cassin), alors qu'elle est en train de détruire le Familier comme s'opposant à sa gestion directe des individus de la naissance à la mort, devient très

---

<sup>110</sup> C'est cette impossibilité qui est évoquée dans le mythe de la « zombification » -décliné sous tous ses aspects par le cinéma américain, et plus récemment coréen (avec le très impressionnant « Dernier Train pour Busan » de Sang-Ho Yeon ). Quand un peuple entier se transforme en masse folle par contamination réciproque, aucun pouvoir de gardiennage ne tient alors longtemps. Il s'autodétruit.

fragile. Sa métaphore spécifique est en train de s'effacer, de se dissoudre. Il ne lui reste plus qu'à se représenter elle-même comme nombre d'homologues, l'image se surimposant étant une foule robotisée (ou hurlante et dévoratrice, dans la version zombifiée).

Çà ne métaphorise plus et donc, çà ne parle plus, parce que çà ne peut plus trouver ailleurs d'autres interprétations de soi-même dont la confrontation ferait « parole ». Bref, si toute parole humaine a besoin d'une pluralité de Proches pour tenter de déterminer à la fois qui je suis et qui est l'autrui qui sert de référence, il faut que ce soit *de telle sorte* que cette détermination ne puisse pas être accaparée par un corps de savoir supposé la garantir en science ou en croyance. Autrement dit : le Proche comme garant d'un espace d'indétermination qui me rend libre, bien que je ne cesse de chercher à me déterminer !

Mais qui est donc ce Proche ? On aura sans doute plus vite fait de discerner *ce qu'il ne peut pas être*<sup>111</sup>. Ce n'est pas un « intermédiaire » qui ne serait qu'un relais du Tout, ou, au mieux, un « tampon ». C'est bien plutôt une entité dont on reconnaît *la possibilité de s'affronter à ce Tout* comme source de légitimité. C'est une façon d'être qui s'avance comme différente des autres, mais dont la différence est mise en discussion, en conversation même s'il ne s'agit pas de la légitimer seulement comme une fonction.

Le Proche apparaît alors comme une autonomie relative, une souveraineté partielle pour autant qu'elle doit accepter en son sein contestation et ambassades,

---

<sup>111</sup> Qu'en termes savants ceci pourrait être dit : *proxéologie apophantique*, oui !

et surtout une pluralité irréductible, qui tamise et amenuise l'homogénéisation de l'effet de Sujet par le Sociétal. Il faut inlassablement le pointer, en luttant contre notre tendance si puissante à nous « substantifier » comme Sujets : c'est la plus grande société possible qui détient finalement le pouvoir de déterminer les signifiants dont nous devons nous « vêtir » pour être des auteurs de la parole réciproque. Le « Proche » n'est donc pas une courroie de transmission de cette grande société d'opinions, mais bien au contraire un point d'appui contradictoire pour faire exister de petites failles d'indétermination autorisant un effet de sujet supportable.

Le Proche *n'est pas* un exemplaire de l'Humanité abstraite universelle, cette hypostase ennemie des Humains, cette proposition de « zombification » généralisée. Il n'est pas non plus une entité tenue pur indiscutable comme « être Français » ou « être Chinois », être écrivain », ou encore « être homosexuel », « pêcheur à la ligne », « parent n° 2 » ou « psychanalyste ».

Qu'est-ce, finalement, que ce Proche, à la fois souverain et discutable comme objet de sa propre subjectivité, de sa propre position comme auteur de parole ? N'est-ce pas simplement l'autre, l'interlocuteur qui fait vivre la parole avec nous, et qui, comme chacun d'entre nous serait tenu de ne parler que depuis « lui-même », en assumant l'inconfort de cette liberté de s'avancer sur l'estrade sans modèle de personnage estampillé par un supposé metteur en scène ?

## 15. La possibilité d'un Sujet libre : L'indétermination en cadeau réciproque !

Le Politique (tout comme ses servantes également totalisantes, la sociologie et l'économie) traite de ce qui nous concerne « Tous », et à égalité en tant que participants, par la subjectivité souveraine reconnue par chacun à chacun<sup>112</sup>.

Ce « Politique » est pourtant une erreur *en tant que tel* puisqu'il oblige chacun à se placer du même point de vue dominant où il se prend automatiquement pour un Dieu (*Pallas, Panlaos*, « le peuple total », dont il emprunte le regard panoptique), et non pour un libre compagnonnage non surplombé. Ou plutôt, un point de vue qui le contraint à n'être une personne qu'en s'observant du point de vue de la foule de personnes en tant qu'unité de cette foule!

Cette erreur de l'antinomie sans solution du Politique n'a été que partiellement -et faussement- levée par l'économisme suivant le précepte mandevillien des vices privés formant vertu publique (et dont la saga nous est contée en long et en large par Karl Polanyi).

Pour une raison simple que Friedrich Von Hayek n'a pu repérer dans l'ombre de son propre raisonnement : *le marché est aussi une totalité*

---

<sup>112</sup> Dans les quelques pages suivantes, nous reprenons la thèse qui est aussi développée dans : *Après l'Amérique, l'Amivédique, la réciprocité au-delà du Tout politique* (Translatador, 2016). C'est en effet le cœur de notre position.

*politique, et même la plus mécanique et contraignante qui soit, changeant l'humanité en masse marchant au pas pour se vendre soi-même au détail ainsi que chaque molécule d'air qu'elle respire. Le fait que ce soit des monopoles privés qui organisent cette marche (en malls et hypermarchés, et désormais par Internet) ne fait qu'aggraver le fait d'un pouvoir totalisant.*

Cependant, on ne peut nier qu'il y avait là l'esquisse -évanescence- d'une idée (allant au-delà, sans doute de celle, presque aussi mécanique, de la division corporative du travail). A savoir : non la place *mais la liberté irremplaçable du Sujet de l'échange entre Sujets.*

Où se niche l'erreur, alors ? Dans l'illusion que ledit Sujet aurait pour réalité substantielle celle qu'il prend dans les « actes de grammaire », ces actes que l'on peut si aisément changer en documents contractuels léonins. Car sa réalité ne peut se situer en même temps dans la subjectivité actualisant la grammaire, et dans celle qui découle de celle-ci (autre forme de la même antinomie).

Or, celui qui s'assujettit « souverainement » -et donc paradoxalement- au rôle de ce théâtre conventionnel, et qui est le seul « Sujet réel » (un peu comme tout acteur de théâtre serait le seul Sujet réel du rôle qu'il incarne, l'auteur n'étant plus qu'un texte figé pour l'éternité) n'est pas prisonnier du marché, dont il peut à chaque instant s'enfuir (quitte à être poursuivi par les sbires régnant sur la table de jeu). C'est d'ailleurs pour cela que le système est « obligé » de sombrer toujours plus dans la logique sécuritaire : parce que le Sujet humain réel peut toujours lui échapper en tentant de lui reprendre ce qui lui avait

été extorqué par une puissance d'illusion collective incommensurablement plus grande que la sienne.

Cet « hypokymenon » (« subjectum » au sens de la « substance », de ce qui se tient « par soi-même » *au dessous* de l'acte, ou de « l'accident » dans la métaphysique classique), n'est, en réalité pas déterminable et surtout pas par soi-même, l'auto-référence l'entraînant automatiquement dans l'antinomie<sup>113</sup>, ou plus banalement, dans le contrôle du « Sujet de droit ».

Contrairement au fétichisme partagé par toute la tradition métaphysique, le Sujet parlant n'a aucune « substance », même naturelle. Il n'en *est* pas une non plus : il n'est posé par chacun en parlant à autrui que comme « escher »<sup>114</sup>, comme un « celui qui » indéterminable dans son contenu par autrui, comme pur objet « sacré » de respect mutuel. Ce n'est donc pas d'être ou de chose que le Sujet est fait, ni même de processus (dans la version « scientifique » de la

---

<sup>113</sup> Encore une fois, un Sujet autodéfini n'est pas du tout une substance au repos dans son ineffable plénitude et suffisance : c'est au contraire un « être » ravagé par son questionnement intérieur : est-il en lui-même le sujet qui se juge ou l'objet de son propre jugement ?

<sup>114</sup> Dans la fameuse expression biblique : « yesh escher yesh » : « je suis *celui qui* suis ». Si on la rapproche du dicton également biblique selon lequel Dieu a créé l'Homme à son image, on peut obtenir une idée de la non-déterminabilité de ce « escher », à condition de renverser la proposition : c'est l'Homme, qui en se créant un Dieu à sa propre image, lui attribue le principe de sa propre liberté « indéterminable » de l'extérieur. Mais pourquoi aurions-nous besoin encore de ces garanties métaphysiques pour simplement « dire » que nous ne voulons pas nous « chosifier » les uns les autres quand nous parlons ? Parce que, sinon, nous détruisons cette parole instantanément ?

détermination), mais au contraire d'une décision qui l'institue (paradoxalement, bien sûr) comme *indéterminable, indécidable avant sa décision, ouvert* (apeiron).

Le Sujet n'existe que comme « condition préalable », non pas lui-même « signifiant zéro », mais marqué -si c'était possible- par les signifiants du non-signifiant<sup>115</sup>. C'est une convention morale par laquelle nous décidons, pour parler, d'échanger non pas des objets ou des valeurs *mais des signes de notre indétermination radicale, de principe*.

Une autre différence avec le Don maussien (ou caillétien) est donc ici très nette : comme sujets souverains, nous n'échangeons pas des biens, des avoirs, des choses, même « symboliques » de la paix des tribus ou des ménages, (comme par exemple le

---

<sup>115</sup> La façon dont la psychanalyse « bégaïe » (pour reprendre le terme de Dany-Robert Dufour) autour de ce problème inspiré de la linguistique et de l'anthropologie structurale est... significative. En effet, le fameux « signifiant zéro » inspiré de la linguistique de Jakobson, est bien un signifiant qu'on peut déterminer par sa fonction dans le « jeu » des phonèmes d'une langue par exemple. Le jeu -comme celui du Taquin- est inventé autour d'une vacance, d'un vide (zéro vient de zafiro, qui vient de cifron, vide permettant de laisser passer un grain en Arabe). Or le sujet « supposé » de la parole, s'il permet bien cette dernière, ne renvoie à *aucun* système. Bien au contraire, la parole sans laquelle il n'y aurait « rien » comme disait Lacan, suppose l'indétermination comme possibilité de détruire le jeu (comme si toutes les cases du Taquin pouvaient s'échapper par la case vide) ! L'analogie avec le ludique rapproche donc plutôt l'effet de Sujet... de la roulette russe ! Quoi que... : ce dernier peut être déterminé par la psychologie du dépressif ou du joueur invétéré. Le Sujet du symbolique passe vraiment *entre* les déterminations du Réel et de l'Imaginaire.

cercle des cadeaux dans le Kula mélanésien) mais *ce que nous décidons de ne pas savoir sur nous-mêmes et sur autrui*. Nous ne sacralisons aucun *dispositif*.

C'est ce que rappelait le seul grand philosophe post-moderne -Jean Baudrillard- dans son livre *L'échange symbolique et la mort* : ce n'est pas le « système des objets » qui nous agence dans une relation sociale soutenable, c'est l'imputation immédiate, sans réticence ou doute possible, d'un « non-être » assignable au Sujet, qui nous fait respecter celui-ci. C'est cette décision même de ne pas nous déterminer, cet « interdit de détermination » que nous nous reconnaissons mutuellement dans chaque *speech act*, et *c'est pourquoi la base du lien social n'est jamais l'économie*. Car la mise en ordre mesurée et gérée des biens par « l'économe » de la maisonnée (réalité antique qui précède la métaphore économique étendue d'abord au « Politique ») ne se substitue jamais à l'échange de reconnaissances de sa non-mesurabilité.

Nous décidons, *dans la performance même de l'acte de parole*, dans le simple fait de nous parler, de ne pas nous considérer comme des objets (des choses ou des êtres), ce qui se ferait instantanément en cherchant à déterminer notre « substance », notre « nature » parce que celle-ci, dans la parole, n'est rien d'autre que ce dont nous ne voulons rien savoir, rien déterminer, notamment en grandeur. Ce choix n'est pas « irrationnel », bien au contraire, car il crée une égalité radicale *a priori* entre les partenaires, ce qui peut sembler une nécessité pour former une solidarité puissante, but de la parole comme fait sociétal.

Bien au contraire, c'est l'obsession du Sujet déterminé comme *autogubernator oeconomicus* (pour le service du capitalisme) voire comme *ecoporrum* (poireau écologique), qui est irrationnelle. Parce qu'elle change ledit Sujet en objet -celui d'un calcul de son comportement supposé ou d'un décret religieux jugeant celui-ci- alors que la seule chose qui préserve la position subjective, c'est la convention pratique, démontrée en acte, sur son indétermination réciproque absolue, condition de toute morale.

Il est à noter qu'en assumant l'indéterminé en toi et en moi, et donc dans le monde qui nous réunit comme unique objet de l'échange équitable (le reste s'en déduisant *a posteriori*), on libère bien plus fermement le vaste territoire qu'on voudrait aujourd'hui recoloniser en tant que « naturel » ou « renouvelable ». En effet, en décidant de la limite des paroles justifiables en science ou en sagesse, on induit aussi le *limes*, la limite que l'on recherche depuis quelque temps avec tant d'angoisse pour filtrer, ralentir ou arrêter l'insatiable tendance au « toujours plus » et son effet calorique sur le climat. On l'institue même absolument, puisqu'il s'agit d'un accomplissement impossible à réaliser (mais possible à discuter sans fin !) Du même coup, *remarquons-le, car c'est là un point décisif*, il devient impraticable de constituer des hordes d'experts, des armées d'interprètes, des milices de contrôleurs et de calculateurs, des divisions blindées d'ingénieurs géoclimatiseurs, des corporations de juristes, afin « d'évaluer » l'emploi général imposé à tous par le profit technicisé... *et de commettre impunément dans la foulée ceux de l'évaluation et du diagnostic.*

On arrête d'agir au-delà de la réciprocité des respects. On *arrête* parce qu'on n'a plus à échanger équitablement entre nous que le seul principe du respect mutuel sans critère préalable. En remplaçant le Politique (et ses discours de soutien justificatif) par la simple *Amivédique* -la réciprocité du seul respect-, on en finit donc d'emblée avec la course interminable au pléonasmisme, à la saturation, qu'elle soit religieuse, scientifique ou bureaucratique. Ou plutôt, on décide de placer ledit pléonasmisme à la place même de l'indétermination, effort héroïque pour l'espèce parlante !

En principe, bien entendu, car pour ce qui est de la pratique, les Humains ne tarderont pas à ruser pour trouver un moyen de taire la parole vive de l'interlocuteur afin de hisser sur ce silence de nouveaux pouvoirs-savoirs sédateurs. Mais... le temps qu'ils se ressaisissent ne serait-ce pas toujours cela de gagné sur une destinée collective fatale ?

L'utopie, c'est bien beau, mais c'est utopique : ça n'a pas de « topos », de lieu ou de temps pour se poser. Et, de plus, cela participe pleinement de la conversation comme échange de paroles en vue d'établir un idéal imaginaire en démarcation d'un réel déjà organisé et trop bien noué. Et enfin, et surtout, c'est toujours rattrapé par ce « réel », ça devient irrémédiablement *ce* réel, réaliste et réalisé.

Comme d'habitude, devrait-on dire.

Ce que Lacan exprimait bien mieux que moi en 1974<sup>116</sup> à propos d'une utopie plutôt radicale : celle selon laquelle la science réussirait (malgré elle ?), à supprimer une grande partie de la masse humaine :

« – *De nos jours, quel rapport y a-t-il entre la science et la psychanalyse ?*

– Pour moi, la seule science vraie, sérieuse, à suivre, c'est la science-fiction. L'autre, l'officielle, qui a ses autels dans les laboratoires, avance à tâtons, sans juste milieu. Et elle commence même à avoir peur de son ombre. Il semble que vienne pour les savants le moment de l'angoisse. Dans leurs laboratoires aseptiques, roulés dans leurs blouses empesées, ces vieux bambins qui jouent avec des choses inconnues, en fabriquant des appareils toujours plus compliqués et en inventant des formules toujours plus obscures, commencent à se demander ce qui pourra advenir demain, ce que ces recherches toujours nouvelles finiront par amener. Enfin ! Dis-je. Et s'il était trop tard ?

Les biologistes se le demandent maintenant, ou les physiciens, les chimistes. Pour moi, ils sont fous. Alors qu'ils sont déjà en train de changer la face de l'univers, il leur vient à l'esprit seulement à présent de se demander si par hasard ça ne peut pas être dangereux. Et si tout sautait ? Si les bactéries élevées si amoureusement dans les blancs laboratoires se transformaient en ennemis mortels ? Si le monde était balayé par une horde de ces bactéries avec toute la

---

<sup>116</sup>Interview par Emilia Granzotto, *Panorama*, 21 novembre 1974.

merde qui l'habite à commencer par ces savants des laboratoires?

Aux trois positions impossibles de Freud, gouvernement, éducation, psychanalyse, j'en ajouterai une quatrième, la science. A ceci près, que les savants ne savent pas que leur position est insoutenable.

– *Voilà une vision assez pessimiste de ce qu'on appelle progrès.*

– Non, c'est tout autre chose. Je ne suis pas pessimiste. Il n'arrivera rien. Pour la simple raison que l'homme est un bon à rien, même pas capable de se détruire lui-même. Personnellement, je trouverais merveilleux un fléau total produit pour l'homme. Ce serait la preuve qu'il est arrivé à faire quelque chose avec ses mains, sa tête, sans interventions divine, naturelle ou autres.

Toutes ces belles bactéries suralimentées pour l'amusement, répandues à travers le monde comme les sauterelles de la Bible, signifieraient le triomphe de l'homme. Mais ça n'arrivera pas. La science traverse heureusement sa crise de responsabilité, tout rentrera dans l'ordre des choses, comme on dit. Je l'ai annoncé : le réel prendra l'avantage, comme toujours. Et nous serons, comme toujours, foutus. »

Le lecteur aura noté un chiasme dans le propos un peu exaspéré ou hystérisant de maître Jacques : visiblement, ce qu'il appelle « ne pas être pessimiste » en suivant l'acception de la journaliste, c'est bien, pour lui-même, l'être, et de façon désespérée : « nous serons toujours foutus », justement parce que le rêve le plus insensé sera toujours rattrapé par le réalisme gestionnaire et digestif des systèmes politiques et administratifs humains. Heureusement, en un sens,

mais aussi malheureusement, car cela peut aussi préparer d'autres types de malheurs collectifs, de « mort dans la vie » à l'extension inattendue.

L'idéal proposé dans l'humour noir -suicidaire pour le genre humain- n'est pas cependant celui que j'avance ici<sup>117</sup>. Bien au contraire, il s'agit d'envisager que la masse humaine -telle qu'elle est aujourd'hui- soit capable de se *réorienter*, de bifurquer vers un but qui ne soit plus « pléonasmique » (tournée vers l'excès), ni « pléonastique » (cherchant à être comblée).

Bien entendu, contrairement à ce que souhaitent de nombreuses petites et grandes sectes catastrophologues, moralistes ou ascétisantes, c'est *impossible*. Structuralement impossible : l'Humain parlant n'existe que pour imaginer du superlatif par rapport à l'existant. Il ne peut en aucun cas « se contenter », sauf quand il y est contraint, et donc dans la tristesse. C'est pour moi la leçon du travail d'une vie (ce qui n'est en rien une excuse) consacrée à l'étude d'un point précis (et pourtant immense dans sa portée) : *peut-on changer l'objet de notre fascination par la puissance ?*<sup>118</sup> *Peut-on, soit se leurrer, soit*

---

<sup>117</sup> Bien que j'ai exploité aussi le côté « fantasme libérateur » de la dystopie post-apocalyptique dans un roman : « L'événement », (2015), ce qui est d'ailleurs une façon de le récupérer dans la normalité.

<sup>118</sup> Le sous-titre de mon livre paru en 1993 « De la Civilité » était « Comment les sociétés apprivoisent la puissance ». Il avait donné lieu à ce commentaire paru dans le *Monde diplomatique* sous la plume de Béatrice Didier : « Sous ce titre qui paraîtrait issu d'un traité politique des siècles précédents, le sociologue Denis Duclos, directeur de recherche au CNRS, nous livre une réflexion d'une grande modernité. Elle part d'une constatation : à

*découvrir au contraire un but encore plus élevé ?* Le leurre (la ruse de l'Histoire) étant exclu, parce qu'il ne marche pas non plus au-delà d'un court terme « illusoire », reste la possibilité effective d'un changement d'objet permettant d'écarter l'adoration du triple Dieu -Bureaucratos/Technos/Ploutos- pour lui substituer un idéal centré sur le Sujet de la parole.

La question devient donc : sur quoi s'appuyer dans le mécanisme anthropologique fondamental de la parole pour changer l'objet de nos folies individuelles et collectives de telle façon qu'il soit réellement « supérieur » à celui de la banale ploutocratie

---

notre époque où tant de sociétés ont éclaté, qu'est-ce qui peut encore fonder la confiance dans la vie sociale ? L'auteur passe en revue un certain nombre de systèmes explicatifs dont il a vite fait de montrer le caractère trompeur : les lois du marché excluent les pauvres, à l'échelle nationale et mondiale. Les sociétés communistes totalitaires font place à des champs de bataille où s'affrontent les nationalismes. Comment fonder une civilité, au sens, fort et plein de sentiment d'appartenir à une communauté civile, d'être un *civis* ? Il s'agirait d'appriivoiser les grands mythes de la parenté, de l'Etat, de la loi sur lesquels repose toute société viable, dans les perspectives d'une « *civilité pionnière* » qui invite à « *imaginer d'autres rapports entre activité personnelle et partage du travail, entre urbanité, ruralité et vie sauvage* ». Un appel stimulant et optimiste à l'invention collective. »

Je ne réutiliserais plus ce sous-titre, ni d'ailleurs ce titre : d'une part ; « appriivoiser la puissance » a été évidemment récupéré en formule publicitaire par les ingénieurs et les commerciaux des entreprises d'électricité. D'autre part, il m'apparaît maintenant que la « civilité » n'est pas le concept adéquat pour situer la « réciprocité » permettant d'échapper à « la société de l'arnaque ».

commettant l'inceste avec bureaucrates et technocrates ?

C'est sans doute ici que je me sépare quelque peu de bons amis de très grand talent comme Alain Caillé, Dany-Robert Dufour ou Bruno Latour : je ne crois pas aux vertus du moralisme, même habilement servi aux masses à éduquer. Il reste du domaine de l'arnaque et donc du politique.

Je crois que nous voulons et voudrons toujours... « toujours plus ». La seule piste de sauvegarde est donc de convaincre suffisamment de gens autour de l'idée que le « sommet de l'Humain » *ne réside pas* dans la soumission à la machine policière internetiste, nucléariste ou écofasciste qu'autorise -et rend inévitable- le groupe maximal et son grand marché transparent, mais dans l'échelle d'existence collective où l'Humain comme Sujet reste aux commandes, et où peuvent du même coup survivre l'équité et la réciprocité.

C'est plus qu'une nuance : nous n'obtiendrons pas par le moyen de la totalité et du totalisme l'urgente limitation de ces derniers. Nous n'obtiendrons pas du Politique ce qu'il répugne à faire par sa *nature de totalisme*<sup>119</sup> : libérer les Humains de la surpuissance *globalisée* du *Moi-Surmoi-Ça* sociétal.

Cela dit, cette réponse négative et restrictive demeure hasardeuse, équivoque, incertaine. Mais elle vaut le coup d'être explorée, parce que, de toutes manières, il n'existe pas d'autre issue viable. On en a

---

<sup>119</sup> Je rappelle souvent que le « po » de politique est un « pan » attribué au « laos » (le peuple). Le TOUT du peuple, en quelque sorte.

donc évoqué ici la piste, bien que la construction ultérieure qu'elle autorise doive faire appel à des travaux multiples, et surtout à des expériences pratiques bien davantage que des assemblées de sages, lesquels ne savent, comme l'un d'entre eux l'a bien vu avant de retourner au festin, *que s'entredéchirer*.

La raison de cette guerre de tous les intellectuels contre tous les intellectuels est fort simple : ils sont les premiers à croire à la toute-puissance globalisante de la pensée, et leur bataille intestine en est d'autant plus acharnée. Naturellement, l'auteur de ces lignes ne s'exclut pas de ce zoo symboliquement sanglant<sup>120</sup>, et n'échappe en rien au ridicule de son engeance érudite et néanmoins cannibale. Il a seulement tendance à attendre, en participant *aussi* à des milieux bien plus actifs, que les peuples de demain, plus humains parce qu'à nouveau contraints à la parole (*palabra*), se forment dans la discrétion.

Et la patience.

Denis Duclos,  
Le 20 Février 2020.

---

<sup>120</sup> Dont *le match des philosophes*, selon les Monty Python est une excellente -mais gentille- approximation. Nous en recommandons la vidéo sur Youtube : non seulement on se plie en quatre -sauf ceux que le rire fait trop souffrir-, mais encore on apprend directement à ses enfants la liste des principaux philosophes grecs, allemands et même britanniques, lorsqu'ils déboulent sur le stade ! Il manque l'équipe des Français : ce n'est pas un hasard, puisqu'ils sont encore vivants et occupés à s'entretuer, notamment dans les vestiaires du Collège de France.



# Table

<i>Préambule</i> .....	9
1. L'incertitude comme devoir d'inquiétude	17
2. Le Sujet humain se constitue par les personnages parentaux .....	29
3. Les pathologies psychiques_témoignent de la difficulté des choix de tout Sujet	65
4. La bascule entre le ça et le Je.	75
5. Le Sujet humain est impossible_sans le sexe	81
6. Des causes permanentes de la guerre des sexes	89
7. Epictète, le nudisme, et leur ré-engloutissement prochain_sous la culpabilité chrétienne	115
8. Terroristes et tueurs de masse suicidants : symptômes du lien sujet/société	125
9. Quand les individus et leurs masses construisent ensemble les édifices du pouvoir : youtube	135
10. Le sujet collé sur son humeur	143
11. Abêtissement naturel ou intelligence artificielle ? (ultime religion de l'animal parlant).	151
12. L'argent, cœur de la folie humaine.	157
13. Le Bien comme problème	163
14. Peut-on mondialiser le sujet humain ?	173
15. La possibilité d'un Sujet libre : l'indétermination en cadeau réciproque !	183